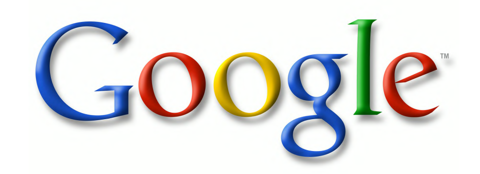
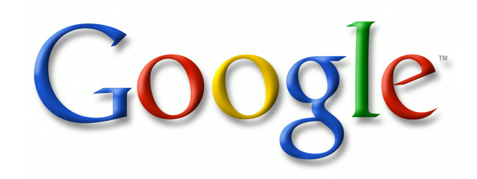

Google






BARBET
Av. de Paris



# FABLES
## DE
# MONSIEUR LE BRUN.

*DIVISÉES*

EN CINQ LIVRES.



A PARIS,

Chez GUILLAUME SAUGRAIN, Grand'Salle du Palais, vis-à-vis la Grande Chambre, à l'Ange Gardien.

M. DCC. XXII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

Par suite d'une erreur de pagination les p. 337 et 336 sont répétées.



# EXPLICATION DE L'ESTAMPE.

LA Muse de la Fable à ses jeux vous invite,
Mortels ; sur ses leçons réglez votre conduite ;
Vous pouvez aisément en recüeillir le fruit.
Sa morale n'est point rebutante, sévere ;
Mais allégorique & sincere,
C'est en badinant qu'elle instruit.
Quoique des animaux elle emprunte l'organe,
Ne la traitez point de profane.
Sa naïve simplicité
Persuade la verité.
D'un aigre Censeur qui nous gêne
Elle ne prend jamais le ton ;

Et des Acteurs qu'Esope introduit sur la scene.
Souvent l'instinct voit clair plus que notre raison.
Ne dédaignez pas leur langage ;
Qu'importe pourvû qu'on soit sage,
En quelle école on ait appris
De l'aimable sagesse à connoître le prix.
Toûjours sous le Portique elle n'est point assise
Entre Chrisipe, & le grave Zénon,
Ni prés de l'austere Caton ;
Quelquefois elle s'humanise.
Les salutaires fictions
Qu'à nos yeux l'Apologue expose,
Sont d'utiles instructions
Que pour former nos moeurs Socrate nous propose.
Tâchez de corriger les vices, les défauts
Qui regnent en tirans dans le siécle où nous sommes ;
Et d'apprendre des animaux
L'art de bien vivre avec les hommes.
Le chien, de la docilité,

Et de la vigilance est le parfait modele ;
Celui de la fidelité
Se trouve dans la Tourterelle.
Par son travail, par son activité
L'Abeille vous apprend à fuir l'oisiveté :
Rarement l'animal meurt par l'intempérance :
De l'Aigle, & du Lion imitez la valeur ;
Du Serpent, dit le Sage, imitez la prudence,
De la Colombe la douceur,
De la Fourmi la prévoïance.





# LETTRE A MADEMOISELLE DE P...

*VOUS souhaiteriez, Mademoiselle, que l'on ornât d'Estampes le Livre que vous m'avez conseillé de donner au Public; mais le Libraire, timide, ou prudent, n'est point d'avis de faire des avances considerables, dans un tems où il n'est pas sûr de les retirer. Vous me dites obligeamment, que mon ouvrage n'a pas besoin de cet ornement étranger pour plaire; & vous me faites esperer que mes Lecteurs seront dédommagez par*

*d'autres endroits. Dois-je me flatter jusqu'au point de vous croire, toute sincere que vous vous piquez d'être, & toute éclairée que vous êtes?*

*Mes Fables; ajoutez-vous, ressembleront à ces mets frians & délicats, apprêtez par une excellente main, que les convives connoisseurs & de bon goût ne trouvent pas moins exquis, quoiqu'ils ne soient pas servis sur une table splendide & opulente, ni dans des plats fabriquez d'un riche métal, couronnez de fleurs, & artistement travaillez.*

Une Perdrix de bon fumet
N'a pas besoin quand on la mange,
Qu'on l'assaisonne d'une Orange:
Et pour un habile Gourmet,

Le jus dont la Champagne en nectar si fertile
Compose un vin charmant qui n'eut jamais d'égal,
N'est pas moins bon, versé dans un vase d'argile,
Que dans un verre de Cristal.

*Je crois comme vous, Mademoiselle, qu'une noble & agreable simplicité peut suppléer à une fastueuse & vaine magnificence. Une Bergere sage & modeste, qui n'est parée que de ses graces naturelles, ne plaît pas moins, qu'une coquette dont la beauté artificielle doit paroître suspecte. Les charmes empruntez n'imposent qu'aux yeux du vulgaire ignorant, qu'un éclat trompeur enchante, & qu'une fausse lueur éblouït. Pardonnez-moi cette petite digression de morale: l'habitude de composer des Fables, m'a*

*rendu moraliste, & homme de réflexions : j'en vais faire encore une au sujet de ce Livre-ci ; c'est que nous sommes dans un tems où il faut se contenter du nécessaire, & retrancher le superflu. Par-là je fermerai la bouche aux Lecteurs mécontens qui se plaindront qu'on ait mis des bornes à leurs menus plaisirs. Le Libraire, peut-être un peu trop scrupuleux, a plus consulté leurs interêts, que les siens propres. Il a jugé à propos de ménager leurs bourses. La difficulté de les ouvrir, lui a fait chercher un temperamment qui puisse les satisfaire à peu de frais.*

On recherche aujourd'hui ce qui ne coûte
guere ;
Encore le plus souvent demande-t-on crédit :
Et toute marchandise chere
Court risque de n'avoir ni vogue, ni débit.

*Je crois, Mademoiselle, que vous qui êtes judicieuse, vous entrerez dans ces raisons; & que les autres s'en contenteront à vôtre exemple. Je souhaite qu'il ne manque à mon Livre, que l'agrément des Estampes, qui, selon vous, le rendroit parfait. Les critiques toûjours ardens à exercer leurs censures, trouveront sans doute d'autres défauts à lui reprocher. Comment pourrois-je me garentir de leur fureur jalouse, maligne, & impitoyable, qui n'a pas épargné les Corneilles, les Racines, & les Despréaux? Je me restrains à l'approbation de quelques personnes de mérite, qui m'honorent de leur suffrage. Je compte le vôtre parmi ceux qui me flatent le plus.*

*Sous vos auspices, je consens que mes Fables prennent l'essor, dans l'esperance que vous me donnez, qu'elles réüssiront, sans le secours du Graveur; & que s'il m'en revient quelque gloire, elle sera entierement à moi. En ce cas, je n'essuirai point*

Les reproches pleins d'amertume
Qu'aigrement un jour en ces mots
Fit Monsieur le Burin à Madame la Plume.

## LE BURIN ET LA PLUME.

### FABLE.

LA Plume ne pouvant se tenir en repos,
De Fables fit jadis un volume assez gros.
Le Burin avec art en traça les figures;
Et fit de si belles gravures,
Que le Public ne recherchoit
Les Fables que pour les images.
Or, à la Plume un jour le Burin reprochoit,
Que leur Livre sans lui n'auroit aucuns suffrages:
Sans moi, vos vers seroient-ils lus?

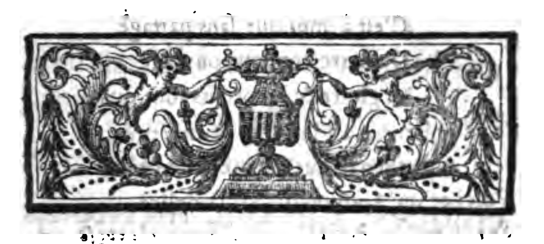
C'est à moi que sans partage
De notre commun ouvrage
La gloire & les profits sont dus :
Je le prétens. La Plume en parut irritée.
Au tribunal leur plainte fut portée.
Voici ce qu'Apollon décida là-dessus.
*Sur les raisons qu'ici l'un & l'autre m'expose*
*Puisqu'il faut prononcer un arrêt solemnel ;*
*Je donne au Burin gain de cause,*
*Et condamne la Plume aux dépens, sans appel.*

Pour consacrer notre mémoire,
Malgré nos rivaux jaloux,
Tâchons d'acquérir une gloire
Que nous ne devions qu'à nous.

*J'ay l'honneur d'être, avec un profond respect,*

*MADEMOISELLE,*

*Votre très-humble & très-obéïssant serviteur* LE BRUN.



# PREFACE.

C'EST une témérité, que d'entreprendre de composer des Fables, & d'en faire part à ce même Public éclairé qui a si souvent devāt les yeux celles de Monsieur de la Fontaine: à cette objection qu'on ne manquera pas de me faire, je répondrai, que tout cequi est témeraire, n'est pas toûjours malheureux. Il y a des hardiesses que le suc-

cés justifie. Des Ultramontains, aprés Homere & Virgile, ont hazardé des Poëmes épiques, qui ont mérité les suffrages des critiques les plus sensez. On a fait en France des Tragedies, aprés Euripide, Eschile & Sophocle; des Comédies, aprés Ménandre, Aristophane, Plaute & Térence; pieces merveilleuses, dont une approbation universelle a consacré la mémoire. Aprés Lucille, Horace, Perse & Juvenal, il a paru des Satires, qui ont égalé, si elles n'ont pas surpassé leur modele. Nous avons vu des

Eglogues, des Idiles & des Elegies excellentes, aprés Théocrite, Bion, Moſchus, & Ovide; & aprés Anacréon, Catulle, & Martial, des Epigrammes qui ont réuſſi. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis d'eſperer le même bonheur en courant la carriere de la Fable? Eſt-elle d'une éxécution plus difficile? Ne fournit-elle pas des reſſources preſque inépuiſables à un génie capable d'inventer & de produire? En vain on ſe plaint que les premiers ont tout moiſſonné dans un champ ſi fertile; & qu'ils n'ont laiſſé à

leurs ſucceſſeurs que des reſtes inſipides, & infructueux. La matiere de ce Poëme embraſſe tout : elle eſt ſuſceptible d'autant de ſujets, que la nature féconde & intariſſable en peut offrir.

Qu'une émulation généreuſe & loüable nous faſſe un peu plus préſumer de nos forces. Le découragement fait obſtacle au progrés des arts, & des ſciences. Tel auroit brillé dans la littérature, qu'une timidité trop modeſte, ou plutôt trop ſcrupuleuſe arrête & retient dans l'in-

action,& dans l'oisiveté * les talens ne sont point destinez & restraints uniquement à de certaines personnes. Apollon a plus d'un favori de chaque espece, & plus d'un prix à distribuer à ceux qui excellent dans le même travail, & qui se distinguent par la même étude. Un tel s'est fait un nom d'éclat, donc j'échoüerai: fausse & pernicieuse consequence, qui ne peut effraïer qu'un esprit lâche, & foible; & qui ne doit servir aux au-

* *Non si priores Mæonius tenet sedes Homerus, Pindaricæ latent, Ceæque, & Alcæi minaces, Stesichorique graves Camœnæ* ... Horace.

dacieux qu'à les exciter à redoubler leurs soins, & leur application.

Sur ce principe, que je ne crois contraire ni à la raison, ni à l'experience, ni à la verité, j'ai composé ce volume de Fables nouvelles à qui j'espère que du moins l'invention pourra tenir lieu de quelque merite. La nouveauté a des charmes dont il ne faut pas priver notre Nation, qui la préfere souvent à ce qu'il y a de plus exquis. C'est à quoi je me suis attaché. Je n'ai point osé toucher aux morceaux de

l'antiquité qu'a manié & mis en œuvre avec tant de grace la celébre la Fontaine, de peur de leur faire souffrir quelque déchet entre mes mains. Sans blesser le respect qui est du à sa memoire, & à la réputation de ses écrits, je n'ai pu m'empécher de lui faire quelquefois en moi-même de secrets reproches sur de certaines negligences de stile & de versification: il est vrai qu'elles sont compensées par des beautez admirables: mais un autre, qui s'appuyant sur cette autorité, se permettroit

de pareilles licences, auroit lieu de craindre d'etre accusé de confondre souvent le bas avec le naïf, le plat avec le simple, le pueril avec le badin, le populaire avec le familier, le trivial avec le naturel, la prose avec la poësie. Je ne sçai si je me suis écarté des regles de ce Poëme : j'y ai fait peu d'attention : il me paroît assez libre; & je crois qu'on ne peut guere lui en prescrire, qui ne soient plutôt des réflexions judicieuses, que des préceptes inviolables.

On pourra peut-être m'ob-

jection, que je fais dire aux bêtes des choses trop étudiées & trop relevées : il ne sera pas difficile de me justifier sur ce reproche. Il faut conformer le stile & les pensées aux sujets & aux matieres que l'on traite, dont la diversité en décide. A cette raison qui seule pourroit suffire, j'ajouterai que puisqu'il est permis, & même necessaire de personnifier les animaux dans ces prosopopées, on peut faire parler, & agir ces interlocuteurs quels qu'ils soient, comme les hommes les plus raisonnables, & les

plus ſpirituels, ſi on les introduiſoit ſur la ſcene: & il n'eſt pas plus ſurprenant de voir les beſtes tenir des diſcours recherchez, que de les entendre s'exprimer en vers.

Je ne m'arreſterai point à détailler les avantages de ces fictions ingenieuſes, dont on doit l'invention à Eſope. Chacun ſçait que le but de ce Philoſophe, étoit de réformer avec addreſſe les mœurs de ſon tems par des leçons amuſantes, & des ſatires délicates, dont les traits ne fuſſent ni trempez dans le fiel d'un Miſantrope atrabilaire,

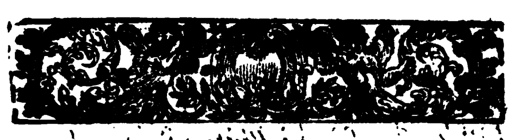
ni aiguisez avec l'emportement d'un déclamateur indiscret : mais qui joignissent l'agrément à l'instruction ; qui semassent de fleurs le chemin de la vertu ; qui par le secours de l'art de plaire, enseignassent celui de bien vivre ; & qui fussent convenables à tous les âges, & à tous les états. Presque personne n'ignore que les Auteurs sacrez ainsi que les profanes ont mis l'Apologue en usage ; que des Poëtes & des Orateurs qui s'en sont servi à propos, ont plus fait par ce moïen, que par les dis-

cours les plus étudiez, & les plus éloquens; & qu'il nous mene par le faux, au vrai, par le petit, au grand, par le riant, au serieux, par l'enjoüement, à la morale, & par le badinage, à la sagesse. Les Fables héroïques de la Mithologie sont plus capables d'allumer les passions que de les éteindre. Le Phrigien Fabuliste en sentit l'abus, en connut le danger, en chercha le contrepoison salutaire: & l'aïant heureusement trouvé, il songea plus à corriger les hommes dont il déploroit les défauts, & les égaremens, qu'à

respecter des Dieux dont il méprisoit l'impuissance, & les foiblesses.

Pour éviter l'ennui & l'inutilité des longues Préfaces, je finis, en m'inscrivant en faux d'avance contre les applications qu'on pourra faire de mes allégories; & en déclarant que je ne me suis proposé que d'attaquer le vice en général, & non de désigner le vicieux en particulier. Esope, & Phedre moins politiques en des siécles aussi corrompus & aussi dépravez que le nôtre, ont eu des vûës plus directes, & moins mé-

nagées. Pour moi censeur plus circonspect sans être plus indulgent, j'ai tâché de rendre mes apologues agréables & utiles, sans être fâcheux, ni offençans.



# LETTRE A MONSIEUR .....

JE répons en peu de mots, à vôtre critique, Monsieur: & par-là je préviens la même que le Public pourroit faire. Il y a, dites-vous, plusieurs pieces inferieures aux autres, & quelques récits un peu diffus dans mon manuscrit. Quoique vos objections ne soient point sans fondement, elles ne sont pas sans replique. A l'égard du premier article, il n'est ni necessaire, ni possible qu'un volume composé de tant de pieces, soit également bon dans toutes ses parties, pour

*qu'il soit absolument réputé bon lui-même. Il y en a de médiocres, j'en tombe d'accord : mais*, aliter non fit Liber : *dit Martial. Vous n'ignorez pas que le même Poëte, parlant de ses épigrammes à un homme de lettres, lui dit* : si vous en trouvez trente dignes de votre censure ; *je passe condamnation* : si vous en trouvez autant qui le soient de votre suffrage, *je suis content ; je ne demande rien de plus* ; & je soutiens que mon Livre est bon.

*Les goûts sont si differens & si bizarres, que telle piece qui aura eu le malheur de déplaire à un juge competent, aura l'avantage de plaire à un autre connoisseur, à moins qu'elle ne soit évidemment défectueuse. Il seroit inutile & témérai-*

*re d'entreprendre de faire un livre parfait. Le mien ne l'est pas; j'en conviens. Si on examine à la rigueur, on en pourra dire autant de ceux de* la Fontaine, de Phédre, & d'Esope même; *on le dira de quelque livre que ce soit en ce genre, composé par quelque Auteur que ce puiße être. Ce ne sera jamais autrement qu'on en jugera. Quelques soins, & quelques peines que j'emploie pour mettre la derniere main à celui dont il s'agit, je m'attendrai toûjours à un pareil jugement; & je ne serai point surpris de voir les sentimens partagez sur les pieces qu'il contiendra. Il suffit, & c'est beaucoup, que dans un livre de cette espece, le fort l'emporte sur le foible. Comme un Critique n'est pas plus infaillible dans ses remarques, qu'un*

*Auteur dans ses ouvrages ; on ne trouvera point mauvais que je ne me rende pas sans me défendre, quoique les décisions d'un censeur aussi judicieux & aussi éclairé que vous ; meritent attention, & soient d'une grande autorité.*

*Ne croiez pas cependant, Monsieur, qu'en pere aveugle & trop tendre, je ne puisse me résoudre à retrancher quelques enfans d'une famille peut-être un peu trop nombreuse : mais avant que d'en faire le sacrifice, on balance, on délibere longtems : on n'en vient à cet effort dénaturé, qu'avec une extreme répugnance, & aprés avoir cherché tous les moyens imaginables de justifier ces chers & infortunez proscrits.*

*A l'égard de quelques récits qui*

*vous paroissent un peu* diffus, *ne puis-je point les excuser, par les sujets qui en sont quelque fois la cause; & qui ne permettent pas d'être aussi précis qu'on le voudroit, & qu'on le seroit en d'autres occasions qui fourniroient moins de matiere à exercer l'esprit: d'ailleurs le nouveau, l'agreable, l'utile, dont on les assaisonne; la stérilité, la séchresse, l'obscurité qu'on veut éviter; des images, des passions, des caracteres qu'il seroit difficile de resserrer; des réfléxions, des preuves, des raisonnemens qu'il est à propos d'étendre; des allusions à développer; des véritez à éclaircir; des circonstances que l'on craint d'omettre; des détails où il faut entrer: tout cela ne peut-il pas autoriser ce sti-*

*le que vous blâmez en quelques endroits de mon Ouvrage?*

*L'amour paternel ne me rend point injuste, ni ingrat, Monsieur. Aprés avoir répondu à vôtre critique, dans laquelle je trouve des sujets de remerciment & de reconnoissance; je réponds à l'éloge flateur & obligeant que vous faites du reste de l'ouvrage. Je me tiens si honoré, & je tire un présage si heureux de vôtre approbation, que je joüis d'avance de la gloire que vous me promettez, & à laquelle j'aurois été plus sensible autrefois qu'à present. Quoi que je dise ici pour ma justification, & pour ma défense, ne me comptez point, Monsieur, parmi ces Poëtes orgüeilleux & indociles, que la critique offense, irrite, & re-*

*volte. Je sçais de quel poids doit être la vôtre. Malgré l'amour si naturel à mes Confreres pour leurs productions, j'irai soumettre la mienne à vos avis, profiter de vos lumieres, & vous prier de me croire avec toute l'estime, la considération, & la déférence possibles,*

*Votre très-humble & très-obeissant serviteur*

# ODE.

SANS marcher en auteur novice
Dans un ſentier déja battu,
Je vais faire la guerre au vice,
Et combattre pour la vertu.
Je t'invoque, fécond genie,
Qui de l'eſclave de Phrigie
Inſpiras l'eſprit & le cœur:
Que ton divin flambeau m'éclaire;
Sans un ſecours ſi neceſſaire,
Je ne puis attaquer l'erreur.



Répons à ma voix qui t'appelle;
Deſcens de l'empire azuré:
Seconde l'effort de mon zele;
Ne ſois pas en vain imploré.
Anime, échauffe mon courage;

Viens assaisonner mon ouvrage
Du charme de la nouveauté ;
Et prête aux traits de ma morale
Cette puissance sans égale
Que lui donne la vérité.



Qu'elle ne soit point trop austere :
Souvent le délicat Lecteur
Rejette une leçon sévere
Dont l'amertume lui fait peur.
Pour le toucher il faut lui plaire ;
Sur ce que j'entreprens de faire
Répans un utile agrément :
Que la sagesse sur tes traces
Conduise avec elle les Graces,
Les Jeux, les Ris, & l'enjoument.



Tu me souris : sous tes auspices
Je me sens bruler d'un beau feu :
Les Muses me seront propices ;
D'Apollon j'obtiendrai l'aveu.

Toûjours l'eſpoir flate un Poëte;
Du grand deſſein que je projete
Le ſuccés eſt il incertain?
Toi même, quel heureux préſage!
En me promettant ton ſuffrage,
Tu me mets la plume à la main.



FABLES



# FABLES DE M. LE BRUN,

## LIVRE PREMIER.

### FABLE PREMIERE.

### LE VAUTOUR ET LA COLOMBE.

A

*Monsieur le President D. L.*

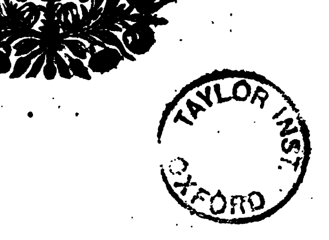


AVORI des neuf sœurs, qui dans ta solitude
Consacres aux beaux arts ton tems & ton étude ;
Qui sçais, à la raison conformant tes desirs,
Que les plus innocens sont les plus doux plaisirs;

Toi, qui joins la ſcience à la délicateſſe,
Le ſolide au brillant, le goût à la ſageſſe;
Eſprit judicieux, qui veut que tout auteur
Par un travail utile inſtruiſe ſon lecteur;
Lis ces fables; & vois que la Philoſophie
N'eſt point incompatible avec la Poëſie.
C'eſt ainſi qu'au ſacré vallon,
Où tout languit en ton abſence,
Pour ſuppléer à ta préſence,
Je m'amuſe avec Apollon.

Un Vautour aux ſerres cruelles
En chaſſant planoit dans les airs:
Une Colombe à tire d'aîles
Fuïoit pour l'éviter; les momens étoient chers.
Tu veux te dérober envain à ta diſgrace,
Dit l'oiſeau carnacier: victime de la mort
Tu n'échaperas point au ſort
Dont la rigueur aujourd'huy te menace.
Il prend un vol précipité,
Et fond à l'inſtant ſur ſa proie,
Prés de ſatisfaire avec joie
Son avide férocité.

Hélas, lui dit la Colombe craintive,
D'une voix tremblante & plaintive,
L'arrêt de mon trépas est écrit dans tes yeux:
Tout mon sang va couler, je n'ai plus d'esperance;
Et ma vie est en ta puissance;
Contente tes desirs: mais songe que les Dieux
Doivent punir le crime, & venger l'innocence.
A peine elle a fini de proférer ces mots,
Où malgré le péril, la douceur regne encore,
Qu'impatient d'abréger ses sanglots
Le Vautour sans pitié l'étrangle, & la devore.



# FABLE II.

## Le MILAN, le SINGE & le CHAT.

IL ne suffit pas qu'on commence
A rentrer dans le bon chemin;
Il faut avec courage aller jusqu'à la fin;
Le point essentiel, c'est la persévérance.
Le Milan, le Singe, & le Chat
Résolus de changer de vie,
Dans un desert tous trois de compagnie
Se retirerent sans éclat.
Le Trio solitaire embrassa la réforme;
Chacun en fut édifié;
Pendant cinq ou six mois leur conduite uniforme
Au plan qu'ils s'étoient fait parut assez conforme.
Le Milan avoit oublié
L'exercice du brigandage;
D'un Castillan le Singe avoit la gravité;
Le Chat n'alloit plus au fromage:
L'exemple de leurs moeurs pour régle étoit cité;

Qui le ſuivoit, paſſoit pour ſage.
Mais bientôt le relâchement
S'introduiſit dans l'hermitage ;
Du plus zélé par fois la ferveur ſe dément.
Le chat revint à ſes friponneries ;
Le Milan à ſes cruautez ;
Le Singe à ſes bouffonneries :
Nos vicieux relaps furent décréditez.
Sur nos mauvais penchans la victoire eſt peu ſûre ;
Ils ne ſont qu'aſſoupis, nous les croyons vaincus :
La raiſon quelquefois gourmande la nature ;
Mais la derniere a ſouvent le deſſus.



# FABLE III.

## L'ASNE & la GENISSE.

PArmi des ronces, des buissons,
Un Asne s'amusoit à manger des chardons.
Une Genisse bien nourrie
Broutoit une verte prairie :
Ces sucs n'ont rien d'agréable & de doux,
Quite-les au plûtôt, lui dit-elle ; avec nous
Que ne viens-tu paître l'herbe fleurie
De ces prez frais & verdoians ;
Le repas que tu fais n'est pas des plus friands:
Nous voions naître dans ces plaines
Cent fleurs au gré de nos desirs,
Qu'humectent l'eau de ces fontaines,
Et que parfument les haleines
Des badins & jeunes Zéphirs:
Les pleurs de la brillante Aurore
En ont aujourdhui fait éclore
Une bonne provision :

Nous avons à discrétion
Herbes, violetes, & roses
De ce matin nouvellement écloses,
Serpolets odoriférens,
Délicieux; c'est pour nous Ambroisie.
L'Asne répond, tous mets me sont indifférens,
Pourvû que je me rassasie.
Il est des gens sans goût, & sans discernement,
Qui n'ont nulle délicatesse:
Livre bon ou mauvais, cristal ou diamant,
Tout est pour eux de même espece.



# FABLE IV.

## Le MERLE, & la FAUVETE.

UNe Fauvette habitoit une cage ;
On se plaisoit à l'entendre chanter ;
Sa voix charmoit le voisinage ;
Amoureux de son doux ramage
Un Merle assez souvent venoit la visiter.
A travers les barreaux pendant la nuit entiere
Notre couple s'entretenoit ;
Toûjours avec chagrin le galant s'éloignoit
De son aimable prisonniere.
Ils maudissoient l'Aurore, & son cruel retour,
Quand il venoit troubler leur mutuel amour.
C'est trop nous gêner, venez vivre
Avec moi, lui dit-elle un jour ;
Vous le pouvez ; moi, je ne puis vous suivre :
Ainsi que moi vous serez bien,
Venez, vous ne pouvez mieux faire ;

Je chante, je fais bonne chere;
On a grand ſoin de moi, je ne manque de rien;
Bon millet, exquiſe navette,
Mouron, ſucre, échaudez, biſcuits;
En été boiſſon fraîche, & nette;
En hyver bon feu, bon logis.
Ces douceurs ne me tentent guére,
Répondit le rusé compere:
Il n'eſt point de félicité,
Ni de biens, ſans la liberté.



# FABLE V.

## Le LIVRE, & L'AUTEUR.

Certain rimeur de mes Confreres
En sa faveur un peu trop prévenu,
A faire un livre étoit à la fin parvenu.
Il se repaissoit de chimeres:
J'immortaliserai mon nom;
On me prendra dans les ruelles
Pour le mignon des neuf Pucelles,
Ou pour l'oracle d'Apollon:
Chacun admirera mon génie & ma veine,
Disoit-il; je surpasserai,
Ou tout au moins j'égalerai
Æsope, Phédre, & la Fontaine;
En un mot, je réussirai.
Il annonçoit dans sa Préface,
Que d'un ouvrage curieux
Qui déconcerteroit ses rivaux envieux,
Il alloit régaler les gourmets du Parnasse.

Telle en travail d'enfant, & poussant de longs
cris,
Sans Sage-femme, une montagne fiere
N'accoucha que d'une souris.
Si vous me mettez en lumiere,
Dit le Livre, je suis perdu ;
Je ne fournirai pas une longue carriere :
Chez l'Epicier, chez la Beurriere
Peut-être notre espoir sera-t-il confondu.
O Ciel! préserve-moi de cette ignominie ;
Vil avorton, enfant moiné,
A des emplois si bas serois-je destiné ?
Sauvez-moi de l'affront de voir à l'agonie
La gloire d'un héros par moi deshonoré,
Et dont j'aurois dégeneré.
Que ce pressentiment ne soit pas inutile :
La critique en fureur, sans rime sans raison
Va sur moi répandre sa bile,
Et distiller son noir poison.
Ne crains rien, cher enfant d'une verve fertile,
Répondit le présomptueux ;
Je ne te verrai pas gémir d'un sort contraire,
Ni servir l'Epicier aux dépens du Libraire.

Tu ne manqueras point de protecteurs fameux :
J'irai pour toi partout mandier des suffrages ;
Les grands succés qu'ont mérité,
Et qu'ont obtenu mes ouvrages,
Te sont garants de l'immortalité.
Je ferai cabales, & brigues ;
Dans les Cafez je te réciterai ;
Je te prônerai, vanterai
Tant & si bien, qu'au moins par mes intrigues
En ce siecle on t'estimera,
Et que chez nos neveux un jour on te lira.
Il échoüa, dés qu'on le vit paroître ;
Nul succés ; nul approbateur :
Des critiques malins, mais bien fondez peut-être,
Fronderent le Livre & l'Auteur.
L'un s'écrioit, celui-ci ne voit goûte ;
Il s'est sans guide écarté de la route :
Il a voulu nous donner du nouveau,
Mais ce qu'il donne est-il réputé beau ?
L'autre disoit, jusqu'au sommet du Pinde
En stile enflé quelquefois il se guinde.

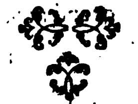
La Fable veut du ſimple, du naïf:
Ce Fabuliſte eſt encore apprentif.
Ce n'eſt point là l'élégant la Fontaine
Dont Apollon ſeul échaufoit la veine:
Ce n'eſt point là ce Poëte excellent;
Il en eſt loin; chacun a ſon talent.
Il valoit mieux, imitateur fidelle
Choiſir Æſope, ou Phédre pour modéle,
Et mot pour mot traduire d'aprés eux,
Que d'inventer des ſujets moins heureux.
Quand le pur or vaudra moins que le cuivre,
Comme un chef-d'œuvre on vantera ſon Livre:
Nouvel Icare il prouve que ſouvent
L'ambitieux ſe perd en s'élevant.
L'amour propre eſt aveugle: un auteur qui ſe flate
Qu'au public il plaira, ſe flate vainement:
Ne prévenons jamais ſon jugement;
C'eſt une eſpece d'antidate.

# FABLE VI.

## Le SOLEIL EN COLERE.

PHœbus depuis long-tems caché dans un
nuage
Aux mortels allarmez refusoit ses faveurs ;
Ils essuioient chaque jour quelque orage ;
L'Eté ne faisoit point ressentir ses ardeurs :
Les élémens sembloient leur déclarer la
guerre.
Ils coururent en foule au temple d'Apollon,
Le prier qu'il rendît ses regards à la terre,
Et qu'il leur accordât une heureuse moisson.
Je vois, leur dit le Dieu, quel motif vous
anime ;
Vous cherchez vainement à calmer mon cour-
roux ;
Je ne veux plus luire sur vous,
Je n'éclairerois que le crime.
Le lendemain, le jour d'aprés, & le suivant,
Ils revinrent encore au temple, & firent tant

Qu'il s'appaisa : les Dieux ne sont point infle-
xibles ;
Et ce n'est qu'à l'extrémité
Qu'ils font tomber sur nous leurs châtimens
terribles.
Je consens, ajoûta Phœbus, que ma bonté
De mon courroux prenne la place ;
Je vous rend ma plus vive & plus pure clarté ;
Mais si vous ne changez de mœurs, je vous me-
nace
D'une éternelle obscurité.
Vous n'invoquez les Dieux que dans votre in-
digence,
Ou lors que vous avez besoin de leurs bien-
faits :
Ingrats, êtes-vous satisfaits,
Vous méconnoissez leur puissance.



# FABLE VII.

## L'HOMME & son CHIEN.

Un homme un peu trop indiscret
Pendant l'hiver cotoioit un rivage ;
Envoioit à l'eau son Barbet :
Le Chien obéïssant s'élançoit à la nage,
Malgré la bise ; & rapportoit
Ce que son maître lui jettoit.
Dix fois, vingt fois, & plus, il lui fit faire
Ce manége peu nécessaire ;
Tant qu'à la fin le Chien se rebuta.
Le maître se mit en colére ;
Il le battit, le maltraita :
Etoit-il juste ? non ; c'étoit un pur caprice.
Tyrans, n'exigeons point que l'on nous obéïsse,
De notre autorité quand nous nous prévalons
Maîtres compatissans, jamais ne rebutons
Ceux qui sont à notre service.

FABLE

# FABLE VIII.

## L'AIGLON.

UN Aiglon, jeune téméraire,
Malgré les conseils de sa mere,
Voulut prendre l'essor, & voler jusqu'aux Cieux.
Avec trop de délicatesse
Ma mere, disoit-il, éleve ma jeunesse;
Un oiseau de mon sang doit être audacieux;
Je suis honteux de ma foiblesse;
Partons. N'est-il pas tems qu'aux habitans des airs
Je montre le fils de leur maître;
Et que sans craindre aucun revers
Je me fasse pour tel en tous lieux reconnoître;
A braver les périls dont je suis menacé
Mon cœur n'a que trop balancé:
Je médite un dessein qu'il faut que j'execute.
Il s'élance du nid; rien ne peut l'arrêter:

Son aîle foible encore eut peine à le porter ;
Il tombe. L'imprudent nous apprend par sa chûte,
Qu'on risque à se précipiter
Quand on est assez vain pour prendre
L'essor d'un vol trop élevé ;
Et qu'il ne faut rien entreprendre
Avant que de s'être éprouvé.



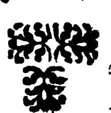
# FABLE IX.

## La TUBEREUSE & le ZEPHIR.

L'Autre jour vous me careſſiez ;
Prés de moi vous vous empreſ-
ſiez ;
Vous me disiez que j'étois belle ;
Vos ſoins & vos regards exprimoient votre ar-
deur ;
Et votre cœur, hélas ! plus tendre que fidelle
Du plaiſir de m'aimer faiſoit tout ſon bonheur.
Mais aujourd'huy, de moi vous détournez la
vûë ;
Votre cœur, ni vos yeux ne me diſent plus
rien ;
De quelle erreur étois je prévenuë !
Je vous croyois conſtant, mais je me trompois
bien.
C'eſt en ces mots, qu'abandonnée,
Pouſſant un long, & vain ſoûpir,
Une Tubéreuſe fannée

Exhaloit ſon chagrin au volage Zéphir.
Ainſi par le perfide & parjure Théſée
Sur les rives de Naxe Ariane abuſée,
Les yeux baignez de pleurs, aux rochers d'alentour.
Se plaignoit des tourmens que lui cauſoit l'amour.
Je ſuis, lui dit Zéphir, inconſtant mais ſincere:
Les plus brillans appas n'ont qu'un tems pour charmer:
Vous n'avez plus de quoi me plaire;
Je n'ai plus de quoi vous aimer.

Etes vous jeune? on vous courtiſe,
On vous témoigne de l'amour;
Mais êtes vous ſur le retour?
On vous néglige, on vous mépriſe.



# FABLE X.

## La BICHE & la CHEVRE.

UNe Biche avoit entendu
Parler de Virgile & d'Homere ;
Sçavoit lire ; & juger de ce qu'elle avoit lû.
Elle dit à la Chévre un jour, il pleut, commere ;
A quoi nous désennuirons nous ?
Nous ne pouvons sortir : récitons quelque Fable,
L'utile en ces récits est joint à l'agréable ;
Commencez, je promets d'en dire une aprés vous.
La Chévre, esprit fort, & sublime,
Lui répondit ; ces jeux sont bons pour des enfans,
Pour une ame pusillanime ;
Quand j'étois dans mes jeunes ans,

On me berçoit de ces fadaises;
Alors je pouvois les goûter :
Mais je les trouve aujourd'hui si mauvaises,
Que je ne puis m'en contenter.
Votre goût, dit la Biche, est donc bien difficile,
Cette occupation n'est pas si puérile.
Dans ces images nous trouvons
Des exemples dont nous pouvons
Tirer un profit trés utile.
Qu'a de plus, entre nous, sans parler mal d'autrui,
Tout ce que l'on nous dit & d'Enée, & d'Achille,
Si ce n'est la longueur, & quelquefois l'ennui,
Dont l'art même est souvent la cause?
Aux acteurs seulement faites changer de nom,
Appellez Loup, Achille, & Tigre, Agamemnon,
Vous trouverez, ou peu s'en faut, la même chose,

Sauf le respect qu'on doit aux chantres d'Il-
lion.

Si quelque esprit étherodoxe
Dispute sur ce paradoxe,
Aisément je lui prouverai
Ce que j'avance, & je l'en convaincrai.
Les ouvrages de longue haleine
Plaisent rarement; & jamais
De la cervelle la plus saine
Il n'en est sorti de parfaits.
L'Apologue précis, ennemi de l'enflure,
En moins de mots renferme plus de sens.
Que ces Poëmes languissans,
Sujets à s'écarter du ton de la nature:
Et du fabuliste Romain
Le naïf & simple langage,
Vaut bien le pompeux verbiage
Du stile ampoulé de *Lucain*,
Et les vers durs & secs du fade *Chapelain*.
Mais déja le Soleil ramene
La sérénité du beau tems;
C'est assez discourir; allons courir les champs.

La pluye, & le Zéphir par sa féconde haleine
Ont de l'astre du jour tempéré la chaleur :
Les gazons humectez reprennent leur fraîcheur ;
Tout brille dans les bois, tout fleurit dans la plaine :
Et les chants amoureux des habitans des airs
Réveillent les échos par leurs tendres concerts.



FABLE

# FABLE XI.

## LE SEIGNEUR & la GUENON.

Certain Seigneur en sa maison
Avoit une jeune Guenon :
Elle étoit folâtre, amusante,
Et d'une humeur divertissante ;
Il en faisoit son unique plaisir.
Un jour qu'il étoit content d'elle,
Et qu'avec une adresse agréable & nouvelle
De son maître elle avoit contenté le desir ;
Pour la payer de sa souplesse,
Et de ses tours de gentillesse,
Il lui dit ; je te donne entiere liberté ;
Desormais ici tu peux faire
Tout ce que tu voudras, sans peur de me dé-
plaire.
Aussi-tôt d'un air effronté
Elle exerce son badinage ;
Elle pince un laquais, elle égratigne un
page ;

Avec familiarité
Elle se plante sur la table,
Goûte de tous les mets, dérange tous les plats,
Le maître ne s'en fâche pas,
Au contraire; il en rit; & trouve délectable
Cet enjoüment: bien-tôt elle s'émancipa:
L'abus de sa faveur n'en demeure point là.
L'audacieuse impudemment arrache
La perruque du Maître, ensuite sa moustache.
De son peu de respect le Patron irrité
Honteusement la disgracie;
Et commande que l'on châtie
L'excés de sa témérité.
Grands, à vos favoris ne laissez jamais prendre
Tant de pouvoir, & tant de liberté:
Souvent ces indiscrets osent trop entrepren-
dre,
Quand ils ont trop d'autorité.



# FABLE XII.

## Le CHIEN, & la BREBIS.

Le Chien à la Brebis faisoit cette priere :
Je suis incommodé, j'ai perdu l'appétit ;
Daignez par grace singuliere
Faire aujourd'huy pour moi le guet pendant la nuit.
Il l'obtint à l'instant. Le lendemain encore
Il vint trouver l'obligeante pécore ;
La conjura qu'elle souffrît
Que de son lait il se nourrît
Pendant deux ou trois jours ; sa santé languissante
Pourroit se rétablir. La Brebis bienfaisante
Y consentit ; il l'en remercia.
Il revint à la charge au bout de la semaine ;
Et de nouveau la supplia
De lui faire un don de sa laine,
Pour se couvrir : je suis indisposé,
Et tous les jours à la bise exposé,

J'en ai besoin ; vous êtes plus robuste,
Et beaucoup plus jeune que moi.
Ho ; c'en est trop, il n'est pas juste
Que je me dépoüille pour toi ;
Lui répondit la Brebis en colere ;
Quoi qu'elle ne s'y mette guere.
A te rendre service on a beau s'empresser ;
C'est toûjours à recommencer.
Que de gens à ce chien semblables
Des bontez d'autrui font abus !
Des demandeurs insatiables
Les importunitez meritent des refus.



# FABLE XIII.

## PRIAPE & les ARBRES.

Les Arbres pour élire un Roi,
Comparurent devant Priape.
Chacun soûtint ses droits : le Chêne dit, pour moi
Je ne crois pas que le Sceptre m'échape :
Je suis le favori du Souverain des Cieux ;
Ma vie est en longueur à nulle autre seconde ;
Mon ombrage est charmant ; & mes premiers ayeux
Ont nourri les mortels dans l'enfance du monde.
Le Grenadier prétendoit être né
Pour joüir de l'éclat de la grandeur suprême ;
Puisque la nature elle même
De ses mains l'avoit couronné.
La Vigne alléguoit l'avantage,

La bonté de ses fruits utiles, précieux ;
Et les plaisirs délicieux
Que procuroit leur doux breuvage.
L'Oranger produisoit d'assez bonnes raisons ;
De ses parfums exquis il vantoit l'excellence ;
Toûjours verd, il portoit avec grande abondance
Fleurs d'argent, & fruits d'or dans toutes les saisons.
Le Laurier prenant la parole,
On connoît ma vertu, dit-il, chez les humains :
La foudre me respecte ; & dans le Capitole
J'ai couronné le front des Empereurs Romains.
De la Paix je suis le symbole ;
Elle sera toûjours par moi, dit l'Olivier,
Entretenüe, & ménagée
Chez mes sujets. A ce dernier
La couronne fut adjugée.
Il n'étoit point de droits mieux fondez que les siens.
La Paix est un des plus grands biens.

# FABLE XIV.

## L'ARBRE & le MAITRE d'un VERGER.

D'Une Pépiniere nombreuse
Un jeune Arbre fut transplanté,
Dans un jardin : il avoit contracté
L'habitude défectueuse
De se courber toûjours. Le maître du Verger
Trop tard de ce penchant voulut le corriger.
Il employa son art, ses soins & son adresse:
Mais l'Arbre en devenant & plus grand & plus fort,
Avoit perdu la docile souplesse;
On fit pour le plier un inutile effort.
Dans la jeunesse, où l'ame est encore flexible
Le vice loin de nous peut être repoussé :
Dans un âge plus avancé
Il est souvent incorrigible.

# FABLE XV.

## Le CORBEAU, & le CHEVAL mort.

MAître Corbeau voulut changer de
nourriture.
Pendant deux mois, de chair & de sang il s'abstint.
L'herbe d'un pré naissant lui servit de pâture.
Pour un ventre affamé ce mets étoit succint.
Un jour sur un chemin peu distant de la ville,
Il vit un cheval mort : cet objet le tenta ;
L'occasion nous perd, & la chair est fragile ;
Ce fut envain qu'il resista :
Cette épreuve lui sembla rude ;
Il y courut avidement.
On ne détruit pas aisément
Le préjugé, ni l'habitude.



# FABLE XVI.

## Les deux POULAINS.

DEux Poulains nez dans un Haras
Des plus beaux de l'Andalousie,
Prenoient ensemble leurs ébats
Sur le gazon d'une prairie.
Caracolant, faisant des soubresauts;
Nos folâtres coursiers bondissoient dans la plaine;
S'exerçoient à courir jusqu'à perdre l'haleine;
Franchissoient fossez, & ruisseaux.
Les badins en joüant s'agaçoient sur l'herbage;
Et cabrioloient de leur mieux:
Ce qui n'étoit d'abord que simple badinage,
Passa la raillerie, & devint sérieux.
Un des deux faisant la gambade,
Atteint au front son camarade:

Le blessé le repousse, & se met en courroux:
Ils firent tant, qu'ils en vinrent aux coups.
Le jeu ne fut jamais ami de la prudence;
Il amuse moins qu'il ne nuit:
Souvent par les ris il commence,
Et par la dispute il finit.



# FABLE XVII.

## Le ROSSIGNOL.

UN Rossignol d'un gosier gracieux

Fredonnoit les accens les plus mélodieux ;

Mais sans gloire, & sans fruit. Les Bergers du bocage

Les uns de mauvais goût, les autres ignorans,

Paroissoient tous indifférens

A son harmonieux ramage.

Le dégoût le saisit : il cessa de chanter ;

Se dépita. Pourquoi vous rebuter ?

Continuez vos chants, aimable Philomele ;

Lui dit un habitant des bois :

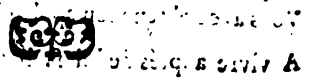
Un Mécene nouveau charmé de votre voix

Prépare à vos chansons une gloire immortelle.

Vous avez obtenu son applaudissement ;

A vivre auprés de lui sa bonté vous invite.

Son délicat discernement
Rend justice à votre mérite.
Eclairé connoisseur il ne se trompe pas;
Il vous fait voir par son suffrage,
Que tous vos auditeurs ne sont point des ingrats.
Notre chantre reprit l'espoir, & le courage,
Quita les bois, content de son sort glorieux.
Et chez son protecteur fit avec avantage
Briller plus que jamais ses talens merveilleux.
Des enfans d'Apollon soulager la misere;
Relever le mérite indigent, abatu;
Protéger les beaux arts: c'est à ce caractere
Que je reconnois la vertu.
Que j'aime à voir dans une haute place
Du second des Césars le favori fameux
Par des soins prévenans, empressez, généreux
Cultiver l'amitié de Virgile, & d'Horace!
Sous notre Monarque dernier
Tels furent *Richelieu*, *Colbert*, & *Montausier*.



# FABLE XVIII.

## L'AGIOTEUR, & la FORTUNE.

IL ne faut point d'esprit, ni de
science,
Pour s'enrichir : nos docteurs en finance
Ont à peine le sens commun ;
Parmi les autres, j'en sçais un
Qui nâquit dans une boutique ;
Et qui mourut dans un palais,
Aussi riche que Bourvalais ;
Que sçavoit-il ? l'Arithmétique.
Un sot de cette espece, avide Agioteur,
Prioit instamment la fortune,
Lui demandoit avec ferveur
Une richesse peu commune :
Ses souhaits furent exaucez.
Regardez-bien, lui dit la Déesse volage ;
Voilà deux Coffres, choisissez,
L'un est rempli de plomb, l'autre d'or ; c'est
assez,

Je n'en dirai pas davantage.
A tout hazard, il laisse le premier ;
Et son choix plus heureux que sage
Se déclare pour le dernier.
Il l'ouvre. Quelle fut sa joye
En voyant cette noble & brillante monnoye !
Il s'étonne, rend grace à la divinité
Dont il éprouve la bonté ;
Et charmé d'obtenir cette faveur insigne,
S'empare d'un trésor dont il n'étoit pas digne.
Envain sur nos succés nous nous applaudissons ;
Ce n'est point à l'habile & prudente conduite
Que nous devons toûjours ceux dont nous joüissons :
Et souvent nous réussissons
Plus par bonheur que par mérite.

# FABLE XIX.

## Le SERPENT & la COULEUVRE.

LE Roy des insectes reptiles
D'une jeune Couleuvre étoit fort amoureux;
Il prenoit des soins inutiles
Pour se rendre agréable à l'objet de ses voeux.
Tantôt à replis tortueux
Il bondissoit prés de sa belle;
Tantôt, dans le dessein de plaire à la cruelle,
Par un sifflement tendre il exprimoit ses feux.
Tous ses voisins vexez, & réduits à se plaindre,
Par lui se voyeient opprimer:
Qui sçait beaucoup se faire craindre,
Ne sçait guere se faire aimer.
Je vois avec chagrin échoüer ma constance;
Lui dit Sire Serpent; je vais changer de peau;
Peut-être à vos regards paroîtrai-je plus beau.
Je pourrois en venir jusqu'à la violence:

Mais auparavant, je veux bien
Essaier encor ce moyen
De vaincre votre indifférence.
A te chérir, par là ne crois pas m'engager;
Lui répondit la belle inéxorable:
Pour te faire estimer, & pour te rendre aimable,
C'est de moeurs, & non pas de peau, qu'il faut changer.



FABLE

# FABLE XX.

## Le CHIEN, & le VOLEUR.

UN Chien gardoit un champ au tems de la moisson ;
C'étoit un Chien d'honneur, fidelle, incorruptible ;
Sentant d'une lieuë un larron ;
Et dont la vigilance étoit inaccessible.
La sentinelle exacte, avec impunité
N'eût pas laissé dérober un brin d'herbe.
Un Voleur dans l'obscurité
Vint pour emporter une gerbe.
Ne crois pas me tromper, je connois ton dessein ;
Dit le Chien en courroux : fuis, malheureux ; ou crain
Que je ne te fasse connoître
Dans la juste fureur dont je suis animé,
Que le bien que je garde appartient à mon maitre ;
Et que pour recueillir il faut avoir semé.

# FABLE XXI.

## Le SACRIFICATEUR, & la VICTIME.

UN Empereur qui s'apprétoit
A partir pour un long voyage,
Voulut consulter le présage,
Sur un dessein qu'il méditoit.
Le Sacrificateur immole une Victime;
Et dans ses flancs ouverts qu'il croit mystérieux,
D'une tacite voix interroge les Dieux,
S'imaginant leur rendre un culte legitime.
Hélas, dit la Victime au grand Prêtre en mourant,
Ton esprit abusé s'égare:
Cruel, qu'est-ce qu'il entreprend?
Crois-tu que par ma mort le destin se déclare?
Pour approfondir ses secrets

Il n'est point de prérogatives :
Insensé, que fais-tu ? sont-ce-là les archives
Où le Ciel écrit ses décrets ?
Ton espérance est vaine... A ces mots elle expire.
Sur cette façon de prédire,
Des crédules Payens quel fut l'aveuglement !
Cicéron s'étonnoit comment
Deux Augures pouvoient se rencontrer sans rire.
La superstition consacra cette erreur
Dans un tems malheureux où sur des impostures
Elle appuyoit ses conjectures ;
Et lors qu'elle osoit faire un Dieu d'un Empereur.
Dans l'obscur avenir ne cherchons point à lire ;
D'un voile impénétrable il est envelopé :
Curieux indiscrets nous nous laissons séduire ;

Qui prétend le connoître est trompeur & trompé.

Demeurons dans une humble & modeste ignorance ;

Que la seule raison regle nos sentimens ;

Avec une tranquile & sage indifférence

Attendons les évenemens.



# FABLE XXII.

## Le BROCHET, & la PERCHE.

ON avoit mis une Perche friande
Sous la conduite d'un Brochet.
Le poisson d'alentour souffroit un grand déchet
Par la faim du glouton toûjours âpre, & gourmande.
Truite, Carpe, Tanche, Goujon,
N'importe; tout lui sembloit bon;
Rien n'échapoit à sa dent meurtriere:
Il en dépeupla la riviere.
Un jour n'ayant rien à manger,
Pressé d'un appétit avide,
Il forma, pour le soulager,
Contre la Perche un dessein parricide:
Lorsque j'y pense, j'en frémis.
Le scrupule est d'une ame & vulgaire, & timide:
Dans la nécessité tout doit être permis.

Content de ces raiſons qu'il trouve légiti-
mes,
Il ajoûte la Perche à ſes autres victimes.
Que de Brochets injuſtes & gourmans
Ferment l'oreille aux remords inuti-
les !
Infidelles à leurs ſermens
Que de Tuteurs dévorent leurs Pupi-
les !



# FABLE XXIII.

## Le PAÏSAN PLAIDEUR.

DAns un village prés d'Athenes
Certain Manant grand chicaneur,
De plus, filleul d'un Procureur,
Possédoit plusieurs beaux domaines.
De la rubrique onc ne vit-on Manceau
Plus finement sçavoit la tablature:
Jamais Normand ne fut plus pilier de Barreau,
Ni plus friand de procédure.
Sur un oüi, sur un non, il eût fait un Procès;
C'étoit sa folie, & sa rage.
Il en vint jusqu'à tel excès,
Qu'un jour devant l'Aréopage
Il cita son Portier, c'étoit un Chien courant,
Pour avoir au logis laissé prendre un fromage,
Dont il vouloit qu'il fût garant.
Une autrefois ( le cas est encor plus étrange )
Pour quelques grains d'orge & de blé

Qu'il prétendoit qu'avoit volé
Une poule auprés de sa grange,
Il fit pour être oüis assigner les témoins :
Exploit, sommation, saisie.
Il n'obmit ni ruses, ni soins
Pour faire condamner son adverse partie.
Enfin notre insensé fit tant,
A plaider il fut si constant,
Qu'il en perdit ses biens, la raison & la vie.
Tel de tout plaideur acharné
Fut, & sera toûjours le [illegible] infortuné.



FABLE

✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚

# FABLE XXIV.

## L'AMOUR, & la RAISON.

SOus même toit en bonne intelligence
Jadis Amour, & Raiſon habitoient:
Ces deux amis rarement ſe quitoient.
Aujourd'huy, quelle différence!
Ils ne peuvent plus ſe ſouffrir.
En deux mots voici l'aventure
Qui fut cauſe de leur rupture.
Cupidon ſe plaît à courir.
De ſon humeur vagabonde, & legere
Juſqu'à préſent rien n'a pu le guérir.
Dame Raiſon plus ſédentaire
N'eſt pas du même goût. Le Mignon de Cythere
Lui propoſa, c'étoit dans la belle ſaiſon,
De ſe mettre en campagne, & de faire un voyage:
Ils verroient maint Pays, maint Canton, mainte plage;

L'Amour débaucha la Raison ;
Elle y consentit ; ils partirent,
En chemin ensemble ils se mirent.
Différens dans leurs soins, comme dans leurs avis,
Ils se contredisoient sans cesse :
La Raison ne cherchoit que bon vin, bon logis ;
L'Amour que draps blancs, belle Hôtesse.
L'une vouloit toûjours partir
Aux premiers rayons de l'Aurore ;
L'autre à midy souvent dormoit encore,
Et de son lit avoit peine à sortir.
Sujet à s'égarer sans escorte & sans guide
Celui-cy craignoit peu de faire des faux pas ;
Celle là prudemment scrupuleuse & timide
Aux dangers ne s'exposoit pas.
Le premier aimoit la dépense,
La bonne chere, le fracas ;
La seconde avec prévoyance
Fuyoit le faste & l'embarras.
Plein de finesse & d'artifice

Du droit chemin l'un s'écartoit toûjours ;
L'autre ne connoissoit ni ruse, ni malice,
Ni faux fuyans, ni vains détours.
Un jour sur certain point en route ils s'échaufferent,
Et disputerent vivement :
La querelle s'aigrit ; long-tems ils contesterent.
L'enfant miévre & mutin céde mal-aisément ;
La Raison d'autre part s'obstinoit justement.
Leur paix fut faite. On dit qu'ils conserverent,
Malgré leur accommodement,
Un mutuel ressentiment.
Je ne sçais s'il est vrai ; mais du moins il me semble
Que depuis ce tems-là ces deux associez,
Assez mal réconciliez,
Ne se trouvent plus guere ensemble.

# FABLE XXV.

## Le BERGER ambitieux.

Jardins que j'ay plantez moi-
même,
Ruisseaux qui d'une eau pure arrosez nos gué-
rets,
Troupeaux que j'ay gardez avec un soin ex-
trême,
Délicieux côteaux, agréables forêts,
Demeure champêtre & tranquile
De mes simples ayeux antique logement,
Je vous quite, & je vais m'établir à la ville;
Il faut changer de domicile;
Tout m'appelle en un lieu mille fois plus char-
mant.
Là, brille avec éclat la pompeuse opulence;
Là, regnent les plaisirs, le faste, l'abondance;
Là, par les plus rares beautez
Mes regards seront enchantez;

Disoit Tircis, Berger peu sage,
Qui s'ennuyoit dans son village.
Reviens de ton erreur, il en est tems encor,
Insensé; bannis ces chimeres;
Imite prudemment l'exemple de tes peres;
Tout ce qui reluit, n'est pas or.
Il suivit son dessein, vendit ses héritages:
Flaté d'un d ux espoir l'ambitieux partit;
Adieu troupeaux, & pâturages.
Mais bientôt il s'en repentit.

Il ne trouva dans son nouvel asile
Que des biens en idée, & que des maux réels.
Au bout de quelques jours dégoûté de la ville,
Il fallut retourner aux lares paternels.
Bergers, ne quitez point vos paisibles retraites;
Trop heureux, si vous connoissez
L'avantage du sort dont vous y joüissez!
Soyez toûjours ce que vous êtes.
Contentez-vous de vos troupeaux:
Il vaut mieux au siecle où nous sommes
Vivre parmi les animaux,
Que de vivre parmi les hommes.

# FABLE XXVI.

## La GRUE, le BUTOR, & le SERPENT.

LA Gruë étoit en sentinelle.
Un Butor pareſſeux, ſtupide, fainéant,
Mauvaîs railleur, ſe moquoit d'elle :
Hé pourquoi vous tourmenter tant,
Et toûjours ainſi vous contraindre ?
Faut-il prévoir les malheurs de ſi loin ?
Vivez en paix, vous n'avez rien à craindre ;
Tant de précaution entraîne trop de ſoin.
Dupe de votre vigilance
Votre coeur eſt ſans ceſſe inquiet, agité.
La Gruë, aprés l'avoir de ſang froid écouté,
Dit, il vaut mieux pécher par trop de prévoyance,
Que par trop de ſécurité.
La nuit vient ; bon ſoir ma voiſine ;

Il s'endort. Un Serpent dont la maigre cuisine
Satisfaisoit peu l'appétit,
Médite leur défaite, & se glisse sans bruit.
Pour échaper à sa poursuite,
Notre prudente Gruë en volant prend la fuite;
Le Butor endormi, victime du Serpent
Succombe sous les coups de l'animal rempant.



# FABLE XXVII.

## ALEXANDRE, & BUCE'PHALE.

ETes-vous fils de Jupiter?
Disoit Bucéphale à son maître:
Si l'on en croit Antipater,
Cela n'est point, & ne peut être.
Comment le prouvez vous? si c'est la vérité,
Le Ciel est votre patrimoine:
Mais j'ay peine à le croire, & dans la Macé-
doine
Ce titre vous est contesté.
On doute que votre origine
Soit manifestement divine:
Mes services, mon zele, & ma sincérité
Autorisent la liberté
Qu'avec vous, Seigneur, j'ose pren-
dre;
Excusez ma témérité.
Qui peut douter, répondit Alexandre,
Du sang dont je prétens descendre?

Ma mere a déclaré qu'Ammon épris d'amour,
Prometant à leur fils une gloire immortelle,
Entre ses bras reçû, m'avoit donné le jour.
Hé, qui peut mieux le sçavoir qu'elle?
Le Cheval repartit, mon incrédulité
Ne se rend pas; il faut une preuve plus sûre:
J'en doute encore plus que je n'en ai douté,
Quoiqu'Olympias nous l'assure.
Qui d'un crime fait vanité,
Est capable d'une imposture.



# FABLE XXVIII.

## Le LOUP pris dans un piége.

TEl qui ſort de chez ſoi, n'eſt pas sûr d'y
rentrer.
Lecteur, je vais te le montrer
Par la Fable que tu vas lire.
Un Loup fut attrapé dans un piége, & périt.
Cela n'empécha point qu'un autre ne s'y
prît
Cinq ou ſix jours aprés. Il avoit oüi dire
Que d'un troupeau nombreux le Berger étoit
mort,
Berger ſoigneux, malin, & redoutable Sire.
Il croit que deſormais ſans peine & ſans effort
Il aura tout ce qu'il deſire.
Flaté de cet eſpoir, il part, dans le deſſein
De faire bonne chere, & d'aſſouvir ſa faim.
Réjoüiſſons-nous; qu'elle aubaine!
Diſoit-il en chemin: que d'animaux bélans

Seront par nous croquez à belles dents !
Nous en aurons du moins une douzaine.
Tandis que le glouton songe à faire un festin
De son chimérique butin ;
Il tombe ; & meurt dans la même embuscade
Où depuis peu son camarade
De ses jours abrégez avoit trouvé la fin.
De ce Loup imprudent nous sommes les images :
Demain nous échoüerons où quelqu'un aujourd'huy
S'est perdu : les malheurs d'autrui
Ne nous rendront-ils jamais sages ?



# FABLE XXIX.

## L'ASNE, & son MAISTRE.

UN Asne, pauvre here, accablé de vieil-
lesse,
Travailloit pour un bâtiment;
Portoit pierres, chaux, & ciment;
On eut égard à sa foiblesse:
Il en fut dispensé par le commandement
Du Maître qu'il servoit avec ardeur & zele
Depuis long-tems: il eut compassion
De ce domestique fidelle;
Et lui donna l'inspection
Sur les travailleurs ses confreres.
Le Baudet s'acquita fort bien de son emploi;
Faisoit aux paresseux des menaces severes:
Quand il conduisoit un convoi,
Il disciplinoit ses brigades:
Les mutins subissoient le jeûne & la prison.
On eût vû gravement cheminer le grison

En tête de ses camarades.
Travaillons, disoient ils entr'eux;
Faisons notre devoir; contentons notre Maître:
Par cette récompense il fait assez connoître
Qu'il aura soin de nous, lorsque nous serons vieux.
L'interest sur les cœurs domine avec puissance:
A remplir nos devoirs, à redoubler nos soins
L'amour de la vertu nous encourage moins,
Que l'espoir de la récompense.



# FABLE XXX.

## Les LAPINS, le CHASSEUR, & le CHEVAL.

SUr leur terrier des Lapins badinoient,
Caracoloient, se démenoient.
Lorsque du blond Phœbus la belle avant courriere
Aux mortels assoupis redonnoit la lumiere.
De loin ils virent un Cheval
Bondissant sur l'herbe naissante;
Cet objet leur parut fatal:
Ils furent saisis d'épouvante.
Aussitôt dans leurs trous chacun de se sauver
Avec une vitesse agile;
Le plus profond n'étoit point un asile
Assez sûr pour les conserver.
Dans le gîte allarmé tout redevint tranquile;
Et leur frayeur se dissipa:
Ils quiterent leur fort. A quelques pas de là,

Un Chasseur à l'affût, d'une vûë attentive
Guétoit notre troupe craintive.
La gent Lapine dans l'erreur,
Beaucoup plus timide que sage,
Recommance son badinage ;
Sans se défier du Chasseur,
Qui de ces animaux en cette conjoncture
Fit une ample déconfiture.
Ces Lapins étoient peu sensez, me dira t-on :
Oüi, j'en conviens ; mais l'homme a-t il plus de raison ?
Occupé de soins chimériques,
Sujet à des terreurs paniques,
Une ombre, un rien, tout lui fait peur ;
Tandis qu'il ne craint point le bras d'un Dieu vengeur.

*Fin du premier Livre.*



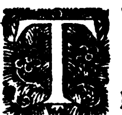
# FABLES DE M. LE BRUN, LIVRE SECOND.

## FABLE PREMIERE.

### Le BERGER, le LOUP, & le RENARD.

A

*Monsieur l'Abbé T...*



U veux que ſans donner de relâche
à ma plume,
De récits fabuleux je rempliſſe un
volume.
Sur un premier eſſai, déja tu m'es garent
Qu'ils ne ſeront point lûs d'un œil indifferent.
Par

Par l'appas de la gloire excitant ma pa-
resse,
A travailler encor, Ami, ta voix me presse,
Moi, qui depuis long-tems, loin du sacré val-
lon,
Ay quité le service, & la cour d'Apollon ;
Qui par aucun endroit ne cherchant plus à
plaire
N'ai déja que trop fait, & ne veux plus rien
faire.
Cher T... l'amitié t'aveugle en ma faveur :
Je n'ai point les talens de ce fameux auteur
Qui par des traits naïfs, des graces naturelles,
Copiste inimitable, effaça ses modeles.
D'ailleurs, pour les beaux arts le goût est re-
froidi :
L'ouvrage le meilleur n'est plus guere ap-
plaudi.
Tout est si corrompu dans le siécle où nous
sommes,
Tel est l'aveuglement, telle est l'erreur des
hommes,

Qu'ils ne sont occupez que d'un vil interest;
Et que ce qui leur nuit, est tout ce qui leur plaît.
Tu m'exhortes pourtant à rentrer dans la lice;
A vaincre les dégoûts causez par ce caprice.
Risquerai-je de perdre & ma peine & mon tems?
N'importe; tu le veux; composons; j'y consens.
Je reprens donc la plume; & poursuis mon ouvrage:
Si parmi les auteurs dignes de ton suffrage,
Malgré les envieux, tu daignes me compter,
Je n'aurai rien à craindre, & rien à souhaiter.

Vers un Berger de la Villete,
Excellent joüeur de Musete,
Messire Loup députa Dom Renard,
Pour qu'il l'assurât de sa part
Qu'il ne vouloit plus être en guerre
Avec son troupeau, ni son chien:

Il n'eſt point de cœur ſur la terre
Pour vous plus zélé que le ſien ;
Foi de Loup, il vous en aſſure,
Foi de Renard, je vous le jure ;
Dit à l'incrédule Berger
L'artificieux meſſager :
Honteux de vos vieilles querelles
Il ne veut plus que deſormais
La diſcorde entre vous en forme de nouvelles.
D'aucune infraction ne ſoupçonnez la paix.
Il blâme hautement ſon injuſtice extrême
D'avoir déſolé vos troupeaux,
Egorgé ſans pitié d'innocens animaux
Qui ſont ſi bons que c'eſt la douceur même.
Au reſte, mon maître aime tant
Votre Muſete douce & tendre,
Qu'il accourt ſitôt qu'il l'entend,
Et qu'il ne peut ſe laſſer de l'entendre.
Permettez-lui d'oüir de prés les ſons
De cet inſtrument agréable ;
Et de venir promettre à vos moutons

Une amitié sincere, inviolable.
Le Berger lui répond, volontiers je consens
A ce qu'il veut, pourvû qu'au préalable
Il se laisse arracher les griffes & les dents;
A ces conditions, qu'il vienne, je l'attens.
Pour goûter ces douceurs qu'il trouve sans pareilles
Qu'il ne prenne pas d'autre soin,
Nous l'en quittons; il n'a besoin
Que de sa langue, & que de ses oreilles.
Le Renard voyant bien que c'étoit vainement
Qu'il étaloit son éloquence,
Ambassadeur berné tira sa réverence,
Et rengaina son compliment.
Un langage flateur n'est souvent qu'une adresse
Pour nous suborner mieux, & mieux nous ébloüir:
Quand un fourbe ennemi vous loüe & vous caresse,
Prenez garde, il veut vous trahir.

# FABLE II.

## L'ESCLAVE, & les MEURTRIERS.

DAns le tems des proscriptions
De Marc-Antoine & de Lépide,
Les troubles, les dissentions
Porterent la fureur jusques au parricide.
Un Sénateur fut condamné
A perdre injustement la vie:
La lumiere à ses yeux alloit être ravie;
Son palais de Soldats étoit environné.
Un Esclave ancien, fidelle
En ce pressant danger le voyant sans secours,
Résolut de montrer son courage & son zele,
Et de le sauver même au dépens de ses jours.
Il prend la robe de son maître,
Sort, s'avance; & feignant de l'être,
Dit à la Soldatesque; un Arrest m'a proscrit;
Exécutez, cruels, ce qui vous est préscrit:

Trenchez mes jours, mon ame est
prête
A subir son sort rigoureux.
Les Meurtriers lui couperent la tête;
Et le Ciel indigné contre eux
Vit à regret couler un sang si généreux.
Faites cas d'un bon domestique;
C'est un grand, mais rare trésor:
Hélas, depuis le siecle d'or
Celui-cy peut être est l'unique.



# FABLE III.

## Le RENARD, & le COQ.

MOnté ſur deux treteaux un Renard Charlatan
Dans un marché, ſur un ton énergique
Vantoit de ſon Orviétan
La vertu rare & ſpécifique.
Notre Docteur matois moins ſçavant qu'effronté,
Se diſoit *de la Faculté.*
J'ai fait des cures merveilleuſes,
Crioit-il: vous, qui m'écoutez,
De mes découvertes heureuſes,
Et de mes talens profitez.
Je viens d'un païs d'où j'apporte
Poudres, ſecrets, baumes, de toute ſorte
Elixirs éprouvez: je ſçai Grec, & Latin:
Pour ſaigner, pour purger, pour donner un clyſtere,
Je ne cede à perſonne: enfin

Je ſuis Droguiſte, Apoticaire,
Pharmacopole, Médecin;
Et mon didactique génie
Poſſede l'encicIopedie.
Je ſçai guérir les maux les plus invétérez.
Jeunes poulets, tendres poulétes,
Venez, empreſſez-vous, courez;
Ne négligez point mes recetes.
Son intereſt plus que notre ſanté
Le fait parler ainſi; ſoyons en défiance,
Dit un Coq expérimenté;
Son zele m'eſt ſuſpect ainſi que ſa ſcience:
Je vois ſon but; il veut avec avidité
S'engraiſſer de notre ſubſtance;
Et nous rendre, en trompant notre crédulité,
Victimes de ſa cruauté,
Ou dupes de ſon ignorance.
Tel, en empirique Gaſcon,
Vante ſes talens, ſes proüeſſes,
Qui n'eſt rien moins qu'expert en ſa profeſſion:
Il eſt des Charlatans de toutes les eſpeces.

FABLE

# FABLE IV.

## Le VISAGE, & le MASQUE.

LE Masque disoit au visage,
J'ai de l'avantage sur vous:
Je trompe les yeux des jaloux:
Par moi l'amant timide à l'objet qui l'engage
Peut déclarer ses tendres feux.
Utile & favorable au mystere amoureux,
Commode au galant badinage,
Je prens la forme que je veux:
Je suis ami des ris, de la danse, & des jeux.
Originaire de Vénise
Etat républicain, j'aime la liberté,
Et ma présence l'autorise:
Je dérobe aux regards votre difformité;
Quand il le faut, je sçai par ma puissance...
L'autre indigné d'une telle arrogance,
Dit, en l'interrompant; c'est trop de vanité
De prétendre obtenir sur moi la préférence,

Misérable farceur ; pour tout mérite, au plus,
Vous n'avez que ma ressemblance,
Dont vous faites bien des abus.
Moi, je suis le miroir de l'ame,
L'organe de l'esprit, l'interprete du cœur ;
Je ne déguise rien : & vous, lâche imposteur,
Vous servez au métier infâme
D'un Histrion, d'un Bateleur.
Rougissez de honte : du vice
Vous êtes auteur, ou complice,
Sans cervelle, sans yeux, sans raison, sans pudeur :
Et ma sincerité vaut bien votre artifice.



# FABLE V.

## Le SINGE, & la GUENON.

UN Singe initié dans la littérature,
Voulant faire un métier honnête & lucratif,
Choisit celui de la Peinture.
Il avoit du génie, il étoit inventif.
Il crut que dans cet art si digne de nous plaire
Il réussiroit d'autant mieux,
Qu'il avoit un talent singulier, merveilleux
Pour imiter, & contrefaire
Tout ce qui s'offroit à ses yeux.
Il se mit en apprentissage
Chez un Peintre célebre, où l'éleve nouveau,
Se distingua par son pinceau
Dont il apprit à faire un excellent usage.
Des bonnes leçons qu'il reçut
Il profita si bien, qu'en peu de tems il fut

Capable d'en donner lui-même.
C'est aux portraits surtout qu'avec un soin extrême
Il s'attacha, comme au plus sûr moyen
D'acquérir de la gloire, & d'amasser du bien.
Un jour, pour faire en mignature
Tirer sa grotesque figure,
Une riche guenon vint dans son attelier:
Ruban, garniture, dentelle,
Habit, montre, bague, collier,
Bracelet, tout brilloit sur elle.
Elle avoit depuis peu fait dépiler sa peau
Teinte d'une couleur vermeille, fraîche, & vive;
De Carmin, de Céruse une dose excessive
Couvroit son ridicule & baroque museau.
De cette folle créature
Le Peintre regardant les postiches appas,
Lui dit d'un ton railleur, je ne vous peindrai pas,
Je ne peins que d'aprés nature.

Loin de charmer les yeux par les vains ornemens
Qu'inventa la coquéterie,
On s'attire toûjours par ces faux agrémens
Le mépris, & la raillerie.
L'artifice est suspect, & nuit à son auteur;
A plaire par ces soins on ne réussit guere:
Qui montre un visage imposteur,
A rarement un cœur sincere.



# FABLE VI.

## ARION, & le DAUPHIN.

Comblé d'honneurs, comblé de biens,
Et las d'une trop longue absence,
Arion pour se rendre aux lieux de sa naissance
Quittoit les bords Siciliens.
Le Promontoire de Ténare
Déja s'offroit aux yeux des matelots ;
Quand leur troupe avide & barbare
Résolut le trépas du chantre de Lesbos.
Maudite soif de l'or, source de mille crimes,
Qui ne connois ni frein, ni justice, ni loi,
Combien ne t'es-tu pas immolé de victimes,
Est-il rien de sacré pour toi ?
Quel sang n'oses-tu point répandre ;
Que ne fais-tu pas entreprendre
Aux cœurs des perfides mortels !
Puisque je vais perdre la vie,
Et qu'il faut renoncer à revoir ma patrie ;

Permettez-moi du moins, dit-il à ces cruels,
De prendre & de toucher ma lire.
Il l'obtint : des sons qu'il en tire
Neptune est enchanté, les Tritons sont surpris :
Pour les écouter mieux les froides Néréïdes
Sortent de leurs antres humides ;
Les rochers en sont attendris.
Il finit ; & se précipite
Avec de desespoir dans les flots :
Un Dauphin que pour lui la pitié sollicite
Avec empressement le reçoit sur son dos.
Ce secours imprévû dissipe un peu sa crainte :
L'officieux poisson le remene à Corinthe,
Où Périandre fit mourir
Par un juste & cruel supplice
Les matelots dont l'avarice
L'avoit voulu faire périr.
Ne perdez point l'espoir, innocens qu'on opprime ;
Des favorables dieux le secours vous est dû :
Contre les attentats du crime
Le Ciel protege la vertu.

# FABLE VII.

## La CHAMBRIERE, & la CHIENNE.

SI l'on attend de vous un plaisir, un service,
On vous flate, on s'empresse à vous faire la cour:
Mais dés que vous avez rendu ce bon office,
On ne vous marque plus de zele, ni d'amour.
Voulez-vous que les coeurs soient sans indifférence,
Que de leurs soins pour vous rien ne borne le cours?
Tenez les en haleine, amusez-les toûjours
Par le charme de l'espérance;
Sultane Chienne d'importance,
Par *Lionnois* instruite à faire mille sauts,
A marcher sur deux pieds, passer dans des cerceaux,

A faire le manége, à danser en cadance,
Vivoit chez un Bourgeois ; Suzon
Chambriere de la maison
Avoit une maîtresse agréable, coquete,
Qui prétoit volontiers l'oreille à la fleurete.
Un jour Suzon voyant la Chienne en appétit,
Lui montra de loin un biscuit.
Sultane accourt, la flate, la caresse,
Fait mille tours de gentillesse,
Et convoite ardemment un si friand morceau.
Mais envain elle se tourmente,
Flaire, saute, bondit, approche son museau :
Suzon plus de vingt fois, pour tromper son attente,
Hausse le bras. Pourquoy ce refus affecté,
Lui dit la maîtresse indulgente ?
Quelle injustice, & quelle cruauté !
Je fais, répond la soubrete inflexible,
Ce qui par vous devroit être imité.
Ne laissons jamais voir une ame trop sensible :
Tant qu'aux desirs de vos amans
Vous paroîtrez inéxorable ;

Rien ne rallentira l'ardeur infatigable
De leurs tendres empressemens ;
Mais dés qu'ils vous croiront à leurs vœux favorable,
Adieu larmes, soûpirs, zele, flame, & sermens.
Toûjours rigoureuses, séveres,
N'accordons rien aux soûpirans :
Souvent nos faveurs les plus cheres
N'en font que des ingrats, & des indifférens.
Je le sçai par expérience :
Pour vous prouver ce que j'avance,
Regardez : elle jette à l'instant le biscuit ;
Sultane le prend, & s'enfuit.
Suzon n'ayant plus rien, vainement la rappelle,
C'est le Chien de Jean de Nivelle.
Les amans sont des Chiens flateurs,
Qui ne cherchent qu'à vous surprendre ;
Belles, défiez-vous de leurs discours trompeurs :
Heureuse qui peut s'en défendre !

# FABLE VIII.

## Le CHÊNE, & le SAULE.

Le Saule se lassa d'habiter les marais.
L'air en étoit mal sain, l'eau croupissante, infecte :
Dans ces humides lieux le reptile, & l'insecte
Etoient de dégoûtans, & d'ennuieux objets.
Sur le sommet d'une montagne
Il crut qu'il seroit beaucoup mieux ;
Que de cette éminence il verroit la campagne ;
Qu'il y respireroit un air délicieux ;
Et qu'il iroit de pair avec le Pin, le Chêne.
Ce qu'il avoit tant souhaité,
Il l'obtint. Il fut transplanté
Sur une Colline prochaîne.
Là, des Aquilons furieux
Il ne put supporter long tems la violence:
A leurs efforts impétueux
Il fallut succomber, malgré sa résistance.

Bientôt par leur souffle obstiné
Le Saule fut déraciné.
Un vieux Chêne lui dit, tu péris par ta faute ;
Ton orgüeil imprudent devoit se contenir,
Sans ambitionner une place si haute
Où tu ne peux te soûtenir.
De sa condition heureux qui se contente ;
Tenons-nous dans la Sphere où le Ciel nous a mis ;
Dans un poste élevé toûjours mal affermis
Craignons une chute éclatante.



# FABLE IX.

## le PRODIGUE, & L'AVARE.

Certain vieillard friand d'argent & d'or,
Entassoit trésor sur trésor.
A compter ses ducats il s'occupoit sans cesse,
Sans cesse il méditoit quelques nouveaux moyens
D'accroître son domaine, & d'augmenter ses biens.
Pour en venir à bout, fourbe, ruse, finesse,
Tout étoit bon. N'étes-vous point honteux ?
Disoit certain Prodigue à ce séxagenaire :
Que je vous trouve malheureux
De tant vous tourmenter ! pour qui ? pour des neveux
Qui riront à votre inventaire ;

Et voudroient déja voir votre Extrait mortuaire.
Fonds, revenus, en dépit d'eux,
Dépensez tout, vous ne pouvez mieux faire :
Croyez-moy ; chez Pluton nous serons tous égaux ;
Les morts n'emportent rien au ténébreux rivage :
Servez-vous de votre avantage ;
Et joüissez de vos travaux.
Et vous, mon bel ami, lui répondit l'Avare ;
Vous me faites pitié ; votre raison s'égare.
Je connois mieux que vous mes interêts.
Ne croyez point par votre remontrance
D'une œconome prévoyance
Arrêter les heureux progrés.
Je veux vivre long-tems, ou du moins je l'espere ;
A marcher sur vos pas vous m'exhortez envain :

Il est vrai qu'aujourd'huy vous faites bonne
chere;
Mais demain vous mourrez de faim.
Le Prodigue imprudent à ses vœux qui se
livre,
Vit comme s'il alloit mourir;
Et l'Avare sans cesse empressé d'acquérir,
Comme s'il devoit toûjours vivre.



# FABLE X.

## La LINOTE, & le MOINEAU.

UNe jeune Linote avec un vieux Moineau,
Unis par le destin, vivoient en même cage,
Ne pouvoient se souffrir : en un lien nouveau
Ils auroient bien voulu changer leur esclavage ;
Mais envain. Par le sort ils étoient condamnez
Au joug d'une éternelle chaine :
Le seul trépas pouvoit finir leur peine.
A tout moment débats, plaintes, cris forcenez,
Querelles, coups de bec, regrets : le voisinage
Retentissoit du bruit de leur mauvais ménage.
L'un par l'autre tirannisez,
Victimes de l'antipathie,
Ils gémissoient ; & de leur vie

Les

Les oiseaux d'alentour étoient scandalisez.
Accablez des tourmens dont ils furent la proye,
Bientôt ils en virent la fin :
Le Moineau mourut de chagrin ;
La Linote mourut de joye.
Réfléchissez long-temps, téméraires humains,
Avant que l'hymen vous engage :
Faites un choix loüable, & sage ;
Epoux mal assortis, hélas, que je vous plains !



# FABLE XI.

## NARCISSE, & son IMAGE.

DAns un miroir formé d'un liquide cristal
Un jour le beau Narcisse apperçut son image:
Cet objet lui devint fatal.
Heureux, si plus sensible à l'amoureux hommage
Que la fille de l'air lui rendit vainement,
Son coeur n'eût point brûlé d'une bizarre flâme,
Dont l'erreur fit naître en son ame
Tant de trouble, & tant de tourment.
Tandis que dans cette eau qui lui peint ce qu'il aime
Du repos de ses jours il trouve le poison,
Sans le sçavoir, il s'admire lui-même;
Ses yeux séduisent sa raison.

Pour un fantôme il se consume;
Il veut l'embrasser, mais en vain:
Le transport que son ombre allume
Sans flater son espoir se nourrit dans son sein.
En cette extrémité qu'il souffre de contraintes!
Tout irrite ses feux, tout trahit ses desirs;
Echo, dont le cruel méprisa les soûpirs,
En gémissant répond seule à ses plaintes.
Les Dieux touchez de son malheur,
Pour finir le cours de ses larmes,
Le changerent en une fleur
Qui garde encor son nom, & conserve ses charmes.
L'amour propre nous perd; c'est un écueil flateur
Qui porte à la raison de fâcheux préjudices;
Malgré les maux qu'il fait, que de nouveaux Narcisses
Sont prévenus en leur faveur!

# FABLE XII.

## Le SINGE vêtu en HOMME.

Un Singe fat, escroc, digne des étrivieres,
De l'Homme imitoit les manieres,
Et n'en prenoit que le mauvais ;
D'un petit maître sans cervelle
Qu'il avoit choisi pour modele
Copiste impertinent, s'il en fut un jamais.
Il se piquoit surtout de galante parure ;
Habit enfariné jusques à la ceinture,
Habit d'hyver, habit d'été ;
Air mutin, étourdi, turbulent, éventé ;
Débraillement, chapeau retapé sur l'oreille,
Nœud d'épaule, plumet : il sçavoit à merveille
Tout-ce qu'on apprend en ce tems
A l'école des jeunes gens,
Et le pratiquoit sans scrupule :

Enfin le Magot ridicule
Avec un tel déguisement,
Et cent fades minauderies,
S'introduisoit effrontément
Dans les meilleures compagnies;
Et se disoit Homme. Comment,
Lui dit un grave personnage,
T'es tu flaté d'un pareil avantage?
Avec nous oses-tu faire comparaison?
Un incontestable axiome
Nous apprend que c'est la raison,
Et non pas l'habit, qui fait l'Homme.



# FABLE XIII.

## PLUTUS, & le PEUPLE.

PAr un Peuple nombreux d'argent trés altéré
Le secours de Plutus fut long-tems imploré.
Vous voulez que sur vous je verse mes largesses,
J'y consens à la fin, dit le Dieu : mais je veux
Sçavoir, lorsque j'aurai satisfait tous vos voeux,
L'usage que chacun fera de ses richesses.
Moi, dit l'un, je ferai construire des châteaux;
J'aurai meubles, bijoux, garde robe de Prince,
Equipage de chasse, & les meilleurs chevaux
Qui soient dans toute la province.
Moi, dit l'autre, je plaiderai,
Quand vous aurez rempli mes coffres & ma bourse;

J'en veux à mon voisin, je le ruinerai
Sans espérance, & sans ressource.
Celui-cy s'écrioit, je thésauriserai;
Sans faire part de ces biens à personne,
Avec grand soin je les conserverai,
Si votre bonté me les donne.
Celui là promettoit qu'éxemt de pauvreté,
Ennemi du travail, ami de la paresse,
Il vivroit dans l'oisiveté,
Dans le plaisir, dans la mollesse:
Ainsi du reste. Allez, dit Plutus en courroux,
Je me garderai bien de répandre sur vous
Les dons que vous voulez avoir tous en partage,
Dussiez-vous desormais mépriser mon pouvoir:
Qui ne sçait pas en faire un bon usage,
Ne mérite pas d'en avoir.



# FABLE XIV.

## La RONCE, & le CE'DRE.

AUx pieds du Mont Liban une Ronce rampante,
Soit par hazard, soit autrement,
S'enrichit, je ne sçai comment.
Elle parut magnifique, brillante:
L'Emeraude, & le diamant
Chamarroient sa robe éclatante:
Son air affreux & rude étoit devenu doux.
Elle s'imagina sans peine
Des plantes d'alentour être la souveraine:
Il ne lui manquoit qu'un époux.
Dame Ronce étoit incertaine
Sur un choix important, qu'avec des soins jaloux
Briguoient mille rivaux, qui lui parurent tous
Indignes de son alliance:
L'un étoit sans vigueur, l'autre sans majesté,
Celui

Celui-ci ſans vertu, celui-là ſans beauté :
Le Cédre noble, altier, obtint la préférence.
Ce ne fut point l'amour qu'elle écouta,
Ni la raiſon qu'elle voulut en croire ;
L'orgueilleuſe ne conſulta
Que l'ambition, & la gloire.

Senſible à l'interêt beaucoup plus qu'à l'amour
Le Cédre s'applaudit de ſa bonne fortune ;
Et de leur noce ils fixerent le jour
Au quatorziéme de la Lune.

Ce jour venu ; la Ronce avec tous ſes appas
Se préparoit à l'hyménée,
A recevoir le Cédre entre ſes bras.
Mais quelle fut ſa deſtinée !
Le Cédre veut répondre à tant d'empreſſemens,
Courbe ſes branches, & s'incline
Pour l'honorer de ſes embraſſemens :
L'effort qu'il fait, le déracine :
Le Coloſſe ébranlé juſqu'à ſes fondemens
Panche, & tombe avec bruit ſur cette folle amante

Qu'il écrase à l'instant de sa masse pesante.

Loin d'être plainte, elle excita les ris
Des autres arbrisseaux objets de son mépris.
Tout riche qui n'eut pas la noblesse en partage
Ne doit point s'allier avec de grands Seigneurs ;
On lui fait tôt ou tard payer cher les honneurs
Dont il a recherché le frivole avantage.



# FABLE XV.

## L'AMOUR, & L'INTEREST.

EN certaine vieille chronique
Dont l'auteur est un peu gothique,
J'ay lû que l'Interest un jour
A sa table invita l'Amour.
Le repas fut trop grand pour que je le décrive:
Il n'est chere que de vilain,
Dit le proverbe; ils se mirent en train:
L'Interest fit tant boire son convive,
Qu'il l'enyvra; c'étoit où tendoient ses desirs
On but à la santé des Graces, des plaisirs,
Des ris, des jeux amis de la tendresse,
A celle de Vénus, à celle de Psiché,
Aux beautez dont leur cœur étoit le plus touché,
Santez qui provoquent l'yvresse.
L'Interêt plus adroit ménageoit sa raison.

L'Amour céde aux vapeurs du Nectar de la treille;
Et s'endort. Tandis qu'il sommeille
Sans craindre aucune trahison;
Le fourbe, pour en faire un sacrilege usage,
Lui prend son arc, ses traits, son carquois, son flambeau;
Enfin de tout son équipage.
Ne lui laisse que son bandeau.
Depuis ce tems si déplorable,
Par l'Interest les cœurs unis
Ne brûlent que d'un feu malheureux, & coupable;
Les soûpirs délicats d'entre nous sont bannis.
Rougissez, ames mercenaires,
Qui par un commerce honteux
Rendez de vos appas les amans tributaires:
Le véritable amour doit être généreux.



# FABLE XVI.

## Les deux CHATS.

UN Chat n'oſoit ſortir pendant la pluye.
Son camarade curieux
Lui dit, apprens-moi, je te prie,
D'où vient que tu crains tant l'eau qui tombe des Cieux.
En deux mots je vais t'en inſtruire;
Lui répondit le Chat prudent, & ſcrupuleux;
Vois ſi j'ay tort de me conduire
Avec tant de précaution;
Et préte à mon récit un peu d'attention.
Pour voir le cher objet qui m'égratigne l'ame,
Un ſoir que tranſporté d'amour,
Le corps en rut, le cœur en flâme,
Je traverſois un carrefour;
Sans pouvoir trouver de refuge
Je ſentis ſur mon dos un ſi cuiſant déluge,







Que j'en fus à demi brûlé,
Et presque entierement pelé.
Triste, honteux, inconsolable,
Privé des doux plaisirs que je m'étois promis,
Je revins sur mes pas, dans l'état pitoyable
Où ce coup du sort m'avoit mis.
Je restai, sans oser paroître,
Pendant vingt jours au moins caché dans la maison.
(C'étoit de l'eau chaude, dit-on,
Dont on avoit par la fênetre,
Sans crier gare, inondé le Minon.)
Instruit depuis ce tems par mon expérience,
Et quand il pleut, au fond de ma loge reclus,
Clos & couvert, toûjours en défiance,
A l'air, ajoûta-t-il, je ne m'expose plus;
De crainte d'essuyer un accident semblable.
Par cet Apologue, Lecteur,
Apprens qu'on n'est point excusable
De retomber deux fois dans le même malheur.



# FABLE XVII.

## DIANE, & ACTE'ON.

Contraignons-nous avec prudence ;
Sçachons, quand il le faut, nous faire violence ;
Ou craignons d'éprouver le ſort des indiſcrets.
Aprés avoir couru les bois, & les montagnes,
Diane à l'ombre des forêts
Se baignoit avec ſes compagnes,
Moins pour laver ſon corps, que pour prendre le frais.
Nul voile ne couvroît leurs graces naturelles
Et de ſes Nymphes les plus belles
On pouvoit ſans obſtacle admirer les attraits
Les plus charmans, les plus ſecrets.
Tandis que la Déeſſe eſt nuë,
Actéon l'apperçoit, ſon ame en eſt émuë,
Quel raviſſement! que d'appas!
Voir un pareil objet, & détourner ſa veüe,

C'eſt un pénible effort qu'Actéon ne fit pas.
Notre chaſſeur contemple, admire
Avec avidité: ſes yeux
A peine peuvent y ſuffire.
Diane avec dépit voit cet audacieux
Satisfaire à loiſir ſes regards curieux.
Sa témérité fut ſuivie
D'un terrible & prompt châtiment;
Il devient Cerf; ſes Chiens le privent de la vie.
On n'offenſe jamais les Dieux impunément.



## FABLE XVIII.

### La PIE, & le SANSONNET.

COmpere Sansonnet, & commere la Pie
Se reprochoient leurs véritez.
La Dame babillarde, indiscrete, étourdie
Disoit au Sansonnet; taisez-vous, je vous prie;
On croiroit que vous radotez;
Vous ignorez le bel usage:
Je ne sçaurois souffrir votre jargon sauvage;
Il blesse mon oreille, & jamais Bas-Breton,
Quelque grossier qu'il fût, ne parla sur ce ton.
Alors le chantre au noir plumage
A cet injurieux propos
Répondit à peu prés ces mots.
Je conviens avec vous, ma Mie,
Et j'aurois tort de le dissimuler,
Que je n'ai pas le talent de parler
Comme on parle à l'Academie.
Mais pour rabatre ici votre importun caquet,

Je vous dis tout franc & tout net,
Qu'il étourdit le voisinage ;
Que vous, qui vous piquez d'un pur, & beau langage,
Sans frein dans vos discours vous allez le galop ;
Le mien n'est pas correct ; le votre n'est pas sage ;
Enfin je parle mal ; & vous, vous parlez trop.
Adieu, bonjour, je me retire ;
Et je n'ai plus rien à vous dire.
Si vous voulez patiemment
Supporter les défauts des autres,
Vous le pouvez facilement ;
Par quel moyen ? songez aux vôtres.



# FABLE XIX.

## Le LOUP agonisant.

UN Loup féroce au sang accoûtumé,
En étoit sans cesse affamé.
Il ne vivoit que de carnage,
Commettoit chaque jour quelques meurtres nouveaux;
Sur tout ce qu'il trouvoit, bergers, chiens, & troupeaux,
Ce *Cartouche* exerçoit sa rage.
Dés que l'on voyoit l'assassin,
On sonnoit sur lui le Tocsin;
Chacun trembloit devant ce redoutable sire.
Un brigand rarement vieillit;
L'infame plus souvent expire
Sur un gibet, que dans son lit.
Le nôtre cependant atteignit la vieillesse,
Mal dont rien ne peut nous guérir.
Son age, ses maux, sa foiblesse

L'accabloient ; il fallut mourir.
Le Scélérat à l'agonie
D'une voix sacrilege, impie,
En blasphémant, apostrophoit les Dieux:
Il mourut ce monstre odieux
Regrétant plus encor le crime que la vie.
Lecteur, soyez-en convaincu,
On meurt comme l'on a vécu.



# FABLE XX.

## Le CHIEN, & le PHILOSOPHE.

VOus êtes un grand homme certes ;
A *Descartes* disoit le Chien ;
Vous avez fait d'heureuses découvertes
Dans le païs Physicien.
Vous pénétrez dans la nature ;
Ses plus secrets ressorts ne vous échapent point ;
Toûjours sçavant exact ; mais votre conjecture
Pourroit se tromper en ce point.
Vous voulez que je sois *machine* :
C'est votre opinion ; *Nego*, Seigneur, *Nego*.
Je n'en puis convenir lorsque je m'examine.
J'ay jugement, mémoire, *Ergo*,
Vous avez tort. Pour me défendre
Je vous opposerai d'invincibles raisons :
Ne dédaignez pas de m'entendre ;
S'il faut argumenter, nous argumenterons.

Je connois, je sens, je haïs, j'aime;
Je suis disciplinable; enfin les passions
Font sur moi leurs impressions,
Et mon raisonnement détruit votre systême.
D'ailleurs *l'Automatie* à peu de partisans;
Sa démonstration n'est pas trop évidente:
Pour rentrer dans mes droits j'ay preuve convaincante,
Et titres plus que suffisans.
Vous avez degradé ma noblesse autentique
Par une nouveauté trop peu digne de foi:
Malgré l'orgueil philosophique,
Par un promt desaveu réhabilitez-moy.
Tout ici bas est énigme, & problême;
Le sçavant doute, & l'ignorant résout:
L'homme prétend connoître tout,
Et ne se connoît pas lui-même.

# FABLE XXI.

## Le JARDINIER, la CHEVRE, le POURCEAU, L'ASNE & la GUENON.

ON conte qu'un habile & prudent Jardinier
Voulant faire un petit voyage,
Ne sçavoit à qui confier
La clef de son Jardin: il étoit en veuvage.
La Chevre le pria de vouloir l'en charger;
J'en aurai soin, comme vous-même,
L'herbe est l'unique mets que l'on me voit manger;
Et le fruit n'est pas ce que j'aime.
On sçait que je ne me nourris
Que des méchans, & des pourris,
Dit-le Pourceau; pendant le tems de votre absence
Je ne dois vous causer aucune défiance.

Je ferois pour grimper des efforts ſuperflus ;
Dit l'Aſne d'une voix fort peu mélodieuſe ;
Et d'ailleurs, un chardon me ragoûte bien plus
Qu'une poire de virgouleuſe.
Je m'offre à la garder ; ajoûte la Guenon :
Pour contenter ma friandiſe,
Quand je ſuccomberois à la tentation,
Que faut il ? une noix avec une ceriſe,
Quelques grains de raiſin ; c'eſt mince portion.
Je ſçai de quoi vous êtes tous capables ;
Leur répondit le maître ; en cette occaſion
Vos raiſons ſelon moy ne ſont pas recevables.
D'autant plus que mes fruits ſont tout prêts à meurir
De mes arbres je veux prévenir la ruïne.
La Chevre en les broutant peut les faire mourir ;
Et le Pourceau déterrer leur racine ;
L'Aſne par ſa ſtupidité
Aux voleurs de mes fruits permettroit de tout faire ;

La

La Guenon n'en mangeroit guere,
Mais elle en perdroit quantité.
Mon chien est vigilant, fidelle,
Sobre, actif, desinteressé ;
Je ne compte que sur son zele.
Il parloit en homme sensé ;
J'approuve sa philosophie.
Il faut bien prendre garde à qui l'on se confie.



## FABLE XXII.

Le VOYAGEUR, & le MANDIANT.

UN Voyageur portant en croupe son bagage
Traversoit sur le soir un bois peu fréquenté.
Un Inconnu se trouve à son passage;
Et le prie en humble langage
De soulager sa pauvreté.
Le Voyageur bienfaisant, pitoyable,
Lui tend une main secourable;
Et poursuit son chemin. A quelques pas de là,
Deux Brigands bien armez l'arrêtent; le voilà
En danger de perdre la vie:
Il se met en défense; il se démene, il crie.
Le Mandiant accourt, attaque avec vigueur
Les Brigands, les terrasse; aucun ne s'en releve:
Il les prive bientôt du jour; & leur enleve

Leur butin, qu'il partage avec son bienfaicteur.

Sans faire ici le pédagogue,
Ami Lecteur, j'ay prétendu
T'apprendre par cet apologue
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.



# FABLE XXIII.

## Le RENARD, & le LOUP.

CErtain Renard, à ce quon dit
Né sur les bords de la Garonne,
Fort entêté de sa personne,
Avoit des talens, de l'esprit;
Mais plus d'orgueil encore : il vantoit ses proüesses;
Il exagéroit ses richesses,
Son mérite, sa qualité.
Ce fat bouffi d'une fierté
Aussi sotte qu'insupportable,
Traitoit avec mépris les autres animaux;
Les regardoit ainsi que ses vassaux;
Et croyoit qu'à lui seul aucun n'étoit semblable.
Il s'admiroit, s'applaudissoit
A tout propos; chacun supportoit avec peine

Une ſuffiſance ſi vaine,
Dont le peuple animal juſtement s'offençoit.
Un vieux Loup philoſophe, impatient d'entendre
De notre *Quibrius* le langage ennuieux,
Lui dit; par tes diſcours ne crois pas nous ſurprendre;
Déclamateur faſtidiéux,
Tu fais pitié; connois-toi mieux.
C'eſt trop loin pouſſer l'impudence,
Maudit eſcroc, lâche impoſteur:
On ſçait de toi ce qu'il faut que l'on penſe;
Tu n'es qu'un fourbe, & qu'un écornifleur.
A la vive mercuriale
Qu'il fit avec ſuccés au Renard inſolent,
Le Docteur applaudi, quoique un peu pétulant,
Ajoûta ce trait de morale.
Eſprits préſomptueux, ſouffrez
Que l'on vous parle avec franchiſe;

Sçachez, vous qui vous admirez,
Que tout le monde vous méprise.
De l'orgueil il faut se garder ;
Il nous révolte, il nous irrite :
Rien n'est plus beau que d'accorder
La modestie, & le mérite.



# FABLE XXIV.

## La jeune BERGERE, & le VIEILLARD.

UNe jeune Bergere ayant vû quelques fleurs
Toutes fraîches, toutes nouvelles ;
En admira les parfums, les couleurs ;
Et voulut en cueïllir, tant elles sembloient belles.
Prenez-garde, lui dit un Vieillard plus prudent ;
J'ai vû sous ces fleurs un serpent ;
Craignez, soyez en défiance.
Malgré l'utile remontrance,
Elle en cueïllit ; elle fit tant,
Qu'elle ressentit à l'instant
Du rampant animal la piquure cruelle.
Les regrets saisirent la belle :
Larmes coulerent de ses yeux ;

Vif repentir, douleur amere
De n'avoir pas profité mieux
D'un avis sage, & salutaire.

Plus on vieillit, plus la raison
Prend sur l'esprit de l'homme & de force & d'empire:
Elle craint de l'erreur le dangereux poison;
Et fuit les faux plaisirs où la jeunesse aspire.
De cet âge indocile à peine nous sortons,
Que nous ouvrons les yeux sur nos vrais avantages:
Connoissons-les; & souhaitons
De devenir plus vieux pour devenir plus sages.



FABLE

# FABLE XXV.

## Le CHEVAL, & le TAUREAU.

DAns le païs de Sapience
Où le Normand est fin autant que le Manceau,
Un Cheval avec un Taureau
Vivoit en bonne intelligence.
En fidelles & vrais amis
Ils se tenoient compagnie assiduë;
Le jour à la même charruë,
Au même ratelier la nuit ils étoient mis.
Un soir la bête chevaline
Arrivant du marché d'une ville voisine,
Lasse du voyage, sentit
Un si violent appetit;
Que son ordinaire pitance,
Et même beaucoup au de là,
Ne lui suffit pas ce jour là.
Je te prie, au Taureau dit-elle avec instance,

De me laisser manger ton aveine & ton foin,
Et d'avoir quelque égard à mon pressant besoin;
Ne doute pas de ma reconnoissance;
Avec honneur, ami, je les rendrai;
Dans trois jours au plûtard je te satisferai,
Quand je devrois faire abstinence.
Le Taureau bon, quoique brutal,
Contenta volontiers le desir du Cheval
Sur sa parole. Une semaine
Se passe, un mois entier; point de foin, point d'aveine.
L'injuste débiteur au lieu de s'acquiter,
Revenoit à l'emprunt: à force d'emprunter
Envers son créancier il devint insolvable.
Le Taureau demanda ce qu'il avoit prêté;
On lui tourna le dos; il fut mal écouté:
Le Cheval honteux & confus
Prit la fuite, & ne revint plus.
La terre d'ingrats est couverte:
Qui satisfait un emprunteur
Peut & doit s'attendre à la perte
De la dette, ou du débiteur.

# FABLE XXVI.

## L'AVARE, & le VOLEUR.

Un Avare inquiet enfoüit son trésor.
Un voisin l'apperçut ; lui déroba son or ;
Et mit, avec ces mots, un poignard à la place.
*Pleure, gémis de ta disgrace ;*
*J'ai prévû l'horrible tourment*
*Qu'elle te cause en ce moment :*
*De la douleur qui te posséde*
*Voici l'infaillible remède.*
L'Avare dés le lendemain
Vient pour voir son dépôt ; mais il accourt en-vain.
A l'aspect qui le frape, un desespoir extrême
Trouble ses esprits, & ses sens.
Sanglots amers, & cris perçans :
Du poignard qu'il saisit il s'immole lui-même ;
Et meurt encore moins de ce fer assassin,

Que du regret de ce larcin.

Le Ciel haït l'Avare : son crime
N'est jamais sans punition :
Tôt ou tard de sa passion
Il est dupe, esclave, & victime.



# FABLE XXVII.

## L'HOMME, & la MOUCHE.

UN homme fatigué d'un travail assidu,
C'étoit au mois de Juin, de son long étendu
S'endormit. Pendant qu'il sommeille
Une Mouche incommode, importune survient;
Bourdonne autour de lui; l'éveille;
L'homme la chasse; elle revient.
L'insecte aîlé murmure a son oreille,
Le pique au front, sitôt qu'il se rendort
Se flatant de joüir d'un plus tranquile sort.
Avec cette mutine engeance
Point de repos: la Mouche recommence
Vingt & vingt fois; tant qu'à la fin
Notre dormeur s'impatiente
Contre ce Moucheron lutin,
Jure, s'emporte, se tourmente.

Insensé, que fais-tu ? faut-il qu'un avorton
En troublant ton repos trouble aussi ta raison ?
Que de l'homme ici bas la foiblesse est étrange !
Sa raison si vantée est souvent en défaut :
Elle succombe au moindre assaut ;
Un fantôme, un rien la dérange.



# FABLE XXVIII.

## La MORT, & la jeune FILLE.

Une pucelle agonisante
Par ces mots proférez d'une voix languissante:
S'efforçoit de fléchir l'impitoyable Mort.
Pourquoi sitôt finir mon sort ?
On vante ma beauté, mais dequoi me sert-elle?
A peine ai-je rempli quatre lustres complets,
Je vois déja changer mes Myrthes en Cy-
prés.
Hélas, que deviendra cet amant si fidelle
Qui m'a cent fois juré d'éternelles amours,
Et qui fondoit sur moi le bonheur de ses jours ?
O Mort, oses-tu rompre une chaine si belle ?
L'amour au desespoir ne peut-il rien sur soi ?
Vois Licidas mourant, & plus mourant que
moi.
Attens, pour abreger le cours de mes années,

Que l'hymen ait comblé nos vœux ;
Il doit unir bientôt nos destinées ;
Nos peres sont d'accord, ils approuvent nos feux :
N'écouteras-tu point des soûpirs légitimes,
Et veux-tu d'un seul coup t'immoler deux victimes ?
De quelque tems au moins différe mon trépas ;
Mon tribut & tes droits ne t'échaperont pas ;
Que t'en coûtera-t-il... A ces mots la cruelle
Lui porte de sa faux une atteinte mortelle :
C'est trop discourir ; de ton sort
Subis l'arrest irrévocable :
Descens dans le gouffre effroyable
Où tout entre ; & d'où rien ne sort.
Vous, qui croyez que la seule vieillesse
Doit craindre de tomber dans le séjour obscur,

Comptez moins ſur votre jeuneſſe,
Son privilege n'eſt pas sûr.
La mort, quand il lui plaît, pour hâter le voyage,
Survient, ſans vous en avertir;
Vous expédie une diſpenſe d'âge;
Et ſans délai vous contraint de partir.



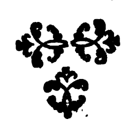
# FABLE XXIX.

## Le CHE'NE, & L'ORANGER.

UN Chêne avoit été dans sa
jeunesse
Par la nature élevé durement ;
Météores de toute espece
Ne l'incommodoient nullement.
Des astres, & des vens la maligne influence
N'affoiblissoit point sa vigueur:
Ses rameaux endurcis bravoient avec constance
Des plus rudes saisons la plus âpre rigueur.
Un Oranger avec délicatesse
Avoit été mollement élevé ;
On le veilloit, on le soignoit sans
cesse ;
Avec grand art il étoit cultivé.
On le mettoit tous les ans dans la
serre ;
A certain tems il en étoit tiré :

Dès qu'il le demandoit, on le changeoit de terre;
On l'arrosoit, sitôt qu'il étoit altéré.
Le Dieu des vens sur eux lâcha la bise:
Malgré tous les secours que le maître apporta,
Notre mignon ne put résister à la crise:
Le Chêne plus robuste aisément supporta
Cette fâcheuse intempérie.

Pour la santé trop de précaution,
Trop de soin, trop d'attention
Quelquefois nuisent à la vie:
Ce qu'on fait pour la prolonger
Souvent ne sert qu'à l'abréger.



# FABLE XXX.

## Le CIGNE, & le HE'RON.

TOut céde à ma blancheur dont l'éclat
doit surprendre ;
Rien n'est égal à ma beauté ;
Disoit un Cigne habitant du Méandre :
Je joins la grace avec la majesté ;
Le plumage que j'ay reçû de la nature
Est plus beau que celui de l'oiseau de Junon ;
Le sien n'est qu'une bigarrure ;
Le mien est noble. Aussi ce n'est pas sans
raison
Que Vénus à son char m'attele :
Par ses accens harmonieux
Ma voix surpasse Philomele.
Amphibie, ainsi que je veux,
Je marche, je vole, je nage.
Un Héron qui sur le rivage
Ecoutoit le Cigne orgueilleux,

Lui dit ; voyons vos pieds ; ils ſont un peu
cagneux :
On fait cas de vos chants, & de votre plumage ;
Vous avez des beautez, je n'en diſconviens pas ;
Mais vous avez auſſi des défauts en partage.
Concluons qu'il n'eſt rien de parfait ici bas.

*Fin du ſecond Livre.*





# FABLES DE M. LE BRUN, LIVRE TROISIE'ME.

## FABLE PREMIERE.

### L'AIGLE.

A

*Monsieur le Comte d'A...*



OI, qui suis pas à pas la raison qui t'éclaire ;
Et qui de courtisan devenu solitaire,
Etablis ton séjour dans nos champs fortunez ;
Loin du trouble & du bruit, revois tes Dieux Pénates

Dés ton enfance abandonnez.
Que tes oreilles délicates
A mes vers daignent se prêter:
Tu peux à loisir méditer
Le sens mystérieux que ma Fable envelope:
Jadis l'ingénieux Esope
De ces sages leçons fit voir l'utilité.
Sur ce ton la morale avec grace s'explique;
Ce badinage allégorique
N'avilit point la vérité.

L'Aigle las, ennuyé de porter le tonnerre
Dont le maître absolu des Cieux
Epouvante & punit les crimes de la terre;
Quitta cet emploi glorieux;
Et préférant à cet honneur suprême
Que briguoit Ganiméde même,
Son repos, & sa liberté;
Il voulut, des grandeurs sagement dégoûté,
Essaier de l'indépendance.
Il prend l'essor, & vient habiter les forêts.
Dans ces paisibles lieux où regne l'innocence,
D'un bonheur sans mélange il goûta les attraits.

Que dans cette retraite il porta peu d'envie,
Aux biens chimériques de ceux
Qui devant la fortune, esclaves fastueux,
Fléchissent les genoux pendant toute leur vie,
Contens, en apparence, en effet, malheureux!
Là, comme dans un port à l'abri des orages,
Il ne craignoit plus les naufrages
Dont l'immortalité n'exempte pas les Dieux.
Il avoit vû Neptune errant dans la Phrygie;
Apollon obligé de fuir en Thessalie;
Vulcain précipité des Cieux.
Instruit par leur disgrace, il apprit à contraindre
Ses mouvemens ambitieux;
Et que le plus haut rang n'est pas le moins à craindre.

Vous, qui de vieillir prés des Grands
Vous êtes fait une habitude,
Joüissez sur vos derniers ans
Des charmes de la solitude.
Descendez du rang où le sort
Vous a fait monter; sans attendre
Qu'un coup imprévû de la mort

Vous en faſſe bientôt deſcendre.
Croyez-moi, la fortune & l'amour n'ont qu'un tems ;
A des retours fâcheux leurs faveurs ſont ſujetes:
L'une haït les vieux Courtiſans ;
L'autre fuit les vieilles coquetes.



+++++++++++++++++++++++++++

# FABLE II.

## SOCRATE, & XANTIPPE.

SOCRATE, Philoſophe eſtimé dans la Grece
Par ſa ſcience & ſa ſageſſe,
Eut pour femme Xantippe : hélas, qu'il en ſouffrit !
Femme, non, je n'ai pas bien dit,
Je me trompois ; Lecteur, je vous en fais excuſe,
Pardonnez-moi, le plus juſte s'abuſe.
Xantippe étoit un diable en femme traveſti,
Pis encor. Que de fois déplorant ſa miſere,
Du choix que l'hymen lui fit faire
Le Bonhomme s'eſt repenti !
Elle eût par ſes travers, & par ſon inſolence
De tout autre que lui laſſé la patience.
A ſon acariatre humeur
Il n'oppoſoit avec conſtance

Que la raiſon, & la douceur.
Comment pouvez-vous vivre avec une mégere
De cet inſupportable, & maudit caractere ?
Lui dit Alcibiade : il faut vous en venger,
Où, s'il ſe peut, la corriger.
De même qu'au bruit de l'enclume,
D'un forgeron le voiſin s'accoûtume,
Ainſi, reprit Socrate, à cet eſprit hargneux
Je ſuis accoûtumé. Mari malencontreux
Je ne connois que trop ſa cervelle incurable ;
J'en recueïlle au moins quelques fruits :
D'une rare vertu je lui ſuis redevable ;
Elle m'apprend à vivre avec mes ennemis.

# FABLE III.

## Le combat des COQS.

DEs Coqs au carnage acharnez
S'entre-tüoient comme des forcenez.
Plus d'un guerrier hors de la tête
D'un coup de bec fatal eut les yeux emportez :
Et maints héros à rouge crête
Dans l'éternelle nuit furent précipitez.
On voulut par la paix terminer la querelle,
Ou dumoins modérer leur fureur mutuelle;
Mais ce fut inutilement ;
Elle se ranimoit de moment en moment :
Rién ne put appaiser la rage meurtriere
De nos féroces combatans ;
De presque tous ses habitans
Bientôt la basse-cour devint le cimetiere.
Tels on vit autrefois dans les champs Phrygiens

Combattre avec ardeur les Grecs & les
Troyens,
Et de leur sang rougir la terre
Aux pieds des murs fameux par Neptune
bâtis.
La ruine des deux partis
Est souvent le fruit de la guerre.

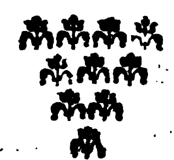


# FABLE IV.

## La FONTAINE du Plaisir, & la FONTAINE de la Sagesse.

LA volupté, ni la mollesse
Ne peuvent contenter nos cœurs :
Il n'est de solides douceurs
Que dans l'amour de la sagesse.
Deux jeunes voyageurs de fatigue altérez,
En traversant un bois trouverent deux Fontaines :
Par le Ciel, dirent-ils, nous sommes inspirez ;
Reposons-nous, il offre un remede à nos peines.
Pour satisfaire leur desir,
L'un but avec grande allégresse
A la Fontaine du Plaisir,
L'autre à celle de la Sagesse.
Le premier eut bientôt ruiné sa santé ;
Vicieux, s'entêta de plus d'une chimere :

Vécut dans le mépris, mourut dans la misére,
Sans être plaint, ni regreté.
Le second, qui pour guide avoit pris la sagesse,
Vainquit ses passions, corrigea ses défauts;
S'attira de chacun l'estime & la tendresse,
Et s'immortalisa par de nobles travaux.
Que d'un panchant fatal notre coeur s'affranchisse,
Si pour lui le plaisir a des charmes flateurs;
La volupté conduit au vice,
Et le vice aux plus grands malheurs.



# FABLE V.

## Le vieux CHIEN, le VALET, & le MAITRE.

UN Barbet, ancien domesti-
que,
Depuis long-tems vivoit chez un Seigneur:
L'incorruptible serviteur
Méritoit un panégyrique:
Jamais Chien n'avoit eu plus de docilité,
Plus de courage, plus d'adresse,
De zele, de fidélité,
D'affection, & de tendresse.
Tout passe: il devint vieux; l'âge affoiblit ses
sens;
Il étoit valétudinaire;
L'animal décrépit avoit passé vingt ans:
Le mérite à la mort ne sçauroit nous sou-
straire.
Un Valet dit au Maître, il faut noyer ce
Chien;

Inutile,

Inutile, incommode, il n'eſt plus bon à
rien ;
Deſormais qu'en voulez-vous faire ?
Vous êtes injuſte en ce point,
Dit-le Maître : dans ſa jeuneſſe
Il m'a ſervi ; je ne veux point
L'abandonner dans ſa vieilleſſe.



# FABLE VI.

## Le SEIGNEUR, & le LION.

PLaideurs, desistez-vous de vos prétentions,
Plûtôt que d'essuyer les persécutions
De la chicane, & de ses procédures:
Ses sophismes, ses impostures
Vous ruinent: suivez un utile conseil;
Croyez-moi; c'est gagner que perdre en cas pareil.
Un Seigneur de haut parentage
Qui vouloit d'un de ses vassaux
Iniquement envahir l'héritage,
Produisit plusieurs titres faux:
Il n'en fallut pas davantage;
On plaida. Mais avec succés
Il gagna bientôt son procés.
Un Lion avoit fait un horrible carnage;
On s'en plaignit. Il dit qu'on l'avoit insulté;

Crime de leze-Majesté,
Qui méritoit l'exemplaire vengeance
Qu'il avoit cru devoir tirer de cette offense.
Il en fut cru. Les complaignans
Qui lui suscitoient cette affaire,
Pour avoir osé lui déplaire,
Furent condamnez aux dépens.

Ce double exemple vous regarde,
Petits, à vous prenez bien garde;
Sur le bon droit soyez fondez, ou non,
L'injustice devient une loi naturelle;
N'ayez avec les Grands ni procés, ni querelle:
Vous avez toûjours tort, ils ont toûjours raison.



# FABLE VII.

## Le RICHE, & le PAUVRE.

UN Riche possédoit des trésors innombrables,
Des châteaux en campagne, en ville de palais;
Habits, meubles, bijoux, chevaux inestimables,
Nombreux cortege de valets.
Mais il falloit malgré son opulence
Faire sa cour aux Grands, essuyer des procés,
Se contraindre par bienséance,
Songer, veiller à tout; aussi chargé qu'Atlas
De mille soins fâcheux soûtenir l'embarras.
Il vouloit devenir gouverneur de Province;
Il briguoit pour son fils des emplois importans;
Espéroit marier sa fille avec un Prince:
Ses voeux quoique remplis n'étoient jamais contens.
Auprés de lui vivoit un Pâtre en sa cabane,
Sans superflu, mais sans besoin,

Sans biens, mais sans soucis, sans éclat, mais sans soin;
A l'abri des fureurs de l'avide chicane.
Il voyoit son superbe & fastueux voisin
A travers les écüeils d'une inquiete vie
Aux honneurs les plus grands se fraïer un chemin;
Mais il le voyoit sans envie.
Son troupeau faisoit tout son bien;
Rien ne l'inquiétoit, il ne souhaitoit rien.
D'une frugale nourriture
Son appétit se contentoit:
Et sobre en toute chose, il ne se permettoit
Que ce que la raison permet à la nature.

Venons à la moralité.
Quel sort choisir? en voilà deux especes:
Le choix à mon avis est sans difficulté,
Le repos, & la liberté
Sont préférables aux richesses.



# FABLE VIII.

## Le TEMPLE de la GLOIRE.

Au sommet d'un roc escarpé
Est un Temple construit par les mains de la Gloire;
C'est là que d'un mortel à lui plaire occupé
Elle consacre la mémoire.
La Déesse en ce lieu voisin du Firmament,
Tandis que nous vivons, nous admet rarement.
D'un mérite au-dessus du profane vulgaire
Qui veut y parvenir doit être revêtu;
Il n'est permis qu'à la vertu
D'en pénétrer le Sanctuaire.
Le chemin en est long, pénible, rebutant;
Et l'accés en est difficile:
Pour franchir tout obstacle, avec un cœur constant
Il faut joindre un esprit docile.

Ici, l'on peut voir maint guerrier
Couvert de plus d'une blessure,
La tête ceinte de laurier,
Faire tous ses efforts pour tenter l'avanture.
Là, maint Poëte infatué
De ses écrits, & de sa veine,
Par la misere exteniié
Gravir dans la foule avec peine,
Et tâcher d'arriver au séjour souhaité
Où l'on reçoit le prix de l'immortalité.
Pour un qu'on voit, quoiqu'il en coûte,
Mettre cette entreprise à fin,
Mille s'égarent sur la route;
Mille autres restent en chemin.
A leurs prétentions trop d'obstacles s'opposent:
Peu sçavent parvenir au but qu'ils se proposent.



# FABLE IX.

## La MOUCHE, & L'ARAIGNE'E.

Avec un travail assidu,
Avec une grande industrie
Une Araignée avoit tendu
Ses filets dans une écurie.
Une Mouche survint, qui ne les voyant pas
Voltigeoit à l'entour, & prenoit ses ébats.
Bonjour, venez me voir, lui dit la Filandiere;
J'ai de sucre & de miel ample provision;
Profitez de l'occasion;
Je vous régalerai, nous ferons chere entiere.
La Mouche trop crédule approche; mais, hélas,
Aussitôt la pauvrete est prise dans le las.
Elle fait mille efforts pour se tirer d'affaire:
Plus d'espoir, plus de liberté;
Il faut mourir: l'insecte sanguinaire
Se jette sur la Mouche avec avidité.

Quel mal vous ai-je fait ? lui dit l'infortunée ;
Pour quel crime inconnu suis-je donc condamnée
A souffrir les rigueurs de votre cruauté ,
Lorsque je crois chez vous trouver un sûr asile?
Il est vrai que jamais tu ne m'as fait de mal ,
Répond le venimeux & perfide animal ;
Mais ta mort me peut être utile ;
Je m'embarrasse peu qu'elle soit juste , ou non :
Lorsque je t'arrache la vie ,
C'est à mon interêt que je te sacrifie ;
Et ce n'est point à la raison.
Quand les méchans vous font des offres de service ,
Précautionnez-vous contre leur artifice ;
Qui leur ajoûte foi tôt ou tard s'en repent ;
Leur langue est maligne,& traîtresse ;
Souvent quand on vous flate, & quand on vous caresse ,
C'est un piége adroit qu'on vous tend.

# FABLE X.

## Le PAPILLON, & le LIS.

UN Papillon jeune & volage
S'ébaudissoit dans un jardin;
Il apperçut un Lis à qui d'un ton badin
Il tint à peu prés ce langage.
Que je te plains, malheureux Lis!
Tandis que pour l'éclat d'une rose nouvelle
Tu languis constamment, tu séches, tu pâlis,
Moi je vole de belle en belle.
Lorsque je trouve une cruelle;
Rival des folâtres Zéphirs
Aussitôt je m'éloigne d'elle;
Et je porte ailleurs mes soûpirs.
J'aime la blonde, & la brunete,
Mais plus encor le changement;
Je caresse indifféremment
La Jonquille, & la Violete.
L'Amour sans géner mes désirs

M'offre les plus légeres chaines ;
Il me fait goûter ses plaisirs,
Sans me faire sentir ses peines.
Si tu connoissois le bonheur
Qu'on éprouve dans l'inconstance ;
Tu le préférerois à l'immortel honneur
D'orner l'écusson de la France.
Le Lis le regardant comme un blasphémateur ;
Voilà, dit-il, parler en petit maître :
Tu ne fus jamais plus aimé qu'amant, crois-moi;
Et tu ne le peux jamais être
Que d'une écervellée aussi folle que toi.
Les Papillons sont les modéles
Qu'aujourd'huy suivent les amans ;
S'il en est encor de fidelles,
Ce n'est plus que dans les Romans.

# FABLE XI.

## La STATUE.

UNe beauté, quoique ſtupide,
En tyran quelquefois de notre ſort décide.
La Fable que je vais tracer
Pourra prouver le point que je viens d'avancer.
Une ſtatuë étoit ſi belle
Qu'on ne pouvoit la voir ſans en être enchanté :
Ce chef-d'œuvre de l'art à Samos inventé,
Fut l'ouvrage de Praxitele.
Son viſage étoit doux, riant, & gracieux ;
Il avoit dans ſon caractere
L'auguſte majeſté de la Reine des Cieux,
Et les tendres regards de celle de Cithere.
Par une vive émotion
Qui des ſens paſſoit juſqu'à l'ame,
Son aſpect aux mortels communiquoit la flâme
De l'inſensé Pigmalion.

Mille amans empressez brûloient pour cette
Idole :
Celui-ci follement jaloux & généreux
Sacrifiòit à l'objet de ses voeux
Les riches trésors du Pactole :
Victime d'un penchant fatal
Celui-là consumé d'une langueur mortelle,
Pour n'être pas témoin du bonheur d'un rival,
Expiroit aux pieds de la belle :
Flatez du vain espoir d'obtenir ses faveurs,
L'un ornoit ses Autels de guirlandes de fleurs ;
L'autre se ruinoit pour elle :
Diane dans Ephese eut moins d'adorateurs.
Or, j'infere de cette Fable,
Qu'en nos coeurs la beauté verse un mortel
poison ;
Que c'est un piége redoutable
Que l'Amour tend à la Raison.

# FABLE XII.

## Les DE'FAUTS palliez.

LE chat gourmand vouloit que l'on prît
pour adresse,
Son humeur friponne, & traîtresse:
L'Asne son cœur poltron, & sa stupidité,
Pour prudence & simplicité:
Le Geai son importun ramage,
Pour un chant naturel, & sans art affecté;
Le Corbeau son triste plumage,
Pour modestie, & gravité;
Le Taureau sa rusticité,
Pour un bon & franc caractere:
Le Singe sa difformité,
Pour traits peu réguliers qu'il tenoit de son
pere;
Le Pourceau sa malpropreté,
Pour mépris du luxe qu'on blâme:
Le Liévre pour agilité,

Sa fuite au moindre bruit, & sa timidité ;
Et le Paon son orgueil, pour une grandeur
d'ame.

On m'appelle animal des autres destructeur ;
S'écrioit le Lion ; ô Ciel, quelle injustice !
Avec la tyrannie on confond la valeur.
La Fourmi se plaignoit qu'on taxoit d'avarice
Sa prévoyance & son labeur.

On me nomme cruel : contre cette invective
En faux, disoit le Loup, il faut que je m'in-
scrive ;
Peut on, sans les connoître, ainsi juger des
gens ?
Il est vrai qu'aux Moutons je fais sentir mes
dents ;
Mais *item* il faut que je vive ;
Les petits sont faits pour les grands.
Le Renard ajoûtoit, si je me sers de ruses,
J'exerce mes talens, & j'instruis les Corbeaux.
Nous trouvons à tous nos défauts
Des prétextes, ou des excuses.

# FABLE XIII.

## EUROPE, & le TAUREAU.

AVec sa cour Europe jeune & belle
S'e promenoit sur le bord de la mer:
Un Taureau vint, s'approcha d'elle;
Ce Taureau, c'étoit Jupiter.
Sans rien redouter, la Princesse
L'orne de fleurs, le flate, le caresse,
Monte dessus. Chargé d'un poids si pré-
cieux
A travers d'humides montagnes
Il fuit, enleve Europe aux yeux
De ses gémissantes compagnes.
L'impitoyable ravisseur
Brave leurs cris dont retentit la plage:
Agénor est sans fille, & Cadmus est sans
sœur:
L'Infante déja loin de ce fatal rivage

Regrete envain ſa liberté.

Sous une perfide apparence
Les paſſions trompent de l'innocence
La crédule ſimplicité.



# FABLE XIV.

## Le LION, & L'HOMME.

UN Lion qui cédoit à l'injure des ans,
Voulut avant sa mort instruire ses enfans.
J'ay vieilli sur le trône, & mon expérience
Peut vous enseigner la science
De vous y maintenir vous & vos descendans;
Leur dit-il; écoûtez un langage sincere;
Mes travaux & mon âge affoiblissent mes sens;
Il est tems ou jamais que je vous parle en pere.
Vous êtes Rois des animaux,
A vous il n'en est point d'égaux;
Ne vous prévalez pas de votre indépendance;
Dépoüillez la férocité;
N'accablez point sous votre autorité
La foiblesse, ni l'innocence:
Pacifiques, ou conquérans,
Regnez toûjours en Rois, & jamais en Tyrans.
Il est un animal qui pour vous est à craindre

Quoique moins fort que vous. Je vais vous le dépeindre.
Son front est tourné vers les Cieux ;
Il marche sur deux pieds , il est grand , il est sage ,
Et n'a pas moins que nous d'adresse & de courage.
Une mâle noblesse éclate dans ses yeux:
Il a , dit-on , la science en partage.
La gloire a pour lui des appas ;
A son courroux ne vous exposez pas.
De nous bien différent il parle un doux langage.
Quand vous le verrez , son aspect,
Vous imprimera du respect.
Il nous dispute l'avantage
D'être les Rois des animaux ;
C'est le plus fier de nos rivaux ,
Et le plus politique : enfin je vous le nomme ,
Mes enfans, évitez son approche, c'est *l'Homme.*
N'ayez jamais à faire à lui :
Et profitez du conseil salutaire

Que vous recevez aujourd'hui.
L'aîné de ces Lions imprudent, téméraire
Sort de son antre, court les bois.
Tout tremble devant lui, tout reconnoît ses loix.
Ebloüi des honneurs qu'on s'empresse à lui rendre,
Persuadé que rien n'ose lui resister,
Qu'il peut & doit tout entreprendre,
Il veut contraindre encor l'homme à le respecter.
Il quitte la forest aussitôt : mais à peine
A-t-il fait un tour dans la plaine ;
Qu'avec un front audacieux
Un Chasseur bien armé se présente à ses yeux.
Qui va là ? dit alors le Lion en colere :
*L'homme* ; lui répond le Chasseur ;
Et moi je suis Lion, reprit-il : si ton cœur
Est si grand que m'a dit mon pere ;
Battons-nous ; & voyons qui sera le vainqueur.
J'y consens ; répond l'Homme, en le couchant en joüe,

Et lui tirant un coup dans la cuiſſe : voilà
Le Lion renversé ; c'en eſt aſſez, hola,
S'écria t-il ; j'ai tort, & je l'avoüe,
D'avoir négligé des avis
Que je voudrois avoir ſuivis.
Quand il attaque en téméraire
Souvent par un foible adverſaire
Le plus courageux eſt battu ;
Et l'on ſçait par expérience
Que la valeur ſans la prudence
N'eſt qu'une brutale vertu.



# FABLE XV.

## ALEXANDRE, & DIOGE'NE.

DIOGE'NE à Corinthe entretint Alexandre.
Le Roy fut si charmé de ce qu'il entendit ;
Que pour récompense, il lui dit ;
Biens, dignitez, de moi vous pouvez tout attendre ;
Demandez, je promets de vous tout accorder ;
Les effets suivront mes promesses.
Le Cinique, ennemi des grandeurs, des richesses,
Au lieu de lui rien demander,
Lui fit cette réponse admirable, & naïve :
Grand Prince, votre ombre me prive
Du Soleil, & de ses rayons ;
Daignez souffrir que j'en profite ;
Détournez-vous un peu, de grace ; & je vous quite

De vos faveurs & de vos dons.
Le héros admirant alors le Philosophe,
Lui fit cette honorable, & flateuse apostrophe.
De vous je fais un si grand cas,
Sçavant disciple d'Antistène ;
Que si je n'étois point Alexandre, ici bas
Je voudrois être Diogéne.
Le Sage est au dessus des présens, des emplois ;
La vertu suffit seule au bonheur de sa vie :
Son sort doit autant faire envie
Que celui du plus grand des Rois.



# FABLE XVI.

## La FOIRE.

DAns une Foire, au fond d'une vaſte
boutique,
On montroit un ouvrage excellent, merveil-
leux,
Ouvrage d'un génie expert en mécanique,
Rare, & digne de plaire aux yeux
Des ſçavans, & des curieux:
Prés de là, Brioché débitant des ſornetes,
Vantoit à des Badauts ſon art, & ſes talens;
Faiſoit voir les Marionetes:
L'autre ſpectacle eſt ſans chalans;
La foule eſt chez Polichinelle.
Tel eſt le goût pervers des hommes d'au-
jourd'hui;
Les ſciences, les arts leur cauſent de l'ennui;
Ils aiment mieux la bagatelle.

# FABLE XVII.

## La PLUME, & le PAPIER.

Le Papier disoit à la Plume ;
Vous êtes libertine ; & c'est votre coûtume
De griffonner sur moi souvent de sots écrits ;
Et de me chamarrer de mille impertinences.
Ma bonté souffre tout. Messieurs les beaux esprits
Par leurs poëtiques licences,
De leurs talens, & de mes complaisances
Font d'intolérables abus :
C'en est assez, je ne veux plus
Me prêter aux transports de leurs extravagances.
Ne crains rien, dit la Plume ; ami, leurs imprudences
Ne te regardent pas ; doit-on s'en prendre à toi ?

Tranquile la-dessus, crois-moi,
N'entreprens point d'abolir un usage
Des plus suivis, & des plus anciens :
A l'art ingénieux que les Phéniciens
Ont transmis jusques à notre âge
Laisse-moi m'exercer ; je médite un projet
Dont l'idée est sûre de plaire ;
C'est le plus gracieux sujet :
Pour l'exécution je ne sçaurois rien faire,
Sans ton secours. La Plume l'en pressa ;
Il se laissa gagner : la Plume s'exerça,
Et soüilla du Papier la candeur naturelle.
L'ancre devint un noir poison
Dont la contagion mortelle
Infectoit la pudeur, & blessoit la raison :
Cette production monstrueuse & nouvelle
Fut regardée avec horreur ;
Le feu seul en pouvoit expier la noirceur ;
Ils furent condamnez à ce honteux supplice :
On fit punir également
L'Auteur du crime, & le complice.
Le Papier voulut vainement

Appeller de ce jugement :

Tu t'és des dieux vengeurs attiré la colere,
Subis un arreſt juſte autant que rigoureux,
Dit le Juge : aux méchans prêter ſon miniſtere,
C'eſt mériter de périr avec eux.



# FABLE XVIII.

## Le RUISSEAU.

Un superbe & petit Ruisseau
Formoit de grands projets : je deviendrai riviere ;
J'aurai des ponts; je porterai batteau ;
Je grossirai la mer du tribut de mon eau ;
Ainsi je finirai noblement ma carriere.
Pendant l'excessive chaleur
D'une brûlante canicule
Il devint sec : son orgueil ridicule
Echoüa contre ce malheur.
Des grandeurs, & des biens ne soions point avides ;
Nous serions par le sort confondus & trahis :
Jamais l'ambition ne voit ses voeux remplis ;
C'est le tonneau des Danaïdes.

## FABLE XIX.

### Le TIGRE.

UN Tigre cruel, ſcélérat,
Avoit fait dans les champs un horrible dé-
gat.
Toûjours de la juſtice il craignoit la pour-
ſuite ;
Sans ceſſe il croyoit voir le Prévôt à ſa ſuite.
Aujourd'hui pris, je périrai demain
Sans eſpoir de pardon ; diſoit-il en lui-même ;
Mon trépas n'eſt que trop certain ;
Ma crainte eſt juſte autant que mon trouble eſt
extrême :
Je ne puis échaper au céleſte courroux,
J'en ai trop fait ; il faut qu'on me puniſſe :
Des plus grands châtimens j'ai mérité les
coups ;
Et déja mes remords commencent mon ſupplice.

Je ne joüis d'aucun repos ;
Némesis agite ma vie :
Il vaut autant qu'elle me soit ravie ;
L'inquiétude est le comble des maux.
Les scélérats ont l'ame tourmentée
Par le remords des crimes qu'ils ont faits :
C'est le premier vengeur qui punit les forfaits ;
C'est le Vautour de Prometée.



## FABLE XX.

### Le CHAT libertin, & la CHATTE vengée.

Certain Matou d'humeur galante,
Aimoit une Chatte charmante,
Qui de tout autre auroit fixé les vœux.
D'une Chatte voisine il devint amoureux :
Elle étoit blonde, jeune, belle ;
On en disoit beaucoup de bien ;
De plus, on la croioit pucelle ;
L'étoit-elle ? je n'en sçai rien.
Le volage languit, soûpire ;
Et las de soûpirer découvre son martyre.
Minette, c'est le nom de l'objet de ses vœux,
Desapprouve ses nouveaux feux.
Elle s'en plaint à sa voisine,
Qui lui dit ; est-ce à tort que mon cœur est jaloux ?
Contrains-toi, fais lui bonne mine,

Et donne lui ce soir un rendez-vous ;
Je veux lui reprocher son humeur libertine :
Dans la cave où je l'attendrai,
A ta place je me rendrai.
Ce qui fut dit, fut fait : notre galant s'apprête
A goûter sans témoins les ravissans plaisirs
Que lui promet sa nouvelle conquête :
Déja l'impatience irrite ses désirs.
Rien ne peut trop hâter le bonheur qu'il espere ;
Chaque moment qui le differe
Est un siecle au lieu d'un moment ;
Que le tems qui s'enfuit d'une aîle si légere,
Lui parut couler lentement !
L'heure du rendez-vous sonne enfin : l'infidelle
Avec exactitude, avec empressement
Vole, arrive où l'amour l'appelle,
Et semble le flater du sort le plus charmant.
Dans la vive ardeur qui le presse
Le traître croit tenir sa derniere maîtresse :
La nuit tous Chats sont gris. Il vante ses appas,
Et de la caresser il ne se lasse pas :

La seule illusion satisfait sa tendresse.

Le jour paroît ; son erreur cesse.

De quel étonnement ses sens sont-ils frappez !

Honteux, confus, lui-même il blâme sa foiblesse.

Souvent les trompeurs sont trompez,

Bigames, c'est à vous que cet avis s'adresse.



# FABLE XXI.

## Les deux TAUREAUX.

DEux Taureaux laboureurs couchez dans
une étable,
S'entretenoient de leur condition.
L'un ruminant sur leur sort misérable,
Faisoit cette réfléxion.
Nous nous donnons beaucoup de
peine,
Hé pourquoi? pour un maître ingrat
Qui nous maltraite, qui nous bat;
Et mange le profit d'un travail qui nous gêne.
C'en est fait; ne travaillons plus;
Secoüons le joug. La justice
Veut que du moins chacun joüisse
Du prix de ses travaux; autrement, c'est abus.
Encor pour notre récompense
Si la blonde Cérés nous faisoit quelque bien;
Je me consolerois, je prendrois patience;

Le maître a tout ; nous n'avons rien.
Pour servir, le Ciel nous fit naître ;
Dit l'autre plus judicieux :
Tenons-nous-en à notre maître ;
Avec un autre, hélás, nous ne serions pas mieux.
Notre peine n'est point tout à fait inutile :
Si nous cesson notre labeur,
Le champ mal cultivé va devenir stérile ;
Le maître & nous bientôt nous mourrons de langueur.
Suivons l'arrest du sort ; prens courage, confrere ;
Quoiqu'il doive être long achevons notre bail :
Il vaut encore mieux vivre dans le travail,
Que de mourir dans la misere.
De nos travaux nous goûtons peu le fruit ;
La joüissance est courte : O malheur sans remede,
Bientôt le trépas la finit,
Et même souvent la précéde.

# FABLE XXII.

## La ROSE, & L'ARBRISSEAU.

Retranchons de nos jours tout le tems qui se passe
En maladie, en sommeil, en chagrin;
Nous trouverons qu'un court espace
A peu d'instans borne notre destin.
Chez *Alcinoüs* une Rose
Au plus beau des Printems nouvellement éclose,
D'un éclat vif & sans pareil
Brilloit aux rayons du Soleil.
Un Arbrisseau lui dit; ne soiez point si fiere;
Vous étes aujourd'hui l'honneur de ce jardin:
Vos attraits sont charmans, mais ils ne durent guere;
Et demain au plûtard nous en verrons la fin.
Ephémere vermeille, à peine étes vous née,
Que la mort vous détruit: ces fragiles appas

Dont vous êtes ſi bien ornée
Ne vous en garentiront pas.
Il dit. Phœbus ſe couche : & la Roſe fannée
A déja ſubi le trépas.
Ainſi la beauté paſſagere
Que le moindre accident flétrit,
Que bientôt la vieilleſſe altere,
En peu de tems brille, & périt.



# FABLE XXIII.

## Le BERGER, & la TOURTERELLE.

LISANDRE conduisoit son troupeau dans
un bois;
Quand d'une Tourterelle il entendit la voix.
Touché de ce ton lamentable,
Il cherche; & voit l'oiseau perché sur un
Cyprés,
Où son chagrin inconsolable
Par de fréquens soûpirs exprimoit ses regrets.
Que fais-tu là, plaintive & tendre Tourte-
relle?
On ne lui répond rien: une seconde fois
Le Berger curieux l'interroge, & l'appelle;
Hélas, tu l'entens, tu le vois,
Je pleure, lui répondit-elle;
J'ai perdu de mon sort le compagnon fidelle.
J'aimois, je m'étois fait aimer;
Le trépas seul pourra calmer

Ma douleur profonde & mortelle!
Que sa perte me fait souffrir !
Je céde, je succombe à ma tristesse extrême ;
Quand on a perdu ce qu'on aime,
On ne doit songer qu'à mourir.
L'objet de mon amour touche au sombre rivage ;
Par mes gémissemens, par un duëil peu commun
Je veux jusqu'au tombeau déplorer mon veuvage,
Et fuir de tout mortel le commerce importun.
Echos, seuls témoins de mes peines cruelles,
Desert, qui chaque jour voiez couler mes pleurs,
Vous ne me verrez point par des ardeurs nouvelles
Me consoler de mes malheurs.
Le Berger lui replique : aimable Tourterelle,
Vos sentimens sont des leçons

Qu'en ce siecle pervers on traite de chansons ;
Votre constance est éternelle :
Que parmi nous la Parque ait terminé le sort
Ou d'un ami sincere, ou d'un époux fidelle ;
Deux ou trois jours passez font oublier sa mort.



FABLE

# FABLE XXIV.

## Le TONNEAU vuide, & le TONNEAU plein.

DEux Tonneaux, l'un plein, l'autre vuide,
Etoient dans un même caveau.
Le premier renfermoit d'excellent vin nouveau ;
Le second étoit sec, aride :
Il exhaloit encor ce précieux fumet
Qui dilate le cœur d'un délicat gourmet ;
Mais il n'avoit plus que la lie,
Reste d'une liqueur égale à l'Ambroisie.
Touchoit-on le vuide ? aussitôt
Il faisoit tant de bruit, & répondoit si haut,
Qu'il étourdissoit : au contraire
Le plein résonnoit peu, quoique plus sûr de plaire.

D'un homme qui n'a que du vent
La futaille vuide est l'image:
Tête creuse & folle, souvent
Fait plus de bruit que la plus
sage.



# FABLE XXV.

## La LUNE, L'ASTROLOGUE, & le CHIEN.

L'Astre qui mesure les nuits...
La Lune, pour parler sans emphase, étoit pleine.
Un Chien voiant ce Phénomene,
Abboyoit, faisoit de grands cris.
Curieux, inquiet, agité, sans se taire,
Il la regardoit fixement :
Il eût, pour dévorer sa face orbiculaire,
Voulu pouvoir sauter jusques au firmament.
Son maître qui sçavoit à fond l'Astronomie,
Lui dit ; modére tes transports :
Quel caprice ! quelle folie !
Tu fais d'inutiles efforts.
Entre nous & ce globe est un espace immense :
Loin de suivre en aveugle une erreur qui l'offense,

Admire ſon activité,
Son éclat, & ſa majeſté :
Du haut des cieux il brave l'impuiſſance
De ton ridicule courroux.
Cette Fable en deux mots nous montre
Que vainement nous crions contre
Ceux qui ſont au deſſus de nous.



# FABLE XXVI.

## Le VALET devenu MAITRE.

JAsmin depuis long-tems sorti de son village,
S'enrichit; mais Dieu sçait comment;
Pour moi je n'en sçai rien. D'un bel appartement
Il se pourvût; prit équipage,
Bon cuisinier; quel changement!
Le voilà maître, & fameux personnage.
Bague au doigt; galons sur l'habit,
Il se carroit: ainsi la fortune se joüe;
Dans ses projets un Faquin réussit,
Tandis que dans les siens un honnête homme échoüe.
De tout loüons le Ciel; il sçait bien ce qu'il fait:

*Gareau* cité par *la Fontaine*,
En est une preuve certaine :
Revenons à notre sujet.
*Jasmin* avoit encor ses anciennes manieres,
*Jean retourni*, *Pierre parta*,
*J'alliens*, *j'étions*.... & cœtera ;
De ses habitudes premieres
On se défait malaisément.
Un beau jour qu'il devoit sortir pour une affaire
Où l'appelloit son commerce usuraire,
Il descend l'escalier, s'avance brusquement ;
De son carrosse on ouvre la portiere ;
Qu'arriva-t il en cette occasion ?
Au lieu d'entrer dedans, *Jasmin* monte derriere,
Sans y faire réfléxion.
Un spectateur malin publia l'avanture.
De l'habitude c'est l'effet :
On ne peut vaincre la nature ;
Chacun se peint dans ce qu'il fait.

# FABLE XXVII.

## Le ROSSIGNOL, & le JOUEUR de Flûte.

LE Printems couronné de fleurs & de verdure
Ranimoit toute la nature.
Certain Joüeur de Flûte excelloit en son art;
Il en tiroit un son si gracieux, si tendre,
Que les Bergers de toute part
Avec empressement accouroient pour l'entendre.
Sans hésiter, on eût dit que c'étoit
*Philbert*, *Descoteaux*, où *la Barre*:
De tels musiciens que le talent est rare!
Un Rossignol qui l'écoutoit,
De ce mérite fut jaloux;
Voulut en faire autant: il s'applique, étudie,
Imite du Flûteur les accens les plus doux.
Il l'égale déja, bientôt il le surpasse:

Jamais chants n'eurent plus de grâce ;
Il charme l'oreille & le cœur.
A force de chanter il s'épuise, il succombe ;
Aux pieds de son rival en triomphant il tombe.
Quelquefois la victoire est fatale au vainqueur.



FABLE

# FABLE XXVIII.

## L'YVROGNE, & la BOUTEILLE.

Un Médecin prédit à l'yvrogne Grégoire,
Que s'il ne s'abſtenoit du vin,
De ſes jours abrégez il hâteroit la fin:
Il réſolut de n'en plus boire.
Depuis un mois ou deux notre *Abſtems* nouveau
Même dans ſes repas ne buvoit que de l'eau.
Il revit par hazard la beauté ſans pareille
Dont il étoit encore épris éperdument;
Cette beauté, c'eſt ſa Bouteille;
Qui ſans aigreur, & tendrement
Se plaignit de cet infidelle;
Fit briller à ſes yeux mille attraits raviſſans
Capables d'enchanter les ſens,
Et de fléchir le cœur le plus rebelle.

Grégoire fut touché de ce qu'il entendit:
Il ne put résister aux charmes de la belle,
S'unit plus fortement que jamais avec elle,
En l'embrassant; changea de dessein; & lui dit;
Bouteille, quoiqu'il en puisse être,
Vous me verrez sans cesse adorer vos appas:
Mon infidélité m'a trop bien fait connoître
Que le plus grand des maux c'est de ne boire pas.
Oüi, pour vous mon amour extrême
Me fera braver le tombeau;
Si j'en perds le jour, il est beau
De s'immoler à ce qu'on aime.
L'esprit content, le cœur rempli
De ces sentimens héroïques,
Il se livra sans crainte à ses fureurs bacchiques;
L'oracle prononcé fut bientôt accompli.

Il secoüa le joug de l'abstinence,
Et perit témérairement
Victime de l'intempérance.
Un Buveur vieillit rarement.



# FABLE XXIX.

## L'ENCLUME, & le MARTEAU.

L'Enclume disoit au Marteau,
En se plaignant ; quelle est votre rudesse!
Vous me battez, vous me frapez sans cesse ;
Quel mal vous ai-je fait ? épargnez-moi, tout beau.
Finissez, ou du moins, barbare que vous êtes,
Adoucissez vos coups ; hélas, vous m'excédez :
Nos voisins sont incommodez
Du bruit importun que vous faites.
Si je vous bats, c'est sans courroux,
Dit le Marteau : soiez tranquile;
Je veux bien suspendre mes coups.
A sa priere il se rendit facile.
L'enclume devint inutile.

Pareſſeuſe, dès qu'eut ceſsé
De l'agiſſant Marteau l'ordinaire exercice ;
D'elle on n'eût tiré nul ſervice:
S'il n'eût bientôt recommencé.
Il eſt des gens d'un certain caractere
Qu'il faut traiter toûjours avec rigueur :
Envers eux uſez de douceur,
Vous n'en pouvez jamais rien faire.



# FABLE XXX.

## JUPITER, & L'HOMME.

JUPITER, pour montrer sa bonté, sa puissance,
A l'homme donna la naissance:
Par mille biens il prévint tous ses voeux;
Lui promit qu'il seroit parfaitement heureux,
Pourvû qu'il lui fît voir par son obéïssance
Quelle étoit sa reconnoissance,
Et qu'à ses loix il se soumît :
Bien plus; Jupiter lui permit
D'en préscrire lui-même à toute la nature.
Bientôt l'homme rebelle à son devoir manqua;
Bientôt cette orgueilleuse & foible créature
Se méconnut, prévariqua.
Que tu deviens à plaindre en devenant coupable,
Dit Jupiter à cet ingrat:
Tu devois être heureux, tu seras misérable;

C'est le prix de ton attentat.
Mon amour fait place à ma haine;
Gémis, & desormais éprouve mille maux :
De ta présomption porte la juste peine;
Mon courroux te condamne à d'éternels travaux.
Subis un arrest légitime;
Mortel, en appelleras-tu ?
Le travail est l'enfant du crime,
Et le pere de la vertu.

*Fin du troisiéme Livre.*





# FABLES DE M. LE BRUN,

## LIVRE QUATRIE'ME.

### FABLE PREMIERE.

Les deux LIONS en guerre.

A

*Madame la Marquise de M...*



I ma Muse vous offre & vous engage à lire
Les Fables que mon cœur vous consacre en ce jour,
Beauté digne d'estime encor plus que d'amour,

C'eſt pour vous amuſer, & non pour vous inſtruire.
Vous n'avez pas beſoin de ces leçons:
Dans la plus brillante jeuneſſe,
Vous cultivez votre ame ; & l'auſtere ſageſſe
Vous compte avec plaiſir parmi ſes nourriçons.
La nature vous a fait naître
Avec de rares qualitez :
Vos talens font aſſez connoître
L'illuſtre ſang dont vous ſortez.
Aux loix de la raiſon attentif & fidelle
Votre cœur par le vice eſt envain combatu:
Libre des préjugez d'un ſiecle corrompu,
Vous ſçavez qu'il vaut mieux être ſage que belle;
Et que les vrais appas ſont ceux de la vertu.

Deux Lions ſe faiſoient une guerre ſanglante.
Ils avoient fait l'épreuve en différens combats
Des tragiques horreurs que la diſcorde enfante;
Le meurtre & le carnage accompagnoient leurs pas.

L'ambition jalouſe entretenoit leur haine:
Ils voioient la Parque inhumaine
Moiſſonner chaque jour leurs chefs, & leurs ſoldats;
Et la flâme & le fer ravager leurs états.
De tant de maux bientôt ils ſe laſſerent.
On nomma des Ambaſſadeurs:
De part & d'autre ils députerent
Pour propoſer la paix, & finir ces malheurs.
Une treve d'abord entre eux fut réſoluë:
On choiſit le lieu du Congrés;
On y régla leurs interêts;
Ils ſe virent d'accord, & la paix fut concluë.
En un an, de deux puiſſans Rois
Les querelles ſouvent ont été terminées:
Un procès entre deux Bourgeois
A ſouvent duré dix années.



# FABLE II.

## Le VIEILLARD ignorant.

UN vieillard dont l'esprit n'étoit point
cultivé,
Sans maîtres depuis son enfance,
Avoit à la campagne été dans l'ignorance
Par un pere avare élévé.
Travaillez, faites-vous instruire;
Lui disoit-on; il faut étudier, & lire;
Et ne point négliger les avis des sçavans.
J'ai déja dumoins soixante ans;
Repliqua le Vieillard; j'irois contre l'usage:
Il seroit beau d'être instruit à mon âge;
J'en rougirois; il n'est plus tems.
Les leçons que je pourrois prendre
Ne conviennent qu'aux jeunes gens.
Il est, lui répondit un homme de bon sens,
Plus honteux d'ignorer, qu'il n'est honteux
d'apprendre.

## FABLE III.

### Les deux CHIENS.

DEux Chiens avoient différent caractere.
L'un étoit doux & courageux ;
L'autre étoit querelleur, hargneux,
Et presque toûjours en colere :
Quoique vivant ensemble, ils ne s'accordoient guere.
Le mutin se faisoit partout des ennemis ;
Sans coup de dent, ou sans estafilade
Ne rentroit jamais au logis.
Il eut une querelle avec son camarade,
Lui parla d'un ton plein d'aigreur ;
Lui fit même quelque menace :
L'autre, las de souffrir sa pétulante audace,
Sur lui se jette avec fureur ;

(Le plus modéré perd à la fin patience)
Et pour punir ſon inſolence
Terraſſe, étrangle l'aggreſſeur.
Ainſi preſque toûjours périt un querelleur.



# FABLE IV.

## Le ROY, & le COURTISAN.

UN Courtisan trop peu dissimulé,
Avoit imprudemment parlé,
Et dit que le Prince son maître
Egaroit quelquefois sa raison dans le vin.
Le Roy le sçut, l'invita d'être
Avec son fils d'un somptueux festin.
Il s'y trouva: la troupe fut choisie,
Et le repas bien apprêté:
On y prodigua l'Ambrosie;
Le Gourmet le plus fin en parut enchanté.
Le Prince en but beaucoup. Comme il sortoit de table,
Au fils du Courtisan son bras avec vigueur
Lance une fleche inévitable;
L'atteint; & lui perce le cœur.
Alors s'applaudissant sur sa fatale adresse;
Il dit au pere; ami, ce coup n'est-il pas beau?

Si les vapeurs du vin me troubloient le cerveau ;
Je ne tirerois pas avec tant de justesse.
Chacun à ce spectacle est saisi de douleur ;
Le fils expirant tombe entre les bras du pere.
Ce n'est point un défaut que d'être trop sincere ;
Mais quelquefois c'est un malheur.



# FABLE V.

## Le Roy des ABEILLES, & la FOURMI.

LA République des Abeilles
Fait admirer tant de merveilles,
Que des peuples les plus sensez
Les états sont moins policez.
Or celui-ci, quoique démocratique,
Est gouverné par un Roy pacifique,
Qu'aiment tous ses sujets, & dont ils sont aimez.
Une Fourmi lui dit; vos peuples sont armez
Dès le moment de leur naissance:
Pour marque de votre puissance
Pourquoi n'êtes-vous pas comme eux,

Vous,

Vous, où l'on voit briller la grandeur souveraine ?
C'est, dit-il, que les Rois, à l'exemple des dieux,
Ne doivent punir qu'avec peine.



# FABLE VI.

## L'AMATEUR du jardinage, & son AMI.

UN Bourgeois qui sur ses vieux ans
Avoit à sa maison des champs,
Pour y vivre en repos, transporté son ménage,
Aimoit beaucoup le jardinage,
Dont il goûtoit les plaisirs innocens.
Tailler, tondre, gréfer, étoit son exercice;
Il sçavoit manier la bêche, & le rateau:
Là, croissoient sous ses yeux Oeillet, Rose, Narcisse;
Ses potagers féconds ne manquoient jamais d'eau.
Il prévoyoit les vens, & la pluye, & la grêle:
Quoiqu'il eût de bons Jardiniers,
Lui-même il cultivoit ses plans, ses espaliers

Avec ſoin ; tout va bien quand le maître s'en
mêle.
Un Ami l'étant venu voir ;
De mes vergers admirez les richeſſes,
Lui dit-il ; la nature a rempli mon eſpoir,
Et m'a comblé de ſes largeſſes.
Ce Peſcher, dit l'Ami, que ne l'arrachez-vous ;
Il eſt pareſſeux, ou ſtérile.
Je m'en garderai bien ; il me fut trop utile
L'an paſſé ; les fruits les plus doux
Furent ſur lui cüeillis en abondance :
Seroit-ce-là ſa récompenſe ?
Jugez-en mieux : aprés avoir
Bien travaillé, fait ſon devoir,
Il eſt juſte qu'on ſe repoſe.
Le fruit de ce Poirier, ajoûte le cenſeur,
Ne profite pas bien, eſt ſec : j'en ſuis la cauſe ;
Répondit le Bourgeois à notre Controleur ;
J'en ai laiſſé ſur l'arbre un trop grand
nombre :
Il n'eſt plus jeune ; il eſt à l'ombre ;
Et je n'ai pu dans toutes les ſaiſons

Lui donner toutes ſes façons.
Que nous ſommes fortunez d'être
Au ſervice d'un ſi bon maître!
Se diſoient les arbres entre eux;
Nos freres à *Marli* ne ſont pas plus heureux.
Excuſons les défauts des autres,
Si nous voulons qu'on excuſe les nôtres.



# FABLE VII.

## Le CORMORAN, & le HE'RON.

LE Cormoran & le Héron
Peschoient souvent dans la même Riviere:
L'un prenoit beaucoup de poisson,
Et l'autre n'en attrapoit guere.
Le premier revenoit toûjours le ventre plein,
Le second toûjours vuide, & presſé par la faim.
Le Héron sur les bords de l'élément liquide.
S'écria, je serai toûjours infortuné:
Quel Génie à mon sort préside,
Et sous quel astre suis-je-né!
Mes soins sont sans effet; ma peine est sans salaire:
Est-il une plus vive, & plus juste douleur?
Mais j'ai beau me plaindre, & beau faire,

Je ne puis vaincre mon malheur.
On voit des gens à qui rien ne ſuccéde:
Travaillez juſques à la mort ;
Vous ne faites qu'un vain effort,
Si le Ciel n'a pitié de vous, & ne vous aide.



# FABLE VIII.

## Le BRAS, & le POIGNARD.

LE Bras vouloit qu'on punît seulement
Le Poignard, pour un coup qu'ils avoient fait ensemble.
Ils s'étoient pour un meurtre unis cruellement;
J'en frémis d'horreur, & je tremble.
C'est par vous, lui dit-il, qu'on vit couler le sang
Que répandit notre victime;
C'est vous qui perçates son flanc.
Il est vrai que j'ai fait le crime;
Mais c'est vous qui m'avez conduit,
Malheureux & funeste guide,
Dans les ténébres de la nuit,
Pour commettre ce parricide;
Répondit le Poignard. Ils furent justement
Condamnez tous les deux avec ignominie,

Le Poignard * au banniſſement,
Et le Bras à perdre la vie.
De ce jugement ſans appel
J'ai fait tirer l'extrait au Greffe criminel.
O Ciel, qui prévoyez les forfaits de la terre,
Pour les punir, n'attendez pas
Qu'ils ſoient exécutez; par un coup de tonnetre
Prévenez des mortels les ſanglans attentats.
Monſtres, qui ſans ſcrupule outragez la nature,
De ſon plus bel ouvrage odieux deſtructeurs,
Il n'eſt point de ſupplice, il n'eſt point de torture
Qui puiſſent trop vous faire expier vos fureurs.

* *Il eſt défendu de porter des Poignards.*



FABLE

# FABLE IX.

## Le LION, & son BIENFAICTEUR.

UN Lion dans le pied s'étant mis une
épine,
D'impatience murmuroit;
Un homme expert en médecine
Le guérit du mal qu'il souffroit.
L'Opérateur, long tems aprés, pour quelque
crime,
Par les Juges fut condamné
A mourir d'un Lion déplorable victime.
On amene l'infortuné;
L'Amphithéatre s'ouvre; il paroît sur l'arene
Plus mort que vif, tremblant, consterné, de-
mi nu:
Le Lion qui devoit ensanglanter la scene,
Etoit celui qu'il avoit secouru.
L'animal fierement jette sur lui la vûë;
Et reconnoît son Bienfaictenr;

De pitié son ame est émüe;
De féroce, il devient caressant & flateur:
Tout le peuple s'écrie en voïant le barbare
Appaiser sa fureur, oublier son courroux:
Qui ne seroit surpris d'un spectacle si rare?
Le Lion fut loüé, le criminel absous.
Ce récit n'est point une fable,
Quoiqu'il paroisse un conte à plaisir inventé:
Dans maint auteur irréprochable
On en peut voir la vérité.
En violant les loix de la reconnoissance,
On se déclare indigne des bienfaits:
De ce devoir rien ne dispense,
Ne nous en écartons jamais.

## FABLE X.

### L'ESPRIT, & le COEUR.

Vous me trompez ſouvent; diſoit l'Eſprit au Cœur:
Suſceptible de mille vices,
Vous tenez un langage inſinuant, flateur;
Et je céde à vos artifices.
A tous vos mouvemens je ſuis aſſujéti:
Votre préſomption uſurpe ma puiſſance;
Et preſque jamais je ne penſe
Qu'aprés que vous avez ſenti.
Je ne prétens point vous contraindre;
Vous me devez, ingrat, le bonheur le plus doux;
Lui répondit le Cœur; ne ſoïez point jaloux;
Croïez-moi; ceſſez de vous plaindre.
Vous partagez mes biens en vivant ſous mes loix:

Quand je vous fais céder au penchant qui m'entraîne,
Je vous égale quelquefois ;
Mais au plaisir aussi toûjours je vous ramene.
Défions-nous de notre Cœur ;
Que l'Esprit toûjours lui commande :
Homme, que ta misere est grande !
L'un est foible ; l'autre est trompeur,



# FABLE XI.

## La FILLE nourrice de son PERE.

SOus le regne d'Auguste, à ce que dit
l'histoire,
Sur sa parole il faut l'en croire,
Un Arrest du Sénat Romain
Condamnoit un quidam à périr par la faim,
Mais à tort; quelquefois la Justice s'abuse.
Sa Fille résolut d'aller le secourir,
Et de l'empêcher de mourir.
Au défaut de la force elle employa la ruse:
Elle suit l'inspiration
De sa douleur, & de son zele;
Pénétre jusqu'à la prison,
Et lui donne à sucer l'une & l'autre mamelle,
Malgré les barreaux les plus forts
Qu'une étroite fenêtre oppose à ses efforts.
Rien n'est difficile pour elle,
Ni rebutant, dans le dessein.

De prolonger les jours d'une tête si chere ;
Son cœur s'applaudissoit d'en trouver le
moyen.
Elle s'expose à la colere
De l'Empereur ; mais elle ne craint rien
Que de ne pas sauver son pere.
Le Vieillard voit le Ciel seconder ses desirs.
La Fille en proie à ses allarmes
Le nourrit de son lait, l'abbreuve de ses lar-
mes,
Le console par ses soûpirs.
Ainsi le Passereau qui suit de la nature
L'instinct secret & ses leçons,
Au travers d'une cage apporte la pâture,
Quoique lui même à jeun, à ses chers nour-
riçons
Que L'oiseleur retient dans l'esclavage.
Pendant un mois & davantage
La fraude pieuse dura :
Enfin de la Nourrice on découvrit l'adresse,
Et l'ingénieuse tendresse
Que César lui-même admira.

Le prisonnier fit voir son innocence ;
Et contre le Sénat l'Empereur irrité
Fit donner par un trait digne de sa bonté,
A la Fille, une récompense,
Au Pere cent talens avec la liberté.
Concluons que notre assistance
Doit soulager les malheureux
Dans leurs besoins, & surtout ceux
A qui nous devons la naissance.



# FABLE XII.

## Le ROY, & la BICHE.

UN Prince avoit deux confidens,
L'un expérimenté, plein d'esprit, & d'adresse;
L'autre lourd, simple & sans finesse:
Ils déplurent tous deux au bout de quelque tems.
Le Bœuf & le Renard soûpiroient dans l'attente
De fléchir les rigueurs d'une Biche fringante;
Mais tous les deux disgraciez
Furent bientôt congédiez.
Il résulte à mon sens cette leçon utile
De ce double récit que je viens de tracer;
Qu'il est également dangereux de passer
Pour stupide, ou pour trop habile.

# FABLE XIII.

## Le CHAT, & les RATS.

EN un Fauxbourg d'Alexandrie
Un Chat fut assommé. L'on sçait que dans ces lieux
Infectez des erreurs de la Mithologie
Les hommes révéroient les Chats comme des Dieux;
C'étoit un des objets de leur idolatrie.
Le Mandarin *Confucius*
Chez les peuples Chinois encensé, n'est pas plus
Célébré dans leur liturgie.
Ce scandale fit un grand bruit.
Un Soldat échaufé de vin, pendant la nuit
Avoit fait sans témoins cette action impie.
L'Oracle la dessus consulté, répondit:
*Préparez plus d'une victime;*

*Il faut, pour expier l'horreur de ce trépas,*
*Aux Mânes du défunt irritez d'un tel crime*
*Faire une Hécatombe de Rats.*
Ceux-ci, pour éviter un sort si déplorable,
Se retranchérent dans leurs trous:
Mais rien de les sauver ne put être capable;
Ils furent *au Dieu Chat* immolez presque tous,
Quoique de ce grand meurtre aucun d'eux ne fût cause;
Et par leur sang versé sur l'autel d'Anubis,
Signalerent l'apothéose
Du divin *Rominagrobis*.



# FABLE XIV.

## L'AIGLE, & le DRAGON.

DAns un manoir marécageux
Rempli d'insectes venimeux
L'Aigle établit sa résidence
Près du Dragon : d'abord ils vécurent tous deux
En assez bonne intelligence.
Entre des cœurs ambitieux,
Inquiets, mutins, envieux
La paix ne peut être durable.
Bientôt la discorde implacable
Entre ceux-ci mit la division :
Tous les deux même proïe, & même nourriture ;
Comment conserver l'union,
Comment s'accommoder en telle conjoncture?
Leur gibier, c'étoit des serpens.
Quand ils alloient à la pâture,

Toûjours entre nos concurrens
S'ourdiſſoient de nouvelles guerres.
Vous reſtreignez mes droits, s'écrioit celui-ci;
Celui-là repliquoit, vous chaſſez ſur mes terres :
Nul ne vouloit avoir le démenti.
Pour n'avoir plus en commun ce domaine,
Pour ne plus partager le butin & l'aubaine,
Il fallut en venir aux coups ;
On ſe battit : le choc enſanglanta la ſcene.
La mort ſeule pouvoit de ces voiſins jaloux
Calmer la haine furibonde.
Un des deux mourut, & céda.
Ainſi de l'empire du monde
Entre deux grands rivaux *Pharſale* décida.
Quand on a même but, rarement on s'accorde.
L'envie & l'intereſt infléxibles tirans
Chez nous ont été de tout tems
Les miniſtres de la diſcorde.

# FABLE XV.

## Le FER, & L'AIMANT.

Quoique peu tendre, & peu flé-
xible,
Pour la Pierre d'Aimant le Fer parut sensible.
Indifférent pour les autres métaux,
Il voulut s'unir avec elle.
La Pierre, loin d'être rebelle,
Y consentit. Les Minéraux
Les plus riches, & les plus beaux
Comme vous, lui dit-il, sur moi n'ont point
d'empire:
L'or & l'argent envain font briller leurs appas;
Vous seule avez un charme qui m'attire,
Que je sens, & ne comprens pas:
De l'ascendant telle est l'invincible puissance.
Et moi, répond l'Aimant, lorsque sur vos ri-
vaux
Supérieurs, dumoins égaux,

Ont dans la foreſt de Dodone
Reçû l'uſage de la voix.
De ces bizarres fantaiſies
Ne demandons point de raiſons:
Parmi les hommes nous voïons
De ſemblables antipathies:
Du caprice telle eſt la loi,
On ſe hait ſans ſçavoir pourquoi.



++++++++++++++++++++++++++++

# FABLE XVII.

## THEMIS, & la CHICANE.

LA Chicane est un des fléaux
Que renfermoit la boëte de Pandore:
Et ce monstre infernal qu'à *Domfront* l'on adore,
N'est pas un de nos moindres maux.
Ses finesses, ses artifices,
Ses subtilitez, ses malices
Au siecle d'or ne se connoissoient pas:
C'est vainement que Barthole, & Cujas
Ont commenté le Code, & grossi le Digeste;
Ils n'ont pu triompher de cette hydre funeste.
Faut-il le croire? on dit que ces docteurs
N'ont point assez du texte éclairci la matiere;
Je m'en rapporte à vous, infortunez plaideurs,
Qui courez une longue & pénible carriere.
Dans ce Dédale obscur des loix

Où l'on parle un jargon barbare,
En vous conduisant, quelquefois
Thémis elle-même s'égare,
Revenons à ce monstre affamé de procés,
Tant de fois attaqué, mais toûjours sans succés.
Thémis un jour leva pour le détruire
Une légion de Soldats,
Que commandoient de graves Magistrats
Dont rien n'étoit capable de séduire
La sagesse, l'intégrité,
Et la haute capacité.
La Chicane aussitôt toûjours alerte, active,
De ce dessein instruite assembla son Divan;
A ses interêts attentive
Convoqua sa milice & son arriereban
Pour une ligue défensive.
Huissiers Manceaux, & Procureurs Normands
De toutes parts à grands flots accoururent;
Et bien fortifiez dans leurs retranchemens
Utilement la secoururent.
Elle essuïa plusieurs combats

Auprés des Dunes de *Falaise* ;
Mais elle n'y perdit, à Thémis n'en dé-
plaise,
Que quelques uns de ses Goujats.
Contre ces troupes intrépides
A quoi sert-il de s'obstiner ?
Pour les mettre en déroute, & les exterminer
Il faudroit de nouveaux Alcides.



# FABLE XVIII.

## Le CHEVAL, & L'ASNE.

N'Attendez pas jusqu'à l'extrémité
A secourir les misérables :
Instruisez-vous, humains, par le secours des
Fables ;
L'apologue pour vous fut exprés inventé.
Un Asne bon, franc, sans malice,
Et natif du Mirebalais,
Avoit à Dom Coursier rendu plus d'un service:
De la maison il portoit tout le faix.
Falloit-il faire une corvée ?
On en chargeoit maître Martin:
La pauvre bête étoit privée
De tout repos ; quel rigoureux destin !
Jamais on ne put mettre à bout la patience,
La bonté, ni la complaisance
De ce Baudet ; jamais il ne se rebuta.
Son maître le vendit ; un voisin' acheta.

Devenu vieux, pauvre, malade,
Il envoia prier son ancien camarade
De songer à le visiter,
Et de le venir assister
Dans son malheur. Le Cheval n'en tint
compte,
Le négligea; l'avoit presque oublié:
De son ingratitude à la fin il eut honte.
Au bout de quelque tems, confus, mortifié
Devant ses yeux il se présente,
Le console, le plaint, s'offre à le secourir:
Le moribond lui dit d'une voix languissante;
Vous venez, mais trop tard; adieu, je vais
mourir.

# FABLE XIX.

## APOLLON, & MIDAS.

ENtre Apollon & le satire
Un grand défi se proposa:
A ce Dieu l'insolent osa
Disputer le prix de la lire.
Quand il fut question entre eux de décider;
*Marsias est vainqueur; Apollon doit céder.*
*C'est à quoi Midas le condamne.*
Tel fut l'arrest par ce Roy prononcé.
Le Dieu des Vers plus surpris qu'offensé,
Convertit en oreilles d'âne
Celles de ce Juge insensé.
Si par des disgraces pareilles
On punissoit tous les Midas,
O Ciel, qu'on verroit ici bas
D'animaux à longues oreilles!

# FABLE XX.

## Le LOUP, & le BERGER.

TItire sans chien, sans houlete
Auprés d'un bois conduisit son troupeau;
Il n'avoit pris que sa musete;
L'amour troubloit son coeur, & son cerveau.
L'ingrat objet de sa tendresse
L'occupoit la nuit & le jour;
Et des charmes de sa maitresse
Il faisoit retentir les échos d'alentour.
Pendant que ses moutons bondissoient sur l'herbete,
Titire soûpirant enfloit ses Chalumeaux;
Il traçoit le nom de Lisete
Sur le sable, ou sur les ormeaux.
Messire Loup survint: notre Pasteur peu sage
Ne devoit-il pas le prévoir?

Le traître, des Brebis fit un ample carnage;
Tandis que le Berger réduit au desespoir,
Tance envain le glouton dont la faim les dévore.

Contre les Loups, Bergers, précautionnez-vous:
Craignez l'amour; il est encore
Plus redoutable que les Loups.



FABLE

# FABLE XXI.

## Le CHIEN, & les deux LIE'VRES.

UN Lévrier, coureur agile,
Mais peu sensé, hors de la ville
Se promenoit, lorsque d'un bois
Il vit sortir en tapinois
Compere Liévre. Aussitôt il s'élance
Avec vitesse, court aprés:
Bientôt il le poursuit de prés;
Et déja presque il le devance.
Avec moins de légereté
Le Milan fend les airs, & vole;
Avec moins de rapidité
Coururent les chevaux enfantez par Eole.
Tandis qu'il traverse les champs,
Et tient, ou peu s'en faut, sa proïe entre ses dents;
Un autre Lievre encor se trouve à son passage
L'incertitude le partage.

Cette diversion, en balançant ses voeux,
Lui fait perdre son avantage.
Il poursuit l'un & l'autre, & les manque tous deux.

Cet exemple doit nous apprendre
De quel prix est le jugement:
Et qu'on réussit rarement
Lorsque l'on veut trop entreprendre.

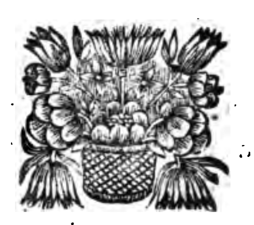


# FABLE XXII.

## L'ARBRE, & le REJETON.

JE ſuis ravi de te voir croître;
Diſoit l'Arbre à ſon Rejeton:
Tu n'es encor que ſauvageon;
De la séve qui t'a fait naître
Il faut te montrer digne, & porter de bons fruits;
Les tiens ſont acres, ſecs: à ce que je préſume,
La gréfe adoucira leur piquante amertume:
Tu ne peux autrement la corriger, mon fils;
Tous ceux de notre eſpece en font l'expérience;
S'en trouvent bien; imite leur prudence.
Le Rejeton négligea ces avis,
Alla toûjours ſon train. En faiſant ſa revûë,
Le maître du verger vit notre adoleſcent,

Et goûta de son fruit, qu'il trouva plus méchant
Que l'Absinthe, & que la Ciguë.
Il donna l'ordre, que dans peu
Avec quelques ronces voisines
On le coupât jusqu'aux racines,
Qu'on en fît un fagot, & qu'on le mît au feu.
Peres, sans humaine foiblesse
Morigénez bien vos enfans:
Sur eux dès leurs plus jeûnes ans
Aïez soin d'enter la sagesse.



# FABLE XXIII.

## L'AIGLE, & le CORBEAU.

DAns une forest de l'Afrique
L'Aigle & le Corbeau bien unis
Avoient fait sur un Chêne antique
Industrieusement leurs nids.
L'Aigle apperçut que ses petits
Dégénéroient de leur vertueux pere;
Qu'ils étoient sans vigueur, timides, paresseux.
Les jeunes Corbeaux au contraire
Intrépides, & généreux
Promettoient un destin au dessus du vulgaire;
Et montrant un courage à nul autre pareil

Regardoient fixement les rayons du Soleil.

Un noble par mainte bassesse
Souvent déroge, perd ses droits:
Et la roture quelque fois
En vertu passe la noblesse.



# FABLE XXIV.

## Le CHEVAL de CALIGULA.

DAns le Sénat Romain, auguste tribunal,
L'infame successeur du criminel Tibere.
Du titre de Consul honora son Cheval;
On n'en avoit point vû d'un pareil caractere.
Il auroit devant lui fait porter les faisseaux,
Si Chœréas n'avoit pendant la même année,
Pour prévenir de plus grands maux,
De ce Prince odieux fini la destinée.
Sages Ministres de Thémis,
Lorsque sans vertu, sans science
Parmi vous un homme est admis,
Parce qu'il a de la finance,
Et du crédit; n'est-ce point là
Le Cheval de Caligula?

# FABLE XXV.

## JUPITER, & son FILS.

DE la Reine du Ciel Jupiter eut un Fils.
Tous les Dieux prétendoient à l'honneur de l'instruire.
Mars disoit ; si de le conduire
L'emploi glorieux m'est commis ;
J'en veux faire un héros terrible dans la guerre ;
Sa valeur le rendra le maître de la terre ;
Il vaincra tous les ennemis
Qu'à fléchir sous ses loix son bras voudra contraindre :
Enfin, si par mes soins il se laisse former,
Je sçaurai lui montrer l'art de se faire craindre.
Moi, celui de se faire aimer ;
Dit Vénus. A ces mots Minerve ;
Que de tels gouverneurs le destin le préserve ;
Il seroit mal morigéné :

Vous, Mars, vous n'en feriez qu'un brutal téméraire ;
Et vous, Déesse de Cithere,
Qu'un fade soûpirant, & qu'un efféminé.
Sur soi remporter la victoire ;
Protéger les beaux arts ; rendre heureux ses sujets ;
Aimer la Justice & la Paix :
Voilà d'un Souverain la véritable gloire ;
Voilà, pour qu'il soit grand, & qu'il sçache regner,
Les utiles leçons qu'il lui faut enseigner.
*Villeroy* n'eût pas mieux parlé que la Déesse.
Je reconnois à ce discours
Minerve qu'inspirent toûjours
Et la raison & la sagesse ;
Dit Jupiter : c'est toi que je choisis,
Sans balancer, pour élever mon fils.
Guidé par tes conseils, instruit par tes exemples,
Sorti du plus beau sang des Dieux,
Il soûtiendra l'éclat dont brillent ses ayeux ;

On lui consacrera des temples;
Il sera parfait. A ce choix
Les habitans de l'Olimpe applaudirent;
Et pour le confirmer, leurs voix
En faveur de Pallas bientôt se réunirent.



# FABLE XXVI.

## La FOÜINE, le RENARD, & le LOUP.

UNe Foüine venoit de manger un poulet:
Un Renard croqua cette Foüine;
Un Loup qui vivoit de rapine,
Prenant le Renard sur le fait,
L'abbat d'une griffe assassine;
Le dévore. Ainsi de tout tems
Les Petits ont été la Victime des Grands.



# FABLE XXVII.

## Les deux CHEVAUX.

NE jugez en nulle occurrence
Ni de l'homme par l'apparence,
Ni du cheval par le harnois.
Acteurs de célébres Tournois
Deux Chevaux préparez par un long exercice,
Attendoient le signal pour entrer dans la lice.
De l'un les crins blancs & tressez
De rubans avec art étoient entrelacez :
Bride de perles enrichie ;
Housse superbe en broderie ;
Selle de velours cramoisi
Du plus cher, & du mieux choisi ;
Haute encolure, & fiere contenance.
L'autre simplement ajusté
Paroissoit préférer à la magnificence,
Le bon goût & la propreté.

Nos deux rivaux avec impatience
Frapent du pied la terre à tout moment;
Et font retentir l'air de leur hennissement.
Aux écumans coursiers on ouvre la barriere:
Ils partent; on a peine à les suivre des yeux:
La victoire d'abord balance entre les deux.
Mais le premier bientôt couché sur la poussiere,
Fut essouflé, confus, honteux:
Le second léger, vigoureux,
Fournit noblement sa carriere;
Et remporte les prix destinez aux vainqueurs.
C'est ainsi que traverse une plaine poudreuse
Un Cerf que suit deprés une meute nombreuse,
Et pressé vivement par de lestes piqueurs.
C'est ainsi que prenant l'essor le plus rapide,
Coururent autrefois les chevaux de l'Elide.
Un riche extérieur qui fascine les yeux

Eſt un garent ſuſpect d'un mérite ſolide :

Tel brille avec éclat, qui n'eſt qu'un vicieux,

Qu'un Fanfaron, & qu'un ſtupide.



# FABLE XXVIII.

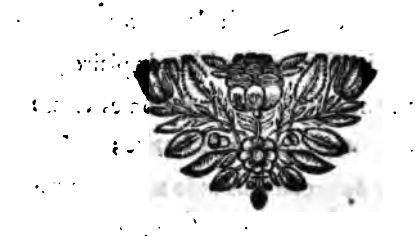
## ALCIMÉDON, & AMARILLIS.

UN Berger aimoit tendrement
Une belle & jeune Bergere :
Elle mourut ; quel coup pour un amant !
Que de regrets, quelle douleur amere.
Que de soûpirs, de larmes ! chaque jour
Notre Berger inconsolable
Sur le ton le plus lamentable
Apostrophoit les Dieux, le destin & l'amour.
Du plus vif desespoir il sentoit les atteintes ;
Ses gémissemens & ses plaintes
Attendrissoient les échos d'alentour.
Occupé de sa juste & profonde tristesse,
Les yeux baignez de pleurs, sans soin de son troupeau,
Il ne quitoit point le tombeau
Qui renfermoit l'objet de sa tendresse.

Manes chéris, malgré l'Achéron & ses loix,
S'écrioit-il un jour, répondez à ma voix.
Tout à coup le monument s'ouvre:
Quel spectacle effraïant, & qu'est-ce qu'il découvre!
Il voit Amarillis si charmante autrefois,
Aussi difforme, hélas, qu'elle avoit été belle.
Une livide horreur défigure ses traits.
Quel changement! ce n'est plus elle;
Il ne reconnoît plus son teint, ni ses attraits.
Ne suis-je point séduit par une fausse image,
Est-ce vous que je vois, ma chere Amarillis!
Où sont ces roses & ces lis
Qui coloroient votre visage?
La Parque a de sa faux moissonné vos cheveux,
Et fait sur votre corps un étrange ravage:
La cruelle a fermé vos yeux,
Et rendu pour jamais votre bouche muete:
Ma chere Amarillis, est-ce vous que je voi?
Berger,

Berger, n'en doute point, c'eſt moi,
Répondit le hideux ſquélete :
De tout ce qui reſpire obſerve & plains le ſort :
Conſidere en tremblant, fragile créature,
Les miséres de la nature,
Et le triomphe de la mort.
Rien aux eſprits ſenſez ne mérite de plaire ;
Les plus brillans appas ſont des fantômes vains :
Profite d'un avis prudent & ſalutaire ;
Il n'eſt point de leçon plus utile aux humains.
Adieu ; dans la nuit éternelle
Un ordre abſolu me rapelle :
J'obéis ; retiens tes ſanglots :
Tu ceſſeras bientôt de vivre ;
Prépare-toi, ſonge à me ſuivre ;
Et ne trouble plus mon repos.
Le tombeau ſe referme avec un ſourd murmure.
Alcimédon touché d'un ſi ſage diſcours,
Alla dans une grote obſcure
Paſſer le reſte de ſes jours.

Il vécut peu de tems dans cet antre sauvage ;
Accablé de douleurs, de regrets consumé,
Il rejoignit bientôt sur le sombre rivage
Le vertueux objet qu'il avoit tant aimé.



# FABLE XXIX.

## La PERDRIX, & le CHASSEUR.

PAr le Milan écornifleur
Une Perdrix vivement pourſuivie,
Vint ſe réfugier dans les bras d'un Chaſſeur;
Et lui dit; ſauvez-moi la vie;
Je vous prens pour mon défenſeur.
Au nom de la pitié protégez ma famille,
Elle eſt encor dans la coquille.
Perdrai-je l'eſpoir de mes œufs?
De mon ſort vous êtes le maître.
Hélas, mes enfans malheureux
Mourront-ils avant que de naître?
Diſpoſez de ma liberté;
Mais que le jour par vous ne me ſoit point ôté;
C'eſt pour le leur donner que je vous le demande

Avec une instance si grande.
D'une telle faveur puissent les Dieux témoins
Vous païer des bienfaits que j'attens de vos soins ;
Et qu'ils daignent pour récompense
De votre générosité,
Multiplier par leur puissance
Votre heureuse posterité.
A vous, à vos petits je promets un asile ;
Dit le Chasseur : venez chez moi ;
Vous pouvez compter sur ma foi.
Ne craignez rien, soïez tranquile.
Le perfide abusa de la crédulité
De la Perdrix peu soupçonneuse.
Quand elle eut élevé sa famille nombreuse ;
Il viola les droits de l'hospitalité.
Leur sentence de mort par lui fut prononcée.
Mere, enfans, tout périt : il leur fit éprouver
Qu'il est bien rare de trouver
Une ame généreuse & desinteressée.

# FABLE XXX.

## Le PRINCE, & le PASTRE.

UN Prince en chassant s'égara
Sur le soir, & se retira
Dans une chaumiere écartée
Par un vieux Pasteur habitée :
Sans se faire connoître il y passa la nuit.
Là, ne brilla jamais l'éclat de la richesse.
L'hôte régala son Altesse
De légumes, de lait, de gâteaux, & de fruit.
Il jugeoit bien à l'air du Prince,
Que c'étoit quelque grand Seigneur ;
Et tout au moins le Gouverneur,
Ou l'Intendant d'une Province.
Aussi s'empressa-t-il pour le bien recevoir :
De son mieux il fit son devoir.
Je préfére ce qu'on me donne
Aux mets les plus exquis & les plus délicats ;

Disoit notre Chasseur ; il n'est de bons repas
Que ceux qu'appétit assaisonne.
Pendant tout le souper qui fut assez succint,
Avec le Pâtre il s'entretint.
En discourant, il lui demande
Ce qu'on disoit du Prince, & ce qu'on en pensoit.
Il lui répondit, qu'il passoit
Pour avoir le cœur bon, l'esprit droit, l'ame grande :
Mais que sans frein dans ses desirs,
Il prêtoit aux flateurs une oreille indulgente;
Que la mollesse, & les plaisirs
Le détournoient, malgré son humeur bienfaisante,
De l'attention vigilante,
Qu'exige de tout Potentat
Le gouvernement d'un Etat.
Le Prince en attendant l'Aurore,
Alla goûter les douceurs du sommeil.
Le lendemain dès que Phosphore

Eut annoncé le retour du Soleil,
Le Cavalier va voir l'hôte, le remercie,
Lui fait présent d'une bourse remplie
De cent ducats. Le bonhomme confus
Vainement voulut se défendre
De l'accepter : aprés plusieurs refus
Il le contraignit de la prendre.
Vous voïez devant vous, lui dit-il en partant,
Le Prince de cette contrée ;
De tous vos soins je suis content,
Mais plus encor de l'avis important
Que vous m'avez donné : mon ame pénétrée
Des leçons qu'il renferme, en fera son profit ;
Du moins je l'espere : il le fit.
Jusqu'au trône des Rois la vérité timide
Rarement perce, & se fait jour :
Elle est étrangere à la Cour ;
On s'égare pourtant si l'on ne l'a pour guide.
Où donc a-t-elle établi son séjour ?
C'est dans ces lieux où la nature
Exemte de toute imposture
Fait regner la candeur, la paix, la liberté,

La raison, l'innocence, & la simplicité ;
Où sans apprendre à se contraindre
On apprend à borner ses voeux :
Bergers, que vous êtes heureux !
Princes, que vous êtes à plaindre.

*Fin du quatriéme Livre.*



FABLE



# FABLES DE M. LE BRUN,

## LIVRE CINQUIE'ME.

### FABLE PREMIERE.

### L'OURS, & le LION.

*Au trés Révérend Pere de L...*



PHILOSOPHE Chrétien, orthodoxe Orateur,
Qui n'as pour ennemi que le vice & l'erreur ;
Qui d'un faux ornement fuïant la vaine amorce

Joins l'exemple au précepte, & la grace à la force :
Suspens tes soins laborieux
Pour un moment ; jette les yeux
Sur les Fables que je t'adresse :
Puissent-elles te délasser
De tes travaux ; & ne blesser
Ta gravité, ni ta sagesse.
Décrepit épicurien,
Gouteux, prés d'aller voir la cour de Proserpine,
Un Lion n'attendoit plus rien
Du secours de la médecine.
Un Ours vieux habitant des bois,
Qui sous *Dambreville* autrefois
Avoit fait un cours de magie,
Par le Lion fut consulté
Sur les moïens de prolonger sa vie.
Pour guérir cette maladie,
Mon grimoire seroit vainement feüilleté,
Je ne veux point, dit l'Ours avec sincérité,

Abuser de la confiance
Dont m'honore sa Majesté.
Vos jours sont à leur fin; perdez toute espé-
rance
Que je puisse les prolonger;
Je confesse mon ignorance;
Tout ce que peut mon art, c'est de les abréger.
Telle est de nos sorciers la suspecte science,
Bornée à nuire, & voilà tout:
Faut-il faire du mal? ils en viennent à bout;
Faut-il faire du bien? ils sont dans l'impuis-
sance.

# FABLE II.

## Le CHEVAL, le CHIEN, le COQ, le PERROQUET, & le CHAT.

LE Ciel a voulu de tout tems
Que chaque état eût ses desagrémens.
Ne vous plaignez donc point du vôtre,
Quel qu'il soit, Laboureurs, Matelots, Artisans,
Juges, Marchands, Guerriers, Reclus, ou Courtisans;
Peut-être seriez vous encor pis dans un autre.

Que mon sort, disoit le Cheval,
Est à plaindre, qu'il est fatal!
Mon maître, sans que rien l'attendrisse, & le touche,
M'excede; c'est pitié: je n'ai point de repos;

Toûjours la Selle sur le dos,
Et toûjours le mords dans la bouche:
Sans raison, sans mesure, on me charge, on
me bat;
Je travaille comme un forçat.
Continuez, je vous admire,
Lui dit le Chien: de votre sort
Vous vous plaignez, mais c'est à
tort;
Hélas, le mien est cent fois pire.
Peut-on être plus mal logé,
Meublé plus mal, plus négligé?
Je couche toûjours sur la dure;
Ma pitance, ma nourriture
C'est du pain bis, un os rongé.
Mon nom passe pour une injure:
Souffre douleur, je suis à la discrétion
Des enfans, des valets, & de Martin bâton;
Force coups: pauvre créature!
On m'exerce à plus d'un métier,
Chasseur, tournebroche, portier,

*Et cætera*, quelquefois je succombe;
Et d'inanition je tombe:
Tandis que tout le long du jour,
Ce fier galant à rouge crête,
Courant de conquête en conquête,
Ne songe qu'à manger, & qu'à faire l'amour.
Plaignez plûtôt ma destinée;
Dit le Coq; elle n'est que trop infortunée.
J'ai vû presque en un même instant
Par une main avide & meurtriere
Trencher les jours de ma famille entiere;
Peut-être, hélas, le même sort m'attend.
L'oiseau qui porte un verd plumage,
Et que je vois dans cette cage,
Est beaucoup plus heureux: bien soigné, bien nourri,
Sans craindre ni chaud, ni froidure.
Et, quoique fainéant, de son maître chéri,
Il jase tant que le jour dure,
Et m'étourdit de son caquet.
N'enviez point mon sort, reprit le Perroquet:
Depuis qu'on m'enleva des forêts de l'Afrique,

Où j'aimois tendrement une jeune beauté ;
Pour mon coeur inquiet, jaloux, mélancolique
Il n'est plus de félicité.
Avec une douleur extrême
Je regrete ma liberté :
Les plus sensibles maux sont la captivité,
Et l'absence de ce qu'on aime.
Si je parle beaucoup en l'état où je suis,
C'est pour dissiper mes ennuis ;
Et chasser cet escroc, dont la griffe ennemie
Sans cesse attente sur ma vie.
Faut-il ainsi juger des gens,
Et pour des criminels prendre des innocens
Qui ne songent point à mal faire ?
De la vertu tel est aujourd'hui le salaire ;
Répond l'hypocrite Matou
Adroit escamoteur de fromage & de mou.
Qu'il se fasse au logis quelque friponnerie ;
Aussitôt c'est sur moi que tombe le soupçon ;
On me corrige, on me châtie,
Sans sçavoir si j'ai tort, ou non.
De cette injuste barbarie

Je me consolerois, s'il ne me falloit pas
Contre les Souris & les Rats
Nuit & jour être au guet pour vivre;
Ce n'est point tout encore; à de plus grands malheurs,
A de plus griéves douleurs
Mon déplorable sort me livre.
Ce que Fulbert fit à l'amant
D'Héloïse, objet si charmant;
Ce qu'on faisoit jadis aux Prêtres de Cibele;
Ce qu'on fait aux Musiciens
Tant Espagnols qu'Italiens
Pour leur rendre la voix plus belle;
Un cruel Chaudronier me le fit l'autre jour:
Je ne puis plus devenir pere;
Je ne puis plus goûter les plaisirs de l'amour;
Et c'est ce qui me desespere.

Si la fortune eſt contraire à nos voeux,
A ſes Mignons ne portons point envie:
La briéveté de la vie
Doit conſoler les malheureux.



# FABLE III.

## La DESOBEÏSSANCE loüable.

UN Roy, vif, prompt, impétueux
Dans son courroux, mais bon d'aillieurs & vertueux,
Pour une assez légere offense,
S'étant fâché jusqu'à l'excès
Contre un de ses meilleurs sujets;
Ordonna que sans surséance
Il mourût ; cet arrest surprit toute la cour.
L'officier commandé pour lui ravir le jour,
Crut devoir prudemment différer le supplice:
Le lendemain il va trouver le Roi
Que trouble & quesaisit d'effroi
Le remords de son injustice.
L'ordre de votre Majesté,
Dit-il, Sire, est exécuté.
En éprouvant le sort le plus sinistre

Le Comte est mort, vous êtes satisfait.
Non, je ne le suis pas, Barbare, qu'as-tu fait ?
D'un Roy trop inhumain trop fidelle Ministre !
En cette occasion tu pouvois me trahir,
Sans m'offenser; pour m'épargner un crime,
Il falloit me desobéir;
Et ne pas immoler cette grande victime.
Le Comte est mort ! n'en doutons pas,
Le Ciel vengera ce trépas.
Nous dépendons des Dieux, quoique maîtres des hommes:
De la suprême autorité
On n'abuse jamais avec impunité.
Malgré le haut rang où nous sommes,
Notre pouvoir est limité.
Celui des immortels m'inquiéte, m'allarme:
Je crois déja les voir irritez, menaçans;
Que mon repentir les desarme.

J'ai voulu vous laiſſer le tems
De digérer votre colere,
Grand Roy ; modérez vos regrets ;
Dit l'Officier, voïant les ſenſibles effets
De la douleur la plus ſincere :
Le Comte vit encor ; mais, ſi vous l'ordonnez,
Ses jours par cette main vont être terminez.
Ami, que le Ciel m'en préſerve ;
Et que longtems il me conſerve
Un ſerviteur auſſi zélé que toi ;
En l'embraſſant lui répondit le Roi :
C'eſt la ſeule vertu qui t'a rendu perfide.
Aveugle j'ai trop pris pour guide
Le caprice de ma fureur ;
Je veux m'en corriger, je connois mon erreur.
Amene moi le Comte, & qu'au plûtôt il vienne,
Au lieu de mes rigueurs, éprouver mes bienfaits ;
De mon amitié deſormais,
J'en jure par mon ſceptre, il n'eſt rien qu'il n'obtienne.

Résistons courageusement,
Quand la passion nous entraîne;
Réfléchissons-y meurement;
Et ne suivons jamais le premier mouvement,
Ni de l'amour, ni de la haine.

# FABLE IV.

## La BERGERE, & la BREBIS.

LA jeune Bergere Carite
Chérissoit tendrement une de ses Brebis:
Sa laine lui servoit à filer ses habits;
C'étoit la Brebis favorite.
La Belle la laissoit reposer sur son sein;
Lui donnoit à manger, à boire dans sa main;
La tenoit toûjours auprés d'elle;
Faisoit faire à ses chiens exacte sentinelle
Pour garentir ses jours de la fureur des Loups,
Dont elle appréhendoit l'injuste violence:
Le troupeau mécontent, avec des yeux jaloux
Regardoit cette préférence.
Carite quelquefois ornoit
De rubans & de fleurs cette Brebis chérie;
Rien n'est égal aux soins qu'elle en prenoit

Au pâturage, & dans la bergerie.
Je suis sensible à vos bontez,
Disoit un jour *Robine* à sa maitresse,
En lui faisant mainte caresse;
Mais je crains, vous m'inquiétez.
Charmante Carite, à votre âge
On est foible, tendre, volage:
Point de Berger, vous m'entendez;
Je vous perds, & vous me perdez,
Si jamais votre cœur s'engage;
C'en est fait, mon sort n'est plus beau,
Adieu *Robine*, & le troupeau.
Non, non, point de Berger; répondit la Bergere;
Nos moutons s'en passeront bien;
Point de Berger; ma liberté m'est chere,
Je veux la garder; c'est un bien
Qu'à tous les autres je préfere.
L'amour est un tiran, l'amour est un poison
Qui corrompt l'innocence, & trouble la raison;

Un Pasteur dont chacun admire la sagesse,
Me l'a dit, je le crois : je n'aimerai jamais
*Robine*, je te le promets.
Je ne sçai si la belle a gardé sa promesse.
Bergeres, n'aimez jamais rien
Que vos moutons, & votre chien.
Par une innocente tendresse
Amusez sans cesse vos cœurs :
Avec précaution craignez votre foiblesse ;
Et sans les partager bornez-là vos faveurs.
C'est le plus sûr. les soins que l'on prend pour vous plaire,
Sont dangereux ; ne les recevez pas :
Un choix est une grande affaire ;
Epargnez vous cet embarras.
Autrefois de l'amour j'ai fait l'apologie ;
Aveugle & jeune alors je vivois sous sa loi :
Mais aujourd'hui plus sage, & plus digne de foi
Je chante la palinodie.

# FABLE V.

## Le CERF, le CHIEN, & le LOUP.

CRoïons le mal avec difficulté,
Le bien avec facilité.
Pour opprimer & perdre un misérable,
L'injuſtice perfide au menſonge a recours ;
Vous l'apprendrez par le diſcours
Que le Loup tient en cette Fable.
Un Mâtin vivement pourſuivi par un Loup,
Sous la protection d'un Cerf vint ſe remettre:
Celui-ci le reçut, & voulut s'entremettre
Pour le ſauver. Ne parez point le coup
Que ma colere lui deſtine ;
Secondez-moi, dit le Schnapan ;
Je cherche à vous venger : d'une dent aſſaſſine
Il vient d'étrangler votre fan :
Avec impunité ſouffrez-vous cette offenſe ?
Déja les yeux en feu, notre Cerf dans l'erreur,
Outré d'une action ſi noire,

Baissant son bois, geste comminatoire,
Alloit sacrifier le Chien à sa fureur,
Et succomber à la vengeance ;
Quand tout à coup parut le fan, dont la présence
D'un crime supposé démentant l'imposteur,
Du prétendu coupable avéra l'innocence.
Concluons : tôt ou tard la vérité détruit
L'ouvrage de la calomnie,
Qui ne recüeille pour tout fruit
Que la confusion, & que l'ignominie.

# FABLE VI.

## ALE'XANDRE, & le DE'PUTE' d'une Ville.

ALE'XANDRE avoit pris une Ville rebelle.
Il résolut pour se venger
De son audace criminelle,
De la mettre au pillage, & de la saccager.
Tous les habitans s'assemblerent:
Saisis d'une extrême fraïeur
En diligence ils députerent,
Pour tâcher de fléchir le courroux du vainqueur:
On n'eût pu choisir mieux celui qu'ils envoïerent;
C'étoit un fin, adroit, & subtil Orateur.
Aléxandre le sçut: à calmer ma colere
Le Député, dit-il, envain s'efforcera:

Qu'il ne s'attende à rien ; je ferai le contraire
De ce qu'il me demandera :
On verra si nous sommes fermes
Dans nos desseins, ajoûta le héros.
L'Orateur instruit de ces mots,
Fit sa courte harangue à peu prés en ces termes,
Je viens pour animer votre ressentiment,
Et non pour implorer, Seigneur, votre clémence ;
De mes Concitoyens punissez l'insolence ;
Ils sont dignes du châtiment
Que médite votre vengeance.
Prince, de la fureur suivez les mouvemens :
Il faut par un exemple effraïant, mais utile,
Que le fer, que le feu détruisent notre Ville,
Et renversent ses murs jusqu'à leurs fondemens.
Tout le veut, la raison, la justice, la gloire :
Apprenez par sa chûte à la postérité,
Que l'on n'outrage point avec impunité
Le favori de la victoire.
Malgré notre soumission,

Sourd à nos vains soûpirs, insensible à nos larmes,
Ne laissez nul prétexte à la rebellion
Qui voudroit s'opposer au progrés de vos armes.
Que ce monstre, sans fruit tâche de vous calmer:
Prévenez ses complots, il n'est que trop à craindre:
Ce feu séditieux pourroit se rallumer;
C'est dans des flots de sang que vous devez l'éteindre.
Ainsi d'un bras victorieux
Jupiter foudroïa les enfans de la terre,
Quand leur orgueil ambitieux
Osa lui déclarer la guerre.
C'est aussi mon dessein, lui répondit le Roi.
Que votre Majesté, Sire, se ressouvienne
Que n'aïant de ses jours jamais manqué de foi,
Elle doit me garder la sienne.
Vous avez protesté qu'en vain on tâcheroit

De desarmer votre colere ;
Et que vous feriez le contraire
De ce qu'on vous demanderoit.
Je vous aî demandé la perte & la ruine
De notre ville, & de ses habitans:
Garentissez-les donc du sort qu'on leur destine,
Sûr que dans leur devoir vous les verrez constans.
Que notre repentir efface notre crime;
Ne nous refusez pas un généreux pardon:
Si le titre de Grand est beau, celui de Bon
Ne deshonore point un héros magnanime.
Soïez touché de nos raisons:
Rappellez ces Argyraspides
De vos commandemens ministres intrépides.
Quand ils auront brûlé nos temples, nos maisons,
Egorgé nos enfans, & fait périr nos femmes;
Que vous reviendra-t-il d'avoir

Emploïé contre nous & le fer, & les flâmes,
Que le ſpectacle affreux de notre deſeſpoir?
Vous pouvez nous réduire en poudre:
Épargnez un peuple ſoûmis;
Jupiter ſur ſes ennemis
Ne lance qu'à regret la foudre:
Vous êtes ſon image auſſi bien que ſon fils.
L'Orateur triompha du courroux d'Aléxandre;
Le Prince ne put ſe défendre
De s'adoucir; & d'accorder
Ce qu'on venoit lui demander.
Votre adreſſe me fait mépriſer la vengeance;
Puiſque ma foi m'oblige à ſauver des ingrats,
Lui dit le Roy, je veux oublier leur offenſe;
Ma bonté leur fait grace; ils ne périront pas:
A tous vos Citoyens portez-en la nouvelle;
Et qu'aucun deſormais ne ſe montre rebelle.

Le Député le supplia
De ne point douter de leur zele ;
Et lui jurant pour eux l'amour le plus fi-
delle,
Humblement le remercia.



FABLE

# FABLE VII.

## La TULIPE, & la JONQUILLE.

LA Tulipe disoit un jour à la Jonquille ;
Entre nous, s'il vous plaît, point de comparaison :
Ornement des jardins par mes couleurs je brille ;
De la divinité de la belle saison
On voit en moi la plus aimable fille.
Tout connoisseur sçachant ce que je vaux,
Dans son parterre au premier rang me place ;
Je suis parmi les fleurs que mon éclat efface,
Ce que le Paon est parmi les oiseaux.
L'autre que cet orgueil irrite,
Lui répond ; malgré vos appas,
Un peu moins de fierté : je ne disconviens pas
Que vous n'aïez quelque mérite ;

Mais le parfum de mes odeurs
Vaut bien l'émail de vos couleurs,
Votre coqueterie eſt ſuſpecte, inutile;
L'Abeille au tour de vous voltige rarement:
Vous donnez aux Zéphirs un accès ſi facile,
Qu'ils ont pour vos faveurs fort peu d'empreſſement.
Votre beauté ne dure guere:
On ne vous voit jamais orner
Ni le front, ni le ſein d'une jeune Bergere,
Quand au jour de ſa fête il faut la couronner.
De la vie êtes-vous privée?
De vous on ne fait plus de cas:
Avec ſoin aprés mon trépas
Je ſuis chérie & conſervée;
Le Satin & le Tafetas
Me ſervent de tombeau: tandis que dans l'ordure
Vos feüilles ſans honneur trouvent leur ſépulture.
S'enorguëillir de la beauté,
C'eſt une ridicule, & ſotte vanité;

Peut-on se prévaloir d'un bien si peu durable,
Et souvent si pernicieux !
La vertu, cè trésor immortel, précieux,
N'est-elle pas plus estimable ?



# FABLE VIII.

## Le CHAT domestique, & le CHAT sauvage.

UN Chat, qui dans certain village
Avoit perdu son embonpoint,
Commensal d'un Manant avare au dernier point,
Fit rencontre d'un Chat sauvage.
Celui-ci dit à l'autre, ô Ciel, quelle maigreur!
On te fait observer le jeûne & l'abstinence;
Tandis qu'en nos forêts tu peux remplir ta pance
Des mets les plus friands, du gibier le meilleur.
Abandonne un logis où regne la famine;

Ton ordinaire eſt bien petit :
Suis-moi, bonne & graſſe cuiſine
Contentera ton appétit.
Viens rétablir ton corps étique.
Il le perſuada : l'animal domeſtique,
Las de vivre en paiſible & ſobre villageois,
Et de faire aux Souris une guerre éternelle,
Se réſout à quiter la maiſon paternelle,
Pour aller habiter les bois.
Une Chate jeune & jolie
Dont le drôle étoit amoureux,
Amoureux juſqu'à la folie,
Ne put le retenir. Ils partirent tous deux.
La nuit étoit obſcure ; ils marchoient aſſez vîte ;
Il falloit traverſer, pour arriver au gîte,
Un bois épais, & ſpacieux.
Sur le chemin ils s'égarerent :
Dans un piége maudit nos voïageurs tomberent :
En cherchant du ſoulagement

Le Chat mal encontreux augmenta ſa miſere.

Ne ſuivons pas aveuglément
Tous les conſeils qu'on nous ſug-
gere.



# FABLE IX.

## Le RAT, & ses CAMARADES.

UN laboureur, riche Fermier,
Qu'on appelloit le Coq de son village,
Avoit dans un vaste grenier
Un gros amas de bled. Un Rat du voisinage
En déroboit furtivement:
Le galant faisoit bonne chere,
En régaloit splendidement
Ami, parent, voisin, compere,
Commere aussi: la joie alla bon train;
Chacun, tant que dura le grain,
Lui fit fête. Maint parasite,
Et maint flateur, assidus courtisans,
Se déclaroient ses partisans,
Vantoient hautement son mérite.
Tel un écornifleur expert en son métier,
A la table d'un Financier

Qu'il exalte, qu'il préconise,
Pour païer son écot, en loüanges s'épuise.
Quand ce fut le tems de semer;
Le villageois, du bled vendit une partie;
L'autre dans ses guérets destinée à germer,
En ensemença son champ: la source fut tarie;
Quelle étrange péripétie!
Le grenier fut vuide un beau jour.
Le Rat abandonné mourut dans la misere:
Plus de grain, plus de bonne chere;
Adieu tous nos amis de Cour.



# FABLE X.

## Les ELE'PHANS, & les LAPINS.

PEndant l'horrible sécheresse
D'un des étez les plus brûlans,
Les animaux de toute espece
Mouroient de soif. Des Eléphans,
Enormes & terribles gens,
Vinrent, pour s'abbreuver, camper dans une plaine:
Cette caravanne Indienne
Fort altérée, y prit des rafraichissemens.
De peur de voir tarir une source prochaine,
Des Lapins qui depuis longtems,
Avoient prés de là leur garenne,
Envoïerent un député
Fin, adroit, expérimenté,
Vers cette troupe formidable:
Haut & puissant Seigneur en tous lieux réspecté,

Dit-il à leur chef redoutable ;
La Lune que je sers me dépêche vers vous :
Vous profanez une eau des mortels révérée,
A la Déesse consacrée ;
Par votre éloignement évitez son courroux :
Si vous n'obéissez, votre perte est certaine ;
Croïez-moi, de sa part je vous en avertis,
Pour preuve de ce que je dis,
Venez la voir dans la fontaine.
Par ce discours le chef intimidé
Y regarda : la nuit regnoit dans le bocage :
Mais à peine eut-il regardé,
Que de la Lune il vit l'image.
Sans que l'autre s'en apperçut,
Le Lapin troubla l'eau ; l'image disparut.
Vous blessez les regards de Diane irritée ;
Tremblez : elle doit être en tous lieux respe-
ctée :
Fuïez, dérobez vous à son ressentiment ;
Gravement ajoûta l'excellence Lapine ;
Que votre Altesse Eléphantine

Songe à se garentir du juste châtiment
Que sa vengeance vous destine.
Assemblez pour délibérer
Messieurs les Eléphans, sans tarder, réfléchi-
rent
Sur ce qu'ils devoient faire; & pri-
rent
Le parti de se retirer.
Les Lapins par cette finesse
Furent seuls en possession
De leur domaine. En mainte occa-
sion
Moins sert la force que l'adresse.



# FABLE XI.

## Le PASTRE, L'ORME, & le NOYER.

SUr les rives de la Durance
L'Orme apostrophant le Noyer,
Lui disputoit la préférence.
Le Soleil, disoit le premier,
Ne peut pénétrer mon ombrage:
De ses excessives ardeurs
Je garentis les voïageurs,
Sous le délicieux feüillage
De mes majestueux rameaux,
Les plus galants Bergers, les plus jeunes Bergeres
Accourent des prochains hameaux
Pour former des danses légeres,
Et faire résonner leurs tendres chalumeaux.
Dans les plus beaux jardins je satisfais la vûë;
J'embellis les vallons, les bois, & les côteaux;

Et planté dans une avenuë
Je suis des superbes Châteaux
Le premier ornement. Les Juges Pédanées
Sous ma cime épaisse autrefois
Ont des humains réglé les destinées,
Et de Thémis interprêté les loix.
Vous êtes un arbre stérile;
Répondit le Noyer jaloux:
Aux mortels je suis plus utile,
Et plus nécessaire que vous;
Ils se servent d'une teinture
Que leur fournit l'écorce de mes noix:
Ils font leurs meubles de mon bois,
Et de mon fruit leur nourriture:
Et mon huile toûjours brûle sur les autels
Au service des immortels.
Ils prirent pour arbitre un Pâtre vieux & sage,
Druïde renommé dans tout le voisinage:
Voici l'arrest qu'il prononça,
Et que sur le sable il traça.
*L'Orme cède au Noyer: l'utile à l'agréable*

*Chez les gens bien sensez doit être préférable.*
*C'est l'avis d'Eurilas.* Sur sa décision
Faisons une réfléxion.
En quoi doit consister, & quest-ce
Que l'utile ? l'Avare à cette question,
En Juge incompetent. répond, c'est la richesse:
Il se trompe ; c'est la sagesse.



# FABLE XII.

## Les SONGES.

PArtez, Songes, volez; dit le Dieu du repos
Couché ſur un lit de pavots:
De vos illuſions exercez la puiſſance;
Tandis que la nuit en tous lieux
Fait regner un profond ſilence,
Jöüez-vous des mortels, & faites-en des Dieux.
Ils partent. *Phobétor* & leur chef & leur pere,
Commande la troupe légere.
Bientôt ſans ordre & ſans diſtinction
Le monde eſt renversé; tout change;
Tout eſt chez les humains dans la confuſion;
Tout ſe trouble, tout ſe dérange.
L'un follement ambitieux,

Régle le destin de la terre;
Et Jupiter, du haut des Cieux
A son gré lance le tonnerre.
L'autre croit, nouvel Apollon,
Dans une espece de délire,
Enchanter le sacré vallon
Aussitôt qu'il touche sa lire.
Le sexe en eut sa part. Celle-là, de l'amour
S'imagine qu'elle est la mere,
Fille de l'humide séjour,
Et souveraine de Cithere.
Celle-ci, dupe d'une erreur
Qui flate son crédule cœur,
Prétend de l'aimable jeunesse
Etre la brillante Déesse.
Le Jupiter, étoit un aigrefin Gascon,
Parasite, hableur: l'Apollon, un poëte
Malgré Minerve intrus dans le sacré vallon:
La Vénus, une jeune & fringante Grisete:
Et l'Hébé chimérique, une vieille coquete.
A leur réveil tout disparut: hélas,

Leur

Leur vain bonheur étoit l'ouvrage du men-
songe :
Les biens, les grandeurs d'ici bas
S'evanoüissent comme un Songe.



# FABLE XIII.

## Le CHAT, & les PIGEONS.

HAbitans bien nourris d'un vaste Colombier
Des Pigeons s'égaioient sur les bords d'un vivier.
Un Chat gourmand, c'est l'ordinaire,
Les regardoit avec attention:
De si friands morceaux avoient dequoi lui plaire:
Il succomba sans peine à la tentation;
Et d'une grife avide, impitoïable
En immola plusieurs; le reste se sauva.
Le Gastrolatre insatiable
En mangea tant, qu'il en creva.
Le patron du logis témoin inconsolable
Des desastres sanglans qu'avoit causé le Chat,

Fit prés du Colombier pendre ce Scélérat,
Pour servir à jamais d'exemple mémorable.

L'intempérance, & le larcin
Font rarement une autre fin.



# FABLE XIV.

## Le VASE, & son MAITRE.

DEs régions Occidentales
Un Vase merveilleux avec soin apporté,
De cent drogues médecinales
Dont le nez étoit infecté,
Avoit été rempli : quelle odeur détestable!
C'est envain qu'on y distilloit
Le parfum le plus agréable ;
Le Vase toûjours exhaloit
Une vapeur insupportable.
Un riche curieux l'acheta cherement,
Le gardoit précieusement;
Mais comme il n'étoit pas possible
D'en corriger l'odeur ; le Maître s'en lassa,
Et dans son dépit inflexible
En mille morceaux le cassa.

Dans un cœur corrompu quand le vice a pris
place,
C'eſt avec peine qu'on l'en chaſſe:
On fait un effort impuiſſant
Pour y rappeller la ſageſſe:
Des préjugez de la jeuneſſe
Preſque toûjours on ſe reſſent.



# FABLE XV.

## Le SINGE, & le BARBIER.

UN Singe avec attention
Aïant vû dans une Boutique
Certain *Frater* ambidextre Gascon,
Qui d'une main légere & méthodique
Lui même se rasoit, en voulut faire autant,
Apprenti téméraire. Un jour qu'étoit absent
Notre Barbier venu des bords de la Garonne;
Bertrand de sa pate mignonne
Prend un Bassin; se saisit d'un Rasoir;
Se place devant un miroir;
Le linge au cou, se moüille, se savonne,
Pour se faire le poil: le novice écorcheur
Se mit en sang; se fit mainte taillade,
Mainte balafre, & mainte estafilade.
Le *Frater* de retour, surprit le corroïeur:
Et lui dit, le trouvant en si belle posture;

Hola, tout beau, *cadédis* le Barbier;
Apprens à tes dépens, ignare créature,
Que chacun ici bas doit faire ſon métier.



# FABLE XVI.

## Le FLEURISTE, & le MOINEAU.

UN curieux dans son jardin avoit
De belles fleurs, qu'il cultivoit
Avec grand soin. Un Moineau téméraire
Les béqueta. L'homme en colere
Jura de s'en venger. Ce qui fut dit, fut fait ;
Le pauvre Passereau fut pris au trébuchet,
Et de là mis dans une cage.
Affligé de son esclavage
Il demanda raison de sa captivité.
Est-ce à tort que je t'y condamne,
Paillard ? dit le Fleuriste : avec ton bec profane
Tu déchires mes fleurs, tu ternis leur beauté.
Si pour un mal léger, barbare que vous êtes,
Vous usez envers moi de tant de cruauté,
Répond l'oiseau ; comment pour ceux que vous me faites

Meritez-

Méritez vous d'être traité ?
A ce discours l'homme sensible
Lui pardonna sa faute, elle étoit rémissible ;
Et lui rendit la liberté.
Envers nos ennemis montrons de la clémence :
Les grands cœurs que le Ciel a pourvûs de ce don,
Trouvent, en se mettant au dessus d'une offense,
Plus de gloire dans le pardon
Que de plaisir dans la vengeance.



# FABLE XVII.

## Le RENARD, & le LOUP.

Quelque fois on perd tout, en voulant
trop avoir;
Cette Fable le fera voir.
Un Renard maître escroc, revenoit du pil-
lage;
Et rapportoit un gros Lapin.
En passant auprés d'un village,
Il vit un poulaillier gardé par un Mâtin.
Il s'avance, s'approche, & met bas son bu-
tin,
Pour mieux faire son escalade,
Et franchir une palissade.
Le Mâtin lui montre les dents;
L'oblige à déguerpir. Or tandis qu'il aboïe,
Et que notre larron perd sa peine, & son
tems;

Un Loup grivois survient, lui dérobe sa
proïe
Que dans le bois prochain il emporte avec
joie.
Le Renard éconduit, pestant contre le Chien,
Va chercher sa capture, & ne trouve plus
rien.



# FABLE XVIII.

## La PENDULE, & le LIBERTIN.

Machine, qui comptes nos heures;
Et qui marqueras le moment
Qui doit me mettre au monument,
Et me précipiter dans les sombres demeures;
Que d'utiles réfléxions
Tu nous fournis contre les passions,
Lorsqu'en te voïant on médite
Sur les vains objets d'ici bas!
Mais que dis-je? l'on n'en fait pas;
Ou rarement on en profite.

Dans un grand Cabinet richement décoré
Un jeune Libertin avoit une Pendule:
Elle lui dit un jour; esprit évaporé,
Esprit indocile, incrédule,
Je te plains, tu te perds: quand profiteras-tu

Des bons avis que je te donne

Pour t'exciter à la vertu,

Quand je chemine, & quand je sonne?

Sans cesse par ma regle, & mon activité

Je te fais la leçon de fuir l'oisiveté.

Pour t'inspirer l'horreur du vice,

Est-il un seul moment où je ne t'avertisse

Que le tems passe & coule avec rapidité;

Qu'il en faut faire un bon usage;

Que les biens, les plaisirs sont fragiles, & courts;

Qu'on se repent de mal emploïer le bel âge;

Et que bientôt la mort limitera tes jours.

Par votre morale ennuïeuse

Ne croïez pas me corriger;

Changez de ton, Madame la prêcheuse;

Ou retournez chez l'Horloger;

Répond le goguenard. Finissons. Qui veut
plaire
Aux débauchez, de peur de se rendre odieux,
Doit sur leurs penchans vicieux
Ou leur applaudir, ou se taire.



## FABLE XIX.

### Le VOIAGEUR, & le FOLET.

Enfant des vapeurs de la terre
Et des exhalaisons de l'eau,
Dans une nuit d'été vers les bords d'un ruisseau
Un feu Folet alloit grande erre
Deça de-là ; légerement
Voltigeoit, sans tenir une route certaine :
Dans une même place à peine
Pouvoit-il rester un moment.
Tandis que le malin s'ébaudit, se promene ;
Un Voïageur, qui s'étoit égaré,
Voit le Météore perfide
Avec joïe ; & mal inspiré
S'en applaudit, le prend pour guide.
Malheureux, crains l'espoir dont ton cœur est flaté :

Loin que cette lueur à tes vœux soit propice,
Tu vas périr. Il suit l'infidelle clarté;
Et tombe dans un précipice.
Vous qui vous fiez à vos sens,
A notre Voïageur déçu je vous compare:
Par ses propres desirs, & par de faux brillans
Ainsi l'homme séduit s'égare.



# FABLE XX.

## Le CORPS, & L'OMBRE.

Une Chate jeune & folâtre
En badinant vit son Ombre ; & courut
Aprés ce fantôme. Elle crut
Voir une autre elle-même : elle s'opiniâtre
Avec ardeur, recule, avance : il fuit
Aussi légerement. La Chate le poursuit ;
Peu s'en faut qu'elle ne l'attrape
Par de soudains élancemens :
Le jeu lui plaît ; ses pates & ses dents
Font de leur mieux ; mais l'Ombre échape,
Et fait les mêmes mouvemens.
Hélas, aussi peu sages qu'elle,
Occupez de la bagatelle,

Nous consumant en vains efforts,
Sujets à des erreurs grossières,
Nous nous repaissons de chimeres,
Nous prenons l'Ombre pour le Corps.

# FABLE XXI.

## Le LAPIN, le RENARD, & le LOUP.

MEsser Loup pressé par la faim,
Fit rencontre de Jean Lapin.
Celui-ci se voïant en danger de la vie;
S'écria; grace, je vous prie;
Je ne suis pour vos dents qu'un modique morceau:
Chétif, exténüé, je sors de maladie;
Je n'ai que les os, & la peau:
Dans un état si déplorable,
De vous rassasier je ne suis point capable.
A quatre pas d'ici demeure un Renardeau
Friand, dodu, c'est votre affaire;
Vous en ferez un bon repas;
Il ne vous échapera pas:
Comptez sur moi; laissez-moi faire.

Je vais chez le voisin, je lui proposerai,
Sans que de rien il se défie,
De quiter sa taniere ; & je l'engagerai
A venir dans cette prairie
Respirer l'air ; je vous le livrerai
Par ce moïen : si non, je servirai
De nourriture à votre Seigneurie ;
Ce sera votre pis aller.
J'y consens, répondit le picoreur avide ;
Mais hâte-toi ; c'est trop parler,
Ne perds plus de tems. Le perfide
Va trouver le Renard. L'animal détesté
Qu'une ardeur famélique anime,
Le suit de prés : l'un croit ses jours en sû-
reté ;
L'autre croit tenir sa victime.
Notre matois défiant, soupçonneux
A la porte de sa taniere
Avoit construit une trape, où tous deux
Tomberent confus, & honteux,
Loup & Lapin s'entend. La bête carnaciere
Dévora sans pitié le cauteleux grison,

Au lieu du rusé compagnon
Dont elle esperoit se repaître.
Cet exemple nous fait connoître
Que l'odieuse trahison
Retombe souvent sur le traître.



# FABLE XXII.

## Le POIRIER, le PAON, & le ROSSIGNOL.

On me dépoüille, on me lapide,
S'écrioit un Poirier, tout fécond que je suis;
Ciel, quelle injuſtice perfide!
On briſe mes rameaux chargez d'excellens fruits:
Tandis qu'on laiſſe en paix le Sapin inutile,
Le Sicomore oiſif, & le Chêne ſtérile.
Puiſſante Junon, venge-moi;
Diſoit le Paon ſuperbe, en ſon aigre langage:
Sans reſpecter les dons que j'ai reçus de toi,
Une cruelle main m'outrage,
M'inſulte, me pourſuit, m'arrache mon plumage.
Le ſort du Merle & du Corbeau

Est plus heureux; dequoi me sert-il d'être beau?
Consolez-vous; leur dit un Rossignol en cage:
Le mérite n'est pas à l'épreuve des coups
Qu'ici bas la vertu doit craindre
Des vicieux, des ingrats, des jaloux:
J'en connois bien d'autres que vous
Qui sont encore plus à plaindre.



# FABLE XXIII.

## Le TIGRE, & le RENARD.

UN Tigre usurpateur, hardi dans ses projets,
Avoit conquis une vaste contrée ;
De ses vassaux faisoit curée.
Ils lui dirent ; Seigneur, nous sommes vos sujets ;
Treve de sang, & de carnage ;
Cessez d'exterminer les hôtes des forêts ;
Nous vous apporterons chaque jour pour hommage,
Un tribut d'excellent gibier,
Et plus qu'il n'en faudra pour vous rassasier.
Ainsi vous n'aurez plus la peine
De courir les bois, & la plaine.
Il accepta la proposition.
Un Renard vieux syndic de la gent tributaire
Dit au peuple ; je veux de cette oppression

Vous

Vous affranchir ; laissez-moi faire ;
Chargez-moi seulement de la commission
De régaler demain le Tiran sanguinaire.

On l'en chargea. Maître Renard
Formoit un grand dessein ; il partit un peu tard :
Le Tigre frémissoit déja d'impatience.
Sans lui rien apporter il parut devant lui,
Triste, confus, tremblant, au moins en apparence.
Ferons-nous, dit le Roi, bonne chere aujourd'hui ?

Sire, excusez : en diligence
Je venois m'acquiter avec fidélité
De l'impôt que l'on doit à votre Majesté :
Mais un Tigre, quelle insolence !
Sans respect en chemin m'a par force arrêté.
Où vas tu ? m'a-t-il dit d'une voix formidable :
Je vais porter au Roi ces Perdrix, ces Faisans,
Ces Marcassins, ces Ortolans,
Et ces Lievres ; c'est pour sa table.

Et

Au Roi ! traître, imposteur, en me montrant
les dents ;
C'est moi, c'est moi seul que pour maître
Tout ce païs doit reconnoître :
Pour vous commander je suis né ;
Replique arrogamment le félon, le perfide.
A ces mots, ce mangeur avide
A dévoré votre dîné.
Conduis-moi vers celui dont l'orgueil me menace ;
Reprit, en faisant la grimace,
Le Prince Hircanien transporté de courroux ;
Et que le téméraire expirant sous mes coups
Reçoive par la mort le prix de son audace.
Je vais vous le montrer, répond
Le malin pourvoïeur ; c'est ce que je souhaite.
A l'instant, il le mene au bord d'un puits profond.
De l'ennemi c'est ici la retraite ;
Il faut vous en venger ; vous le voïez, Seigneur ;

Ne différez point sa défaite;
Tout le veut, la raison, l'interest, & l'honneur,
Le Tigre approche, voit dans le puits son image;
Et s'imagine voir à cet aspect trompeur
L'insolent qu'il poursuit. Pour contenter sa rage,
Il s'y jette; & périt dupe de son erreur.
Un malfaicteur ne peut se soustraire au supplice;
Et s'il échape à la Justice,
Rarement il échape à sa propre fureur.

E e ij

# FABLE XXIV.

## La PERDRIX, & le CHAT.

DAmoiselle Perdrix, jeune Périgordine,
Rouge, grasse, & de bon fumet,
Eut un procès contre une Bécassine;
Je ne sçai pas pour quel sujet.
On devoit le juger bientôt: notre plaideuse
Qui sentoit sa cause douteuse,
Avec tous les atours d'un minois séducteur
Sollicita son Rapporteur:
C'étoit un Matou. Quelle chance,
Ou plûtôt quel écueil pour un Juge paillard!
Notre Chat la lorgne, & lui lance
Plus d'une tendre œillade, & plus d'un doux regard.
Les charmes tentateurs font pancher la balance.
Le Tartufe soûpire, & son coeur est en feu:

Il s'émancipe ; on se met en défense,
Mais seulement par bienséance :
Aprés quelques refus on lui dôna beau jeu.
Du discours, il en vint aux plus libres caresses ;
C'est peu d'en faire, il en reçût ;
Il obtint tout ce qu'il voulut :
On s'assura sur ses promesses.
Le lendemain avec succès
La Perdrix gagna son procès.
A solliciteuses pareilles
Fermez les yeux, n'ouvrez que les oreilles,
Ministres de Thémis ; sinon, pour vôtre cœur
Je crains satan & sa malice :
En ces occasions aisément le pied glisse ;
Le Juge corrompt la pudeur ;
La Belle corrompt la Justice.

# FABLE XXV.

## Le LION, le RENARD, & le BOEUF.

LE Lion voulant éprouver
Du Renard & du Bœuf la tendresse & le zele,
Leur dit ; par vos conseils songez à me prouver
Que votre âme à ma gloire est sensible, & fidelle :
Parlez, expliquez vous en sinceres amis.
Pour signaler mon nom que faut-il que je fasse
Dans le rang où le Ciel m'a mis ;
Et que feriez-vous à ma place ?
Sire, dit le Renard, livrez vous aux plaisirs ;
Que ce soit en regnant votre seule maxime :
Un Monarque est en droit de suivre ses desirs ;
Sur le trône est-il rien qui ne soit légitime ?

Les Grands, de leur pouvoir doivent tout pré-
sumer,
Plus jaloux de se faire craindre,
Que contens de se faire aimer:
C'est aux petits à se contraindre.
Sire, ajoûta le Bœuf sensé, judicieux,
Les Rois, à l'exemple des Dieux
Qui versent leurs bienfaits sur tout ce qui res-
pire,
Ne sont nez que pour rendre heureux
Ceux qui vivent sous leur empire:
C'est par là qu'aux cœurs généreux
Leur sort paroît digne d'envie.
Que la raison conduise, & régle votre vie:
Fuïez-les passions; sous les Rois vicieux
Les peuples sont licencieux.
Etre bienfaisant, équitable;
Aux criminels inspirer de l'effroi;
Aux innocens se montrer favorable;
Voilà, Seigneur, les vertus d'un grand Roi.
Alors le Lion en colere
Menaçant le Renard, lui dit d'un ton sévere;

Adulateur infame, éloigne toi de moi :
Et vous, dit-il au Bœuf, qu'inspire la sagesse,
Ministre loüable & prudent,
Comptez sur ma faveur, comptez sur ma tendresse ;
Vous serez dans ma cour mon plus cher confident.



FABLE XXVI.

# FABLE XXVI.

## Le BROCHET, la CARPE, & le PESCHEUR.

EN un beau jour d'été, sur la liquide
plaine
D'un étang voisin de la Seine,
Un Brochet s'égaïoit, & faisoit mille sauts ;
Une Carpe jeune, fringante,
A tête folle, extravagante,
Bondissoit sur les mêmes eaux.
Un Pescheur de mauvais augure,
De la rive les apperçut ;
Avec ses filets accourut
Dans le dessein d'en faire sa capture.
Le Brochet au plûtôt, prudent & soupçonneux,
Quita, non sans regret, ce séjour poissonneux,
Où le galant faisoit tous les jours chere entiere;
Et suivant un ruisseau rentra dans la riviere.
Sans songer à se garentir

Du péril évident dont elle eſt menacée,
Notre Commére peu ſenſée
Continuë à ſe divertir.
Le Peſcheur qui n'étoit à ſon apprentiſſage,
Jette ſon épervier, & bouche maint paſſage
Par où le poiſſon peut ſortir.

Le Brochet déja loin, hors de péril reſpire;
Dans les filets dame Carpe ſe prit.
Le prudent ſçait prévoir le danger, & s'enfuire;
Le ſot y ſuccombe, & périt.



# FABLE XXVII.

## Le LOUP, le RENARD, la BREBIS, & L'AGNEAU.

Une Brebis nourrissoit un Agneau.
Le Renard carnacier, & le Loup sanguinaire
Résolurent d'avoir la peau
L'un de l'enfant, & l'autre de la mere.
Pendant la nuit ensemble ils vinrent au logis
De l innocente & timide Brebis.
Laisse moi commencer, compere ;
Dit le Loup au Renard qui n'en voulut rien faire.
Nos deux Scélérats là dessus
Avec tant d'ardeur contesterent,
Que plusieurs coups qu'ils se porterent
Furent de part & d'autre & donnez & reçus :
De l'ame des méchans la concorde est bannie.

Le Loup crie, au Renard, le Renard crie, au Loup;
Conduits par un mauvais génie
Ils manquerent chacun leur coup.
On s'éveille à ce bruit dans tout le voisinage:
On sonne le Tocsin, l'allarme est au village;
Bergers & Chiens confusément
Courent avec empressement.
Nos brigands à grands pas prennent soudain la fuite,
Gagnent païs; & veulent vainement
Se dérober au châtiment
Qu'un si noir attentat mérite:
Punis & massacrez ils périrent tous deux.
Voulez-vous être en assurance
Contre vos ennemis? entre eux
Mettez la mesintelligence.

# FABLE XXVIII.

## Le PIN, & le ROSEAU.

SUr un Mont sujet aux orages
Un Pin altier étoit planté,
Et presque toûjours agité
Par l'Aquilon, & ses ravages.
Aprés avoir lutté longtems
Contre les efforts des Autans
Qui lui faisoient souvent la guerre,
Il essuïa le courroux du tonnerre:
Par le Salpêtre & le Nitre, enflamé
Jusques au tronc l'arbre fut consumé.
Dans un vallon au bas de la même montagne
Vivoit paisiblement un modeste Roseau,
Sans faste, sans éclat sur les bords d'un ruisseau
Dont l'eau pure & tranquile arrosoit la cam-
pagne.
A l'abri des malheurs du Pin,

Il ne redoutoit pas les bruïantes tempêtes
Qui frapent les superbes têtes ;
Content, sans crainte, sans chagrin,
Sans trouble, sans inquietude,
Il vécut dans sa solitude,
Jusqu'à ce que la mort termina son destin.
La médiocrité me paroît desirable :
Pour les rangs les plus hauts soïons indifférens :
Les Petits aux revers dont le coup nous accable
Sont moins exposez que les Grands.
C'est une vérité dont *Séjan* fit l'épreuve ;
Et que *Belizaire* attesta :
Maint *Visir* l'expérimenta ;
Mille exemples en sont la preuve.



# FABLE XXIX.

## Le BOEUF, le MOUTON, le CASTOR, L'AUTRUCHE, L'HERMINE, le VER à Soïe, & la MARTE.

ENvers les animaux sois moins présomptueux,
Ils travaillent pour toi, Mortel ; ils te fournissent
Ton vêtement ; ils te nourrissent ;
Ingrat, que ferois-tu sans eux ?
L'instinct dont leur espece en naissant est pourvûe,
Confond notre raison si sujete à broncher :
Tel d'entre nous conduit un Boeuf à la charüe,
Qu'au joug au lieu du Boeuf on devroit attacher.
Un Citadin de bonne mine,
En plumet, en Castor, gands blanes, souliers bienfaits,

Manchon de Marte Zibelline,
Habit de drap de *Vanrobais*
Doublé de Velours & d'Hermine,
Avec plaisir se regardoit,
Se quarroit, & se panadoit.
Le Bœuf en le voïant, disoit d'un ton critique
Au Mouton; d'où provient la fierté chimérique
Des hommes? ils naissent tout nus;
Et nous, nous naissons tout vêtus.
Ce fanfaron doit à mon pere
L'ornement emprunté de sa tête légere,
Repliquoient le Castor, l'Autruche: ses habits
Ont coûté la vie à ma mere,
Disoient l'Hermine, & la Brebis.
Le Ver à Soïe, & la Marte ajoûterent;
Si chacun de nous tous revendiquoit les biens
Dont jadis ses avides mains
Injustement nous dépoüillerent;
Plus honteux que le Geai déplumé par les Paons,

Il conviendroit qu'à nos dépens
Les humains enrichis à tort s'enorgueillissent
O tems ! ô siecle ! ô mœurs ! que de gens aujourd'hui
Par leur faste nous éblouissent,
Qui sont parez des dépouilles d'autrui !



# FABLE XXX.

## Le LION, le LE'OPARD, & le BOEUF.

LE Léopard ambitieux
De sang toûjours l'ame altérée,
Disputoit au Lion le titre glorieux
De Souverain d'une riche contrée.
Par ses Confédérez celui-ci seçouru,
Avec des Généraux aguerris & fidelles
S'avançoit contre les rebelles
Dont le nombre s'étoit accru.
Déja ses légions en deux corps partagées
Etoient dans une plaine en bataille rangées;
Les yeux étincelans, le chef & le soldat
Ne respiroient que le combat,
Presque certains de la victoire.
On alloit donner le signal;
Quand un Bœuf à lourde machoire,

Superstitieux animal,
Dit au Lion ; Seigneur, votre gloire m'est
chere :
Avant que nous donnions, souffrez qu'on dé-
libere :
J'ai vû voltiger un Corbeau
Sur votre armée ; & cet oiseau,
Vous le sçavez, est de mauvais augure.
Attaquons l'ennemi, malgré ta conjecture ;
Répondit le héros. Des présages si vains
Ne peuvent aporter d'obstacles à mes desseins.
La valeur jointe à la justice
Est sure d'un succés heureux :
N'en doutons point, le Ciel secondera mes
voeux ;
Et s'il est équitable, il doit m'être propice.
Sans balancer, marchons flatez de cet espoir.
On obéit : chacun en bon ordre s'avance ;
Et par sa fiere contenance
Témoigne qu'il s'aprête à faire son devoir.
Les deux partis sont en présence :
De mille cris confus l'air au loin retentit

Le choc avec ardeur commence:
Le ſang coule à grands flots que la terre en-
gloutit.
On fit de part & d'autre un horrible carnage;
Plus d'un guerrier fameux ſignala ſon grand
cœur.
Mais la fin du combat démentit le préſage.
Le Léopard périt: le Lion fut Vainqueur.



# EPILOGUE.

PAr maint Apologue sensé
*Esope* instruisit la Phrigie ;
Il en fut mal récompensé.
*Phédre* avec la même énergie,
Par une ingenieuse & sage allégorie
Voulut enseigner l'art de bien vivre aux Romains ;
Les desordres de sa patrie
Firent avorter ses desseins.
Sur le même sujet, d'une grace infinie
Parmi nous *la Fontaine* exerça son génie ;
Censeurs de tant d'abus, ses efforts furent vains.
Ainsi que ces fameux & zélez moralistes
J'ai voulu des humains réformer les erreurs,
Et la corruption des esprits & des cœurs ;
Ainsi que ces grands fabulistes
Je ne les rendrai pas meilleurs.

Cessons d'esperer que l'on puisse
Guérir les maux contagieux
D'un siécle si licentieux ;
On combattra toûjours le vice,
Sans corriger le vicieux.



# AUTRE EPILOGUE.

TAnt bien que mal j'ai fourni ma carriere.
Partez, mon livre & voyez la lumiere :
C'eſt trop languir ; ne differez plus tant ;
Partez, volez ; l'Imprimeur vous attend.
Que vous allez eſſuyer de critiques !
Que de Cenſeurs, & que d'eſprits cauſtiques
Sur vos écrits auſſi doux que le miel
Malgré mes ſoins vont répandre leur fiel !
Tel fut toûjours le ſort d'un bon ouvrage.
Que contre vous leur envieuſe rage
Puiſſe émouſſer ſon impuiſſante dent ;
Soïez *la lime*, & qu'ils ſoient *le ſerpent.*
De quelques traits que leur langue vous perce ;
Quelque venin que ſur vous elle verſe ;
Soïez tranquile ; & mépriſez les coups
Des vicieux, des ſots, & des jaloux.
Gardez un ſage & modeſte ſilence ;
Ecoutez tout, ſans perdre l'eſpérance :

Diverſement de nous on jugera ;
Si l'un vous nuit ; l'autre vous ſervira.
D'ailleurs, le Dieu qui préſide à la fable
Flate mes vœux d'ün ſuccés favorable :
C'eſt ce génie avec zele imploré
Qui m'a conduit ; m'auroit-il égaré ?
Partez, mon livre, & voïez la lumiere ;
Tant bien que mal j'ai fourni ma carriere.

*Fin du cinquiéme & dernier Livre.*



TABLE

# TABLE DES FABLES

Contenuës en ce Volume.

## LIVRE PREMIER.

## LIVRE SECOND.

# LIVRE TROISIEME.

# LIVRE QUATRIEME.

# LIVRE CINQUIEME.

*Fin de la Table.*

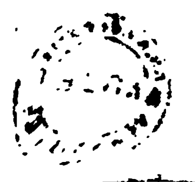
## APPROBATION.

J'Ay lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *Fables de M. le Brun.* Cet Autheur déja connu par d'autres Ouvrages, fait voir que malgré les Anciens & nos Modernes, l'invention nouvelle & le bon goût, en matieres de Fables, ne sont point épuisez. Ainsi j'ay crû que l'impression de celles-cy feroit plaisir au Public. Ce 30. May 1722. MOREAU DE MAUTOUR.

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien amé GUILLAUME SAUGRAIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il luy avoit été mis en main un Manuscrit, qui a pour titre *Fables du sieur le Brun*, qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres

de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de *Cinq* années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre faire vendre, débiter ni contrefaire ledit livre, n tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui: à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits & de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interests: A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de



copie à l'impreſſion dudit Livre ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de notre trés cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville: le tout à peine de nullité des preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens: Voulons que la copie deſdites preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le cinquiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens vingt-deux, & de notre regne le ſeptiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT.

*Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, pag. 134. n. 154. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris le 4. Juillet 1722. Signé, DELAULNE, Syndic.*



Par suite d'une erreur de pagination, les nos 335 et 33[illegible] sont répétés.

